00037939

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

2 8 4

MEMOIRES

DE M. LE MARQUIS

DE FEUQUIERE,

LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

TOME TROISIÉME.

MEMOIRES

DE M. LE MARQUIS

DE FEUQUIERE,

LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES DU ROI;

Contenans ses Maximes sur la Guerre, & l'application des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, & corrigée sur l'Original; augmentée de plusieurs additions considérables; ensemble d'une Vie de l'Auteur donnée par M. le Comte de Feuquiere son frere, & enrichie de Plans & de Cartes.

TOME TROISIE'ME.

A LONDRES,

Chez PIERRE DUNOYER, Libraire à l'Enseigne d'Erasme, dans le Strand.

M. DCC. XXXVI.

Fo 923-544
Feu/Feu[illegible]
37939

00037939

MÉMOIRES
DE
M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE.
TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE LXIV.

Des Surprises en général.

UNE maxime générale est d'entreprendre toujours avec secret, avec une connoissance parfaite de l'entreprise méditée, de la diligence dans la marche, de la vivacité dans l'exécution, & beaucoup de prévoïance dans la retraite.

Le ſecret doit être gardé avec ſoin, même à l'égard de ſes propres Troupes, de peur qu'il ne ſoit révelé à l'Ennemi, ou par quelque Eſpion, ou par quelque Déſerteur.

Il doit auſſi être couvert par quelque démonſtration qui, en cas qu'elle parvienne à la connoiſſance de l'Ennemi, détourne ſon attention du véritable projet, & la lui faſſe porter ſur un objet différent de celui qu'on veut exécuter.

On doit avoir une exacte connoiſſance du païs, qui conduit à l'objet de l'entrepriſe, de ſa ſituation, de ſa force naturelle, de celle des Troupes ennemies ſur leſquelles on veut entreprendre, de leur négligence, ou précaution à ſe garder, & de la protection qu'elles peuvent recevoir, ſoit par le voiſinage de l'Armée, ſoit par celui des Places, ou quartiers voiſins; parce que de toutes ces connoiſſances dépend la réuſſite du projet.

La marche vers l'objet de l'entrepriſe doit être faite avec un grand ſecret, & beaucoup de diligence, & ſon prétexte couvert de quelque deſſein apparent.

L'exécution doit être faite avec vivacité & sans confusion ; de maniere que chaque Commandant d'un Corps, ou d'un Détachement, soit en arrivant conduit au lieu précisément par lequel il doit attaquer, & instruit de ce qu'il faut qu'il fasse, soit que l'on réussisse dans l'entreprise, soit que le succès en soit malheureux par quelque accident imprévû.

La retraite, soit que l'on ait réussi, soit que l'on ait manqué l'entreprise, doit aussi être faite avec toutes les précautions requises, que je ne puis prescrire ici, parce qu'elles dépendent de trop de circonstances différentes, & qu'il est à présuposer qu'un homme qui se trouve chargé d'une entreprise, a été jugé capable de la bien conduire.

Le Général doüé d'un esprit vif, cherche continuellement les moïens de multiplier les petits avantages sur son Ennemi ; parce que par-là il se prépare à réussir dans un grand événement. Il forme des pratiques secretes contre les Places & Armées ennemies ; il surprend, s'il peut,

une Place, un gros quartier, un convoi, un fourage, un passage, une garde, une colonne de bagages, une Armée même entiere, soit dans sa marche, soit dans son Camp.

Par les pratiques secretes qu'il a dans une Place, il sçait la force de sa garnison, son exactitude, ou sa négligence à se garder, l'état de ses magazins de Guerre & de bouche, & le caractere d'esprit de ceux qui y commandent. Sur toutes ces connoissances, il forme son entreprise, & n'oublie rien de tout ce qui la peut rendre heureuse.

Par celle qu'il a dans les Armées, il en connoît le véritable état, le nombre & la qualité des Troupes & de l'Artillerie, son abondance pour les vivres & les fourages, ses précautions dans ses Marches, dans ses Campemens, dans ses Convois, dans ses Fourages & dans sa Garde. Sur toutes ces connoissances il forme son dessein, pour entreprendre ce qui lui paroît le plus aisé à exécuter; & il réussit, quand il a les talens dont je viens de parler.

Ce que l'on peut dire en général,

eſt que celui qui a le plus d'eſprit & de vûës, eſt celui qui embraſſe mieux tout ſon projet; qui prévoit mieux tous les petits obſtacles, qui pourroient faire manquer, ou retarder ſon expédition, afin de les ſurmonter; qui eſt le plus vif dans le moment de l'expédition, parce qu'il avoit tout prévû, & qui eſt le plus précautionné dans ſa retraite, lorſque ſon entrepriſe eſt de nature à ne pouvoir reſter dans le lieu, où il a exécuté ſon projet.

On trouve dans les Chapitres ſuivans, ce que l'on peut dire en particulier, ſur les différentes manieres de ſe conduire dans les exécutions de toutes les eſpéces de ſurpriſes. Il n'en faut négliger aucune, mais bien plûtôt y ajoûter tout ce que le bon eſprit pourra fournir, &. qui n'a pû être prévû dans ce diſcours.

CHAPITRE LXV.

Des ſurpriſes de Places.

UNe Place de Guerre eſt très-rarement emportée de vive

force par surprise, soit par escalade, soit par petards, soit enfin par quelque autre maniere. Mais elle se peut dire surprise, si elle se trouve investie, ou dans un tems que la garnison aura été considérablement affoiblie par la sortie de ses Troupes pour quelque expédition, ou par la foiblesse de la garnison, ou par les maladies qui y regnent, ou par le manque de munitions de Guerre ou de bouche, ou par l'éloignement, ou l'impossibilité du secours, ou lorsqu'elle est enfin attaquée dans un tems, où elle manque des choses essentielles à une bonne défense, & dans une conjoncture qui n'aura pas été prévûë.

Ainsi je ne proposerai point ici de manieres, pour parvenir à la surprise d'une Place de Guerre, autres que celles dont je viens de parler, qui tombent dans le cas de pouvoir faire dire, qu'une Place de Guerre a été surprise, parce qu'elle a été attaquée dans un tems de quelques-uns des besoins, dont je viens de parler.

Que si pourtant un Gouverneur étoit assez négligent dans la garde

de sa Place, pour s'exposer à laisser surprendre une porte après son ouverture, ou à y laisser attacher un petard pendant la nuit, ou à être emporté d'escalade, ou par le secours d'une riviere, ou par quelque soûterrain qui n'est point gardé: voici à peu près la conduite qu'il faut tenir dans l'exécution de toutes ces différentes manieres de surprendre une Place de Guerre.

En général rien ne doit être tenté, sans une certitude presque sûre de réussir. Il faut avoir donc exactement fait reconnoître par des Espions fidéles, & capables, le terrain des environs de la Place, & tous les manquemens dans sa garde.

Voici les fautes qui se peuvent commettre dans la Place, à l'ouverture des portes. Si elles sont ouvertes trop matin, ou avant la chûte d'un grand brouillard; si on baisse les Ponts-levis, & qu'on ouvre les barrieres sans les refermer, après qu'on aura fait sortir des gens, tant à pied, qu'à cheval, pour faire une soigneuse découverte; si la Garde de la Porte, ou celle de la Place, a

posé les armes au corps-de-garde avant le retour des gens sortis pour la découverte ; si on ne laisse pas la nuit un poste dehors dans l'ouvrage qui couvre la porte ; si la Garde d'Infanterie de la Place n'est pas sous les armes, & celle de Cavalerie à cheval, jusqu'à ce que toutes les clefs des portes soient revenuës chez le Gouverneur ; & qu'on lui ait rendu compte du dehors de sa Place ; si les jours de marché, on laisse entrer en foule les gens qui viennent aussi-tôt après l'ouverture des portes ; & si pendant que le marché tient, toutes les Gardes ne sont pas sous les armes.

En tous ces cas, on peut exécuter une surprise de vive force, en faisant, à l'ouverture des portes, entrer assez de gens déguisés, pour se saisir d'une porte, & la tenir ouverte, jusqu'à ce qu'on ait introduit dans la Place un assez gros Corps, pour y être plus fort que la garnison, en cas que le terrain des environs ait donné le moïen de tenir ce Corps à couvert proche de la Place.

Que si cette Place n'a point d'ou-

vrages extérieurs gardés de nuit, qui en couvrent la porte, & qu'elle n'ait point de fossés, qu'enfin on puisse aborder la porte sans être découvert par les Sentinelles, on peut attacher un petard, dont l'effet peut être suivi par une colonne d'Infanterie partagée par divisions, avec des Officiers sûrs à la tête de chaque division, qui auront été instruits des postes ausquels ils doivent marcher, & les occuper à mesure qu'ils entreront dans la Place. On doit, à la tête de chaque division, placer des Soldats avec des haches & des serpes, pour couper ce qu'il sera nécessaire de couper, comme herses, ou autres empêchemens. Il faut aussi empêcher, qu'aucun Soldat ne quitte son rang, ou se débande pour piller.

Que si par quelque endroit de la Place négligée pour la garde, on peut approcher de la muraille, assez basse pour être escaladée, ce lieu étant reconnu pour la hauteur des échelles par le dehors & le dedans, pour la commodité de se mettre en bataille, il faut arriver de nuit

avec un grand silence, placer les échelles, tout le plus près les unes des autres qu'il est possible, faire monter avec diligence, se former sur le terrain reconnu en dedans [illegible] la Place, avoir ses Troupes [illegible] gées par divisions comme il [illegible] dit, & les faire toutes marcher en même tems, pour occuper les postes nécessaires à l'exécution de l'entreprise, se saisir de la porte la plus voisine, l'ouvrir aux Troupes qui seront restées dehors, empêcher qu'elles ne se debandent en y entrant, & les conduire avec ordre & silence sur les Places de la Ville où elles doivent se former, pour empêcher la Garnison qui voudra prendre les armes, de se former & de se communiquer.

Dans toutes les surprises il faut le plus diligemment qu'il se peut, se saisir de la personne du Gouverneur, des Officiers Majors & Commandans des Corps, dont il faut sçavoir les demeures bien précisément, parce que, eux pris, il ne se pourra plus donner d'ordres, pour repousser les Troupes entrées.

Lorſque la ſurpriſe eſt faite à la faveur d'une riviere, ou de conduits ſoûterrains, le même ordre pour les mouvemens doit être tenu. [illegible] on arrive par eau, il faut en ap[illegible]ant, ſe laiſſer aller au courant, [illegible] ramer que pour aborder.

Si c'eſt par des ſoûterrains, il faut avoir par des intelligences dans la Place quelque grand couvert, dans lequel on ait pû faire entrer un nombre d'hommes, à la ſortie du défilé, pour de-là les faire marcher aux lieux qui leur auront été ordonnés, comme il a été dit ci-deſſus. Que ſi la Garniſon eſt logée dans des corps de Cazernes, c'eſt-là où les Troupes entrées doivent marcher d'abord, & s'en rendre maîtreſſes.

REMARQUES.

J'ai dit qu'une Place de Guerre pouvoit être ſurpriſe de pluſieurs manieres; ſoit de vive force, lorſque la fortification ne la met pas hors d'inſulte,* ou que quelque accident imprévû a détruit une partie de ſa fortification *; ſoit par des

intelligences avec le dedans de la Place; soit enfin par la négligence du service, ou lorsqu'elle se trouve investie dans un tems, où elle ma[illegible]que de Garnison suffisante p[illegible] défendre, de vivres, ou de [illegible]tions de Guerre.

J'ai proposé des maximes certaines pour se garentir des surprises, autant qu'il est possible à un Gouverneur de le faire par ses attentions pour le dedans, ou pour le dehors de sa Place. Ainsi je ne rapporterai ici que quelques exemples, qui feront connoître quelles ont été les fautes, qui de mon tems ont été faites contre les régles que j'ai proposées, pour se garentir de toutes les espéces de surprises, dont je viens de parler.

Les Places les plus exposées à être insultées de vive force, sont celles dont les fortifications ne sont point revêtuës; parce que si la fortification de terre n'est point [illegible]tenuë, & que les fossés n'en soient pas à fond de cuve, ou fort fangeux, il n'est point impossible de surprendre ces Places de vive force,

lorsqu'on peut se porter devant avec assez de secret, pour que l'Ennemi ne soit point averti de l'entreprise.

Surprise de Loo en 1676.

Le premier exemple que j'ai vû d'une pareille entreprise heureusement exécutée, est celle qu'en 1676. M. de la Bretesche alors Colonel d'un Régiment de Dragons en garnison à Mastrick, fit sur Loo, Place Espagnole sur le Demer.

Il sçavoit que la Garnison de cette Place de terre étoit assez foible, & qu'elle se négligeoit dans sa garde du dedans, & sur les attentions du dehors, se confiant en l'éloignement où elle se trouvoit de nos Places, & dans les eaux dont elle étoit entourée.

Sur toutes ces connoissances, M. de la Bretesche forma son projet & sa disposition. Il arriva avec ses Troupes avant le jour autour de la Place; entra dans le chemin couvert; mit dans le fossé de petits bateaux d'ozier, ou plûtôt de grandes mannes couvertes de toiles cirées, & fit

passer une partie de son Infanterie, reservant le reste pour faire feu sur la Garnison, qui viendroit s'opposer à cette attaque.

L'Infanterie passée coupa la [illegible] & monta sur le haut du bastion. [illegible] fanterie restée passa, dès qu'elle [illegible] que celle qui étoit passée étoit maîtresse du haut du bastion. Après quoi M. de la Bretesche étant plus fort dans le dedans de la Place, que la Garnison qui avoit été surprise, il s'en rendit le maître, & conserva la Place au Roi jusqu'à la paix de Nimégue.

Cet exemple de la surprise d'une Place de Guerre non revêtuë, justifie la vérité de mes régles, pour se garentir de pareilles surprises de vive force dans une Place qui n'est pas revêtuë.

Surprise de Gand en 1678.

En l'année 1678. le Roi surprit l'investiture de Gand, sans quoi il ne lui auroit pas été possible d'en former le Siége, par la difficulté de sa circonvallation, si l'Ennemi avoit

eu le tems de s'y porter pour l'empêcher.

Le deſſein de ce Siége fut couvert par des démonſtrations, & des c[illegible]mens de Troupes ſur les Places [illegible]nemies, qui étoient le plus é[illegible]ées de celle-ci. Le Roi porta même ſa perſonne juſqu'à Metz, pour faire mieux croire à ſes Ennemis que c'étoit Luxembourg, ou Namur qu'il vouloit attaquer.

Cependant toute ſon Armée de Flandres étoit en mouvement, & paroiſſoit avoir deſſein ſur Ypres. Ces trois Places en même-tems menacées furent ainſi les objets d'attention de nos Ennemis, qui n'imaginerent pas que dans la fin de l'hiver, il fût poſſible de faire la circonvallation de Gand par la difficulté de la communication des quartiers.

C'eſt ce qui fit réuſſir cette entrepriſe, qui eſt dans l'eſpéce des Places qu'on peut dire avoir été ſurpriſes, parce qu'elles ont été attaquées dans le tems qu'elles étoient dépourvûës, ou d'une Garniſon ſuffiſante, ou des autres choſes né-

cessaires à leur défense.

Surprise de Savillan en 1691.

Le troisiéme exemple d'une sur- prise de Place, qui a réussi par l'en- lévement de sa Garnison, mais qui fut abandonnée sur le champ, parce qu'elle étoit hors de portée de pouvoir être gardée, est celui de la surprise de Savillan au mois de Janvier 1691.

Je commandois cet hiver à Pignerol, & M. le Duc de Savoïe, dans l'établissement des quartiers d'hiver de ses Troupes, avoit mis ses quatres Compagnies de Gendarmes dans Savillan, où la Garde se faisoit par des Compagnies de Bourgeois, & de Milices. Je connoissois la Place, pour l'avoir plusieurs fois visitée la Campagne précedente; & je sçavois que du côté de la porte de Carmagnole, il y avoit un bastion de terre attaché à la muraille de la Ville, où il y avoit une porte, qu'on se contentoit de fermer la nuit, sans y laisser de Gardes.

Sur ces connoissances, je résolus d'enlever

d'enlever cette Gendarmerie ſi peu attentive à ſe faire garder. Je pris pour cela le tems d'une forte gelée, parce qu'il falloit paſſer le foſſé du baſtion, qui étoit plein d'eau. J'introduiſis dans Savillan un Eſpion de confiance, qui la nuit marquée pour l'exécution, avec de petites tenailles arracha en dedans de la ville les cloux, qui tenoient la ſerrure de la porte de la muraille, à laquelle le baſtion étoit attaché en dedans de la Ville.

Je fis une ſi grande diligence avec huit cens chevaux, & cinq cens hommes de pied en croupe, que j'arrivai deux heures avant le jour auprès de ce baſtion. Après avoir fait reconnoître le baſtion, & la porte qui étoit à la muraille de la Ville, pour ſçavoir ſi mon Eſpion avoit exécuté ce que je lui avois ordonné, je fis paſſer mon Infanterie ſur la glace du foſſé, la mis en bataille ſur la Place, me ſaiſis du Corps de Garde de la porte, la fis ouvrir à la Cavalerie, & raſſemblai ſans oppoſition ces quatre Compagnies de Gendarmes, que je rame-

nai toutes entieres dans Pignerol ; quoique M. de Savoïe eût pû, s'il avoit soupçonné ou découvert mon dessein, tomber sur moi avec quatre fois plus de Cavalerie que je n'avois. Je fis ainsi en trente [illegible] de tems plus de vingt-huit lie[illegible] & passai & repassai trois rivieres, dont le Pô en étoit une.

Je ne rapporte cet exemple d'une action que j'ai exécutée, que pour assurer la régle que j'ai donnée sur cette nature d'expéditions, en disant que la réussite ne dépend pas seulement de la négligence de l'Ennemi pour se garder, ni même de la justesse des mesures prises pour l'exécution de l'entreprise ; mais encore bien plus du secret de la marche pour y porter les Troupes, & de la diligence pour le retour, lorsque la Place qu'on a surprise ne peut être gardée.

Surprise de Crémone en [illegible]

Le quatriéme exemple que je rapporterai sur cette matiere, est un événement quoique sans suc-

cès, dont le récit ne laissera pas d'étonner. C'est la surprise de Crémone au commencement de l'année 1703.

Cette Ville étoit la place d'armes [illegible]tre Guerre de Lombardie, où [illegible]le Maréchal de Villeroi avoit [illegible]bli son quartier général pendant l'hiver. Il y tenoit un fort gros Corps d'Infanterie & de Cavalerie, qui outre cela étoit couvert par un Corps considérable commandé par M. le Marquis de Créqui, dont les quartiers étoient entre l'Oglio & le Pô, sur lequel nous avions un pont au-dessous de Crémone.

La tête de ce pont du côté du Modénois & du Parmesan étoit couverte d'un ouvrage, qui étoit gardé par la Garnison de Crémone pour sa sureté, contre un Corps de l'Armée de l'Empereur, qui hivernoit dans le Modénois. M. le Prince Eugene avec le reste de l'Armée de l'Empereur occupoit des quartiers entre l'Oglio, l'Adda, & le Mincio.

Dans cette disposition générale, ce Prince conçût le dessein d'enlever Crémone par surprise. Il avoit des intelligences dans le dedans de

la Place, par lesquelles il étoit instruit, que la présence du Général, de plusieurs Officiers Généraux, & de la puissante Garnison, qui y étoit, n'en rendoit pas le service plus régulier, ni la Garde plus exacte qu'elle s'y faisoit avec une négligence entiere pour le dedans & pour le dehors.

C'étoit M. le Comte de Revel Lieutenant Général, qui étoit chargé du commandement particulier de la Place, en ce qui regardoit les Troupes Françoises; car il y avoit d'ailleurs un Gouverneur Espagnol.

On ne faisoit sortir personne de la Place pendant la nuit. On ne faisoit dans le dedans, ni ronde sur les remparts, ni patrouille de Cavalerie & d'Infanterie dans les ruës; on se contentoit d'avoir des Corps de Garde aux Portes & sur les Places, sans que ces Corps de Garde se communicassent pendant la nuit par des rondes, ni même qu'ils eussent des sentinelles sur le rempart au-dessus des Portes, pour voir si quelque chose en approchoit. Enfin l'on étoit dans Crémone sans aucune

attention pour le ſervice ordonné dans toutes les Places.

Un Prêtre qui deſſervoit une petite Egliſe un peu détournée du grand ...erce de la Ville, avoit ſa mai... ...roche de cette Egliſe. Joig... la cave de ſa maiſon paſſoit un Aqueduc, qui portoit les eaux des rues dans les foſſés de la Ville. Il y avoit dans Crémone un nombre conſidérable de ces ſorties, dont aucune n'étoit grillée. Ce fut ſur l'avis, que ce Prêtre en donna; que M. le Prince Eugene diſpoſa ſon entrepriſe.

Il introduiſit dans Crémone par ces Aqueducs juſqu'à ſix cens hommes, que le Prêtre cachoit dans ſa cave, & dans cette Egliſe, qui n'étoit pas journellement fréquentée. Il fit encore entrer pendant le jour un nombre conſidérable de ſoldats déguiſés en païſans, qui ne reſſortoient pas le ſoir, & étoient recueillis par ce Prêtre, ou par quelques autres conjurés.

* Cet expédient étoit aiſé, parce qu'il n'y avoit point de conſigne aux Portes, & qu'on ne s'informoit

jamais, si ce qui étoit entré pendant le jour dans la Ville, en étoit sorti, ou y étoit resté. *

Une partie de ces hommes [illegible] voient des instrumens pr[illegible] rompre des serrures, & les [illegible] des outils propres à abattre [illegible]a maçonnerie.

Deux Portes de la Ville du côté de l'Oglio furent choisies par M. le Prince Eugene, pour introduire le gros de ses Troupes. L'une de ces Portes, sçavoir celle qui étoit la plus proche de la maison du Prêtre, avoit été condamnée & murée; & au-dessus de cette Porte sur le rempart, il y avoit un petit Corps de Garde, où l'on tenoit seulement un poste de huit ou dix hommes, qui par la négligence du service pour les rondes n'avoient point de sentinelle devant la porte du Corps de Garde.

Ainsi les Ennemis s'étant saisis sans bruit des hommes qui dormoient paisiblement dans le Corps de Garde, firent travailler leurs maçons à abattre le mauvais mur de la Porte, sans être découverts par les rondes, parce qu'il ne s'en faisoit aucune.

L'autre Porte dont on se servoit le jour pour le commerce de la Ville, avoit un Corps de Garde en bas, & la Garde de cette Porte étoit plus nombreuse; mais sans aucune attention pour les sentinelles, parce que l'Officier n'avoit point à répondre à des rondes. Il n'y avoit point de herse, & par conséquent point de sentinelle en haut à la herse, pour, en cas de besoin, la faire tomber. Nul poste au-dehors de la porte; pas même une sentinelle en haut au-dessus de la Porte, pour voir sur le grand chemin qui y conduisoit.

M. le Maréchal de Villeroi qui étoit allé visiter les quartiers du haut de l'Oglio, repassoit par Milan, où il eut avis que M. le Prince Eugene faisoit des mouvemens dans ses quartiers les plus éloignés de l'Oglio.

Cela l'engagea à revenir à Crémone le soir qui précéda l'exécution de la surprise; non pas qu'il eût aucune pensée que ces mouvemens pussent regarder Crémone, mais bien les quartiers que le Marquis de Créqui occupoit le long du bas-

Oglio, dans lesquels M. le Maréchal de Villeroi lui mandoit d'être fort alerte ; parce que M. le Prince Eugene occupoit le poste d'Ustiano sur l'Oglio vis-à-vis de Crémone.

Le Marquis de Créqui de son côté avoit fait sçavoir à M. le Maréchal de Villeroi, que tous les quartiers de M. le Prince Eugene étoient en mouvement, & que des Espions l'assuroient, que c'étoit pour un dessein sur Crémone.

* M. le Maréchal de Villeroi avoit aussi appris d'ailleurs, que les quartiers que les Ennemis occupoient dans le Modénois, étoient en mouvement ; mais il crut que ce pouvoit être pour exécuter quelque dessein sur Plaisance, dont il donna avis à M. le Duc de Parme. Ainsi on voit que ce Maréchal pensoit à tout, hors à être surpris dans Crémone. *

A la vérité ce Général chargé de toutes les affaires, peut être excusé d'avoir ignoré la négligence dans le service des Troupes qui étoient dans son quartier, puisqu'il en avoit chargé M. le Marquis de Revel.

Enfin

Enfin à l'heure de l'exécution de cette entrepriſe, M. le Prince Eugéne paſſa l'Oglio à Uſtiano à ſix lieues de Crémone, ſans que M. le Maréchal de Villeroi, ni aucun de nos Généraux en euſſent aucun avis, par toutes les négligences pour le dehors, dont j'ai parlé ci-deſſus, qui dans cette circonſtance ne peuvent être excuſées, parce que, puiſque l'on ſçavoit que tous les quartiers des Ennemis au-delà de l'Oglio étoient en mouvement, il falloit au moins avoir des Partis de Cavalerie ſur Uſtiano, qui étoit le ſeul pont que les Ennemis euſſent ſur l'Oglio, afin d'être informé ſi M. le Prince Eugéne paſſoit cette riviere.

Mais cette petite & triviale attention négligée, ce Prince ſe trouva devant les deux portes de Crémone avec un corps de Cavalerie & d'Infanterie d'environ ſept mille hommes, ſans qu'on en eût aucun avis.

Les hommes introduits par l'Aquéduc, ou qui étoient entrés déguiſés en païſans, & qui étoient ca-

chés chez le Prêtre, ou ailleurs, se saisirent sans bruit du corps de garde, qui étoit à la porte dont on faisoit usage, l'ouvrirent, & introduisirent une colonne d'Infanterie & de Cavalerie, qui marcha jusques sur la grande Place, où il y avoit une Garde d'Infanterie & une de Cavalerie, aussi négligentes sur la régularité du service, que celle de la porte surprise, & qui par conséquent fut encore saisie sans bruit.

La seconde colonne des Troupes ennemies qui avoit été conduite devant la porte murée, fut introduite par une partie des hommes cachés chez le Prêtre, lesquels s'étoient saisis du petit corps de garde qui étoit sur la porte, qu'ils avoient ensuite démurée avec leurs outils de massons, & en avoient rangé les matériaux, pour ouvrir un passage commode à l'Infanterie destinée à entrer par cette porte.

Cette Infanterie après son introduction dans la Place, devoit suivant les ordres donnés pour la conduite de la surprise, marcher le long des remparts à gauche, pour aller

se saisir de la porte du Pô & de sa Garde; l'ouvrir ensuite pour faire entrer dans la place un autre Corps de Troupes, qui étoit au bout du pont du côté du Modenois, & qui dans l'ordre donné pour la surprise, ne devoit attaquer la Garde, qui étoit dans l'ouvrage qui couvroit le pont, qu'à un signal, qui devoit se faire de la porte du Pô, après que l'on s'en seroit rendu maître.

Par ce que je viens de dire, on voit un corps Ennemi de sept mille hommes au milieu d'une Place de guerre, maître de deux portes, & la Cavalerie en bataille sur les Places de la Ville, & se promenant librement partout, sans qu'il y eût encore un seul homme éveillé, ni qui eût donné l'allarme.

Cependant un incident que M. le Prince Eugéne n'avoit pû prévoir, a fait manquer un projet si bien concerté, & si heureusement conduit jusqu'au moment de le croire exécuté.

Le Marquis de Crenan directeur de l'Infanterie arrivé de Milan avec M. le Maréchal de Villeroi,

vouloit voir ce matin là une partie de l'Infanterie. Il avoit pour cet effet ordonné que les Bataillons qui se trouvoient logés du côté de la porte du Pô, fussent sous les armes un peu avant le jour, pour commencer à les voir à la petite pointe du jour.

Quand les nuits sont longues, il est aisé de se tromper sur l'heure de l'approche du jour. Ces Bataillons se trouverent donc sous les armes auprès de la porte du Pô, plûtôt qu'il ne leur avoit été ordonné. Les Troupes ennemies qui venoient le long du rempart, pour se saisir de la porte du Pô, trouvant ces Bataillons sous les armes, crurent la surprise découverte, & les chargerent. Ces Troupes chargées, sans sçavoir par qui, tirerent aussi de leur côté. Elles se reconnurent ensuite pour ennemies, & ce feu commença un combat qui éveilla tout le monde.

Les Bataillons que M. de Crenan devoit voir après ces premiers, logés fort loin de ceux-ci, commençoient à se remuer dans leurs cazernes, & furent bientôt prêts. Quel-

que Cavalerie que M. le Maréchal de Villeroi avoit commandée le soir précédent, pour aller du côté de Plaisance, se trouva aussi prête à monter à cheval.

Toutes ces troupes marcherent aux Ennemis, qui étoient en bataille sur les Places, qui en occupoient même les avenuës, & qui ne croïoient plus que rien leur pût résister, d'autant plus qu'elles avoient pris M. le Maréchal de Villeroi, qui étoit monté à cheval au premier bruit, l'Intendant de l'Armée, & beaucoup d'autres Officiers apparemment livrés par leurs hôtes.

M. de Crenan, sorti de chez lui, s'étoit heureusement jetté à la tête de quelque Infanterie, avec laquelle il marcha à la petite Place, qu'il fit abandonner aux Ennemis, qui se retirerent à leur gros, qui étoit sur la grande Place ; ce qui donna moïen aux troupes du Roi, logées dans les quartiers éloignés, de se réjoindre.

L'on combattit ainsi par toute la Ville par la seule bonne volonté des

Troupes, & celle des Officiers particuliers. Car M. le Maréchal de Villeroi étoit pris, comme je viens de le dire, & M. de Crenan avoit été blessé à mort dans les charges qu'il avoit faites. Deux des Colonels même de ces Regimens, qui s'étoient trouvés sous les armes à la porte du Pô, avoient été tués.

Cependant la mort de deux Officiers des Ennemis fut cause que M. le Prince Eugéne se trouva quelques heures après forcé à abandonner son entreprise, & à sortir d'une Ville, après avoir crû pendant plusieurs heures en être le maître.

L'Officier Général des Ennemis, qui conduisoit la colonne qui étoit entrée par la porte démurée, étoit chargé de faire le signal de la porte du Pô, pour avertir les Troupes qui venoient du Modenois, d'attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont. Il avoit seul cet ordre, & étoit chargé des fusées qui devoient être le signal. Cet Officier aïant été tué roide par le feu des Bataillons, que le hazard avoit fait trouver sous les

armes à la porte du Pô, ne put communiquer à un autre Officier le secret dont il étoit seul chargé; de sorte que le signal ne fut point fait, ni le pont attaqué dans le tems qu'il auroit dû l'être, pour que le Corps du Modenois passant le Pô, en cas qu'il ne pût être introduit par la porte du Pô, dont les Ennemis ne purent jamais se rendre maîtres, pût au moins entrer dans Crémone par l'une des deux portes occupées par les Ennemis, en faisant le tour de la Ville par le dehors.

L'Officier Général même chargé du commandement des Troupes, qui devoient attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont, & qui avoit aussi seul le secret de l'entreprise, ayant eu la jambe emportée d'un coup de canon tiré de l'ouvrage, ne fut plus en état de donner aucun ordre; de sorte que l'on eut le tems de défaire le pont.

M. le Prince Eugéne d'ailleurs, fort affoibli dans le dedans de la Ville par les pertes de ce long combat, devoit raisonnablement craindre, que M. le Marquis de Créqui

averti de ce qui se passoit à Crémone, n'y marchât sur le champ avec toutes ses Troupes, & ne l'empêchât par ce mouvement de ressortir de la Place, & de se retirer.

Ainsi cette crainte bien fondée détermina ce Prince à songer à la retraite, pendant qu'il croïoit en avoir encore le tems. Il fit donc retirer ses Troupes du centre de la Ville vers les deux portes, dont il étoit encore le maître, ce qu'il ne put exécuter que par la perte de presque toute l'Infanterie qu'il avoit menée avec lui, & de beaucoup de Cavalerie. Il emmena pourtant avec lui M. le Maréchal de Villeroi, M. l'Intendant, & plusiéurs autres Officiers, pris dès le commencement de la surprise.

Par ce récit, l'on doit demeurer convaincu, qu'il ne faut jamais se négliger sur aucune des attentions ordonnées pour le service des Places, ni par rapport au dedans, ni par rapport au dehors. Car si dans Crémone le hazard seul n'avoit pas fait trouver sous les armes les Bataillons trop-tôt prêts pour la re-

vûë qu'ils devoient faire, & cette Cavalerie commandée aussi-tôt prête à monter à cheval, il est certain que la Place auroit été prise, & les Troupes qui y étoient, enlevées par un Corps inférieur, parce qu'elles n'auroient pû se mettre en état de faire la moindre résistance.

CHAPITRE LXVI.

Des Surprises de Postes.

IL n'en est pas de même d'un Poste fortifié à la hâte, soit pour couvrir un païs, soit pour la sûreté des convois. On en doit priver l'Ennemi, autant qu'il est possible, parce que sa perte est toujours de conséquence.

L'enlévement de celui qui couvre le païs, établit sûrement les contributions, & donne aux Partis les moïens de pénétrer, & revenir en sûreté. L'enlévement de celui qui couvre les convois, en entraîne souvent la perte, & cause toujours la difficulté à les faire arriver au Camp, & souvent aussi la nécessité d'abandonner une entreprise;

ou un païs, pour ſe r'approcher des lieux d'où on doit tirer ſa ſubſiſtance.

Ces ſortes de Poſtes ne doivent jamais être attaqués impunément. Il faut, ſuivant leur force & leur ſituation, être muni de tout ce qui en peut rendre l'événement bruſque & prompt, parce qu'il ne faut pas ſeulement les enlever avec vivacité, mais il faut avoir compaſſé le tems de l'expédition, de maniere qu'on ait celui de les détruire, & de ſe retirer ſûrement, ou de les mettre en état d'être conſervés.

C'eſt en ces occaſions qu'on ſe ſert de petard, lorſque l'Ennemi a négligé de couvrir les barrieres, ou portes, de quelques ouvrages extérieurs, qui ſoient hors d'inſulte, ou que le front qu'on attaque eſt petit, & peut-être embraſſé, & les gens qui ſont ſur les murailles, ou remparts, accablés par un feu ſupérieur. La commodité du petard pour ſon tranſport eſt facile.

On peut auſſi ſe ſervir de quelques piéces de canon, pour rompre les portes, ou emporter les pa-

lissades & parapets, dont on pourroit avoir couvert les portes, & qui n'auroient pas suffisamment d'épaisseur pour résister au canon.

On fait aussi des enlévemens par escalades, lorsque ces Postes sont simplement fermés de murailles basses, & sans flancs, lorsque les Troupes qui sont dans ces Postes se négligent pour la garde de nuit, dans les lieux où elles peuvent être escaladées, ou qu'elles n'ont pas assez de rondes.

On les enléve aussi en les attaquant de toutes parts, quand ces Postes ne sont couverts que d'un simple retranchement de terre, & quand on peut le faire avec une grande supériorité de feu; ou en surprenant une porte à la pointe du jour, lorsque ceux qui sont dans ces Postes les ouvrent, sans observer les précautions prescrites en pareil cas, & qu'il se trouve par hazard quelque lieu proche de la porte, où l'on ait pû s'être embusqué.

On les surprend aussi par une intelligence, soit avec les habitans peu affectionnés, & qui ont obser-

vé que la garnison se néglige, ou est trop foible; soit par la corruption de quelques gens de la garnison, qui livrent une porte à l'Ennemi.

REMARQUES.

Après avoir dit quelles sont les manieres différentes de réussir dans cette nature de surprises, par rapport à la différente situation & force des Postes, ou aux précautions que l'Ennemi aura prises pour leur conservation, il me paroît nécessaire de rapporter ici quelques exemples de ces Postes, ou manqués, ou enlevés par surprise, ou de vive force.

Entreprise de Bodengrave en 1672.

Dans l'année 1672. M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi restée dans les conquêtes de Hollande, chercha toujours avec attention les moïens de pénétrer dans le coeur du païs. Il ne le pouvoit faire qu'à la faveur des glaces, parce que le païs étoit inondé, & les digues occupées par des Postes bien fortifiés par leur tête.

Ce Général prit donc le tems d'une gelée, pour pouvoir prendre à revers les principaux Postes des Ennemis à Bodengrave & à Suivamerdam. Son entreprise lui réussit parfaitement; mais un dégel subit l'obligea à se retirer, & même à abandonner à son retour les Postes qu'il avoit enlevés aux Ennemis, parce qu'ils étoient ouverts de leur côté.

De cet exemple il faut tirer une instruction considérable, pour la maniere de fortifier des Postes sur des digues, quand le païs a pû être inondé des deux côtés des digues. Dans cette occasion, les Hollandois avoient fait une faute, qui auroit causé la perte entiere de leur République, n'aïant pas eu autant d'attention pour fortifier ces Postes de leur côté, comme de celui par lequel M. de Luxembourg pouvoit les aborder. En voici les raisons.

Ces Postes ainsi fortifiés par leur tête seulement, étoient exposés à être insultés, dès que la gelée seroit assez forte pour soûtenir le poids des Troupes, qui marcheroient sur

la glace. Ainsi les derniers Postes de ces digues du côté de la Hollande, par-delà le païs inondé, se trouvant aussi aisément insultés que ceux de la tête, il est certain qu'une gelée auroit rendu, (si elle avoit duré) M. de Luxembourg maître de toutes les grosses Villes du dedans de la Hollande.

Il ne falloit pas même pour cela, que la gelée durât plus long-tems, qu'il n'en auroit fallu pour faire arriver les Troupes jusqu'à ce païs qui n'étoit point inondé, & qui étoit à une fort petite distance du lieu où le dégel les prit.

Ainsi je conclus, que dans une constitution de païs pareille à celle dont je viens de parler, les Postes qu'on veut fortifier sur les digues, le doivent être également des deux côtés, parce qu'il ne leur suffit pas d'être bons, tant qu'il ne gêle point. Il faut qu'ils soient en état de résister assez long-tems pendant un tems de gelée, pour en pouvoir raisonnáblement espérer la fin, avant qu'ils soient forcés.

La seule raison que l'on peut

avancer contre mon ſentiment, eſt qu'un Poſte ainſi fortifié ne peut être gardé par un Ennemi, lorſque par un dégel imprévû il eſt obligé de ſe retirer, avant que d'avoir eu le tems d'accommoder ces Poſtes, du côté qu'ils ſont reſtés ouverts, comme ce qui eſt arrivé dans l'occaſion dont je parle, le prouve. Mais cette raiſon ne peut être bonne, que contre un Ennemi qui ne peut avoir pour objet que de faire une courſe; mais contre un Ennemi qui peut penſer à envahir un païs, & à s'y maintenir, cette raiſon n'eſt point recevable.

Car dans cette occaſion, ſi la gelée avoit duré, il eſt certain que M. de Luxembourg ſe ſeroit rendu le maître de la Haye & de Leyde, & des autres groſſes Villes de la Hollande, toutes ſans défenſe; & qu'il s'y ſeroit facilement maintenu, en y faiſant avancer toutes les Troupes, qui étoient dans les Provinces d'Owerïſſel & d'Utrecht.

Surpriſe de Kreilsheim en 1688.

En l'année 1688. après la priſe

de Philisbourg, je fus envoïé avec un Corps de Troupes à Heilbron, pour commander sur le Neckre, & établir des contributions dans la Franconie & la Suabe, entre le Mein, le Regnitz, & le Danube.

La plûpart des Troupes de ces deux Cercles étoient en Hongrie, où elles servoient l'Empereur. Il en étoit pourtant resté assez dans le païs, pour empêcher les Partis de pénétrer bien avant. Cependant je marchai avec huit cens hommes de pied & neuf cens chevaux jusqu'à une petite Ville du païs d'Anspach, nommée Kreilsheim. J'y trouvai deux Bataillons des Troupes du Cercle de Franconie, & je n'aurois pû forcer ce Poste entouré de murs avec un assez bon château; mais le Colonel qui commandoit cette Infanterie, aïant été assez imbecile, pour venir me parler hors de sa Place, sans prendre ma parole de l'y laisser rentrer, je le retins, & l'obligeai d'ordonner à sa Garnison de se rendre Prisonniere de Guerre, ce qu'elle fit.

Cet exemple de la surprise d'un

Poste

Poste n'est rapporté ici, que pour faire connoître, que quand il est nécessaire de se rendre maître d'un Poste, toutes sortes de moïens y doivent être emploïés, pourvû qu'ils ne deshonorent pas celui qui les emploïe, comme l'auroit fait dans cette occasion le manque de parole à ce Colonel, s'il me l'avoit demandée.

Cet enlévement de Kreilsheim sert aussi à faire connoître, combien aisément la terreur se met dans un païs, qui se croit couvert par des Postes, qui lui sont enlevés par la vigilance, ou l'adresse du Général chargé de pénétrer dans le païs ennemi.

Surprise de Neubourg sur Lentz en 1689.

Au mois de Janvier 1689. après que M. de Montclar eut levé avec trop de précipitation les quartiers qu'il avoit pris dans le Duché de Wirtemberg, je restai pour commander dans Phortzheim sur Lentz. Je me trouvai fort resserré par les quartiers que les Ennemis prirent

dans le Wirtemberg, & principalement par les Postes qu'ils établirent dans les Villes de Neubourg & d'Entzwahingen sur Lentz, au-dessus & au-dessous de Phortzheim. Je surpris & enlevai ces deux Postes, & je les détruisis de maniere, que les Ennemis n'oserent plus se rapprocher de moi.

Ainsi mon quartier de Phortzheim devint si libre, que je contraignis le Duché de Wirtemberg à continuer le païement de la contribution, dont il vouloit se dispenser par la protection des Troupes Imperiales, la disposition de leur Poste, & la foiblesse de la Garnison qui étoit dans Phortzheim. Comme l'enlévement de ces deux Postes, a été exécuté d'une maniere particuliere, & même instructive, je la rapporterai ici.

Neubourg est à trois lieuës de Phortzheim, dans le fond de la Vallé de Lentz, sur le bord de cette riviere. La Ville est entourée d'une bonne muraille hors de l'escalade, avec un Château en dedans de l'enceinte de la Ville. Il y a deux portes à cette Ville ; l'une du côté de

Phortzheim; l'autre au côté opposé à celui-ci, sur le bord de la riviere, sur laquelle il y a un pont couvert.
Les Ennemis y avoient mis cinq cens hommes de pied, & cent cinquante Dragons. Cette Garnison étoit fort précautionnée pour sa garde du côté de Phortzheim, mais assez peu du côté de l'autre porte, par où elle ne croïoit pas avoir à craindre, à cause de la difficulté des chemins pour y aborder; & pendant le jour elle tenoit sur une hauteur, à vûë de la porte de Phortzheim, un parti de vingt Dragons, qui se retiroit dès qu'on le faisoit pousser, & se replaçoit dès que l'on se retiroit, de sorte qu'il ne pouvoit sortir pendant le jour un homme de Phortzheim, qu'il ne fût vû de ce Parti.

La porte de Neubourg du côté de Lentz, qui tenoit au pont couvert, n'étoit point à pont-levis, & n'avoit aucun ouvrage qui la couvrit. Il y avoit seulement une sentinelle au-dessus de la porte, & un corps de garde de quinze ou vingt hommes en bas. Il se faisoit pourtant

sur la muraille de fort fréquentes rondes.

Sur toutes ces connoissances de la maniere dont se conduisoient ces incommodes & fâcheux voisins pour leur garde, je fis ma disposition pour enlever ce poste par la porte de Lentz; parce que c'étoit le côté où la Garnison étoit le moins attentive. J'attendis la fin du jour, afin que le Parti de Dragons ne me vit point sortir. Après quoi je marchai avec six cens hommes par des chemins détournés, qui me conduisoient à cette porte de Lentz.

Il tomboit une quantité prodigieuse de neige. Cependant ma marche fut si secrette & si diligente, que j'arrivai à minuit auprès de ce pont couvert de Lentz; j'entrai avec mon détachement sur le pont; & lorsque je fus découvert par la sentinelle, qui étoit au-dessus de la porte, je lui repondis en Allemand, me disant un Parti d'un Regiment, que je sçavois être en quartier dans le Wirtemberg, & revenir de la Guerre du côté du Fort-Loüis; & je demandai à entrer, n'en pouvant plus de froid.

L'Officier de garde averti par sa sentinelle monta en haut auprès d'elle, & vint me parler, en attendant qu'il eût envoïé avertir le Commandant, qui logeoit dans le Château assez loin de cette porte. Pendant cette conversation l'on attachoit paisiblement le petard, dont l'Officier de la garde ne s'apperçut, que lorsqu'il fut prêt à jouer. Il fit tirer sa sentinelle, & fit battre l'allarme par son tambour, mais trop tard : car la porte fut forcée dans le moment, & je me trouvai en bataille avec tout mon détachement sur la Place, avant que personne de la Garnison fût en état de défense. Elle fut entiérement passée au fil de l'épée, en représailles de ce que les Impériaux avoient massacré un Lieutenant & trente maîtres du Régiment de Villeroi, plusieurs heures après les avoir pris, & leur avoir donné quartier.

On trouva dans cette Ville environ trois cens chevaux, qui furent distribués aux Cavaliers & Dragons de la Garnison de Phortzheim. Après quoi je fis brûler la Ville en

me retirant, afin que les Ennemis ne s'y puſſent rétablir.

L'exemple de l'enlévement & de la deſtruction de ce Poſte eſt rapporté ici, avec les circonſtances dont je viens de parler, pour faire voir qu'il ne ſuffit pas à un Officier, qui commande dans un Poſte de cette nature, de s'y croire en ſûreté, en prenant toutes les précautions raiſonnables, pour ſe garentir de ſurpriſe par la tête de ſon Poſte du côté de ſes Ennemis; mais qu'il faut qu'il ait les mêmes attentions pour le côté qui lui paroît le moins expoſé; & ſur-tout, qu'il ne ſe laiſſe jamais approcher la nuit d'aſſez près, pour qu'on puiſſe attacher un petard à une porte qui eſt découverte, & qui n'a intérieurement, ni herſe, ni protection.

Car ſi l'Officier de garde trop confiant n'étoit pas entré en converſation avec moi, & s'il n'avoit pas ſouffert, que ſous prétexte de me garentir de la neige, je me fuſſe mis tout contre la porte avec mes petardiers, je n'aurois pû faire attacher le petard, & enlever tout ce Po-

ſte ſans être découvert, & ſans perdre conſidérablement d'hommes, au lieu qu'il n'y en eut que deux de tués.

Surpriſe d'Entzwahingen dans la même année.

Quant au poſte d'Entzwahingen ſur Lentz au-deſſus de Phortzheim, petite Ville ſituée dans un païs ouvert, ſa Garniſon étoit de cinq cens chevaux, & de cent cinquante homme de pied; & cette Garniſon avoit, comme celle de Neubourg, pendant le jour un Parti ſur une hauteur proche de Phortzheim, pour obſerver tout ce qui auroit pû en ſortir.

Après avoir remonté avec les chevaux, pris dans Neubourg tout ce que j'avois de Cavaliers & de Dragons à pied, je marchai à Entzwahingen dès la nuit ſuivante. J'envoïai ma Cavalerie par l'autre côté de Lentz, pour empêcher que celle des Ennemis ne pût ſe ſauver en paſſant la riviere, pendant que j'attaquerois les deux portes avec mon Infanterie, dont l'une étoit du côté de Phortzheim, & l'autre du côté

de Heilbron, & je marchai à mes deux attaques, avec six cens hommes de pied partagés en deux Corps.

Ces deux portes étoient sans pont-levis, & moins bonnes par leur construction que celle de Neubourg. Elles étoient pourtant couvertes d'un redan palissadé, capable de contenir environ quinze hommes, qui la nuit se retiroient dans la Ville; & ce redan faisoit seulement pendant le jour la protection de la Garde de la porte.

N'y aïant, comme je l'ai dit, que cent cinquante hommes de pied, je jugeai bien que les Gardes des portes seroient foibles, & qu'il falloit aborder ces deux portes avec vivacité. Je fis donner des haches aux gens détachés, qui protegés du feu de l'Infanterie, eurent bientôt rompu les barrieres & les portes; de maniere que les Troupes entrées en bon ordre, malgré la nuit, toute la Garnison fut encore passée au fil de l'épée pour la même represaille. Plus de six cens chevaux furent pris & amenés dans Phortzheim, & la Ville pillée & brûlée.

La raiſon qui m'engage à un détail auſſi exact, eſt pour faire connoître, que comme il eſt preſque impoſſible que deux poſtes occupés par un Ennemi, ſe reſſemblent parfaitement dans leur ſituation, dans la nature & la force de leur Garniſon, & dans ſes attentions pour ſa ſûreté; il eſt de la prudence de ſe conduire différemment dans leur attaque, ou leur enlévement, comme les exemples que je rapporte ſur la matiere de ce chapitre le prouveront avec évidence, puiſqu'il ſe trouve une conduite toute différente dans l'exécution de ces deux entrepriſes.

Surpriſe du Château d'Orbaſſan en 1690.

A la fin de l'Année 1690. M. de Savoïe aïant mis dans le Château d'Orbaſſan, à une lieuë de Turin, une Compagnie de ſon Regiment des Gardes, pour couvrir ſa promenade du cours de cette Ville, & celle de ſa maiſon du Vallentin, cette Compagnie quoiqu'à la vûë

de Turin, & soûtenuë de la Cavalerie qui étoit en Garnison dans cette Ville, & dans Montcallier, fut surprise & enlevée la nuit par moi. J'en petardai la porte, quoique j'eusse été decouvert, & malgré le feu des Ennemis, & les signaux qu'ils faisoient pour avertir qu'ils étoient attaqués.

Voici quelle fut la disposition que je fis, pour enlever ce poste avec sûreté dans le retour, & pendant cette expédition. Je partis de Pignerol à l'entrée de la nuit, avec huit cens chevaux & cinq cens hommes de pied. De cette Cavalerie j'en détachai cinquante maîtres, pour aller jusques sur le bord du Pô vis-à vis de Montcallier, afin d'être averti, en cas que la Cavalerie de ce quartier montât à cheval pour venir me combattre dans ma retraite; & quand je fus auprès d'Orbassan, j'envoïai le reste de ma Cavalerie se mettre en Bataille plus près qu'il lui seroit possible de Turin, afin de s'opposer à ce qui sortiroit la nuit de cette place, pour venir au secours de ce poste. Pour moi je ref-

tai avec mon Infanterie que je plaçai avec un grand silence auprès du Château, pour soûtenir le Petardier & entrer de force dans le Château après l'effet du petard.

Le Petardier aïant été tué par la Sentinelle qui étoit à une fenêtre auprès de la porte, & la garnison éveillée, elle fit un grand feu & des signaux. Ainsi il n'y avoit plus de tems à perdre, pour exécuter cette entreprise avec sûreté pour le retour. Je fus donc moi-même obligé d'atcher le petard, n'aïant trouvé personne qui le sçût faire.

La Compagnie entiere forcée dans la premiere cour, ne voulut point s'exposer à l'être dans le principal corps de logis, & se rendit prisonniere de Guerre.

L'on voit par le récit de l'enlévement de ce poste une disposition toute différente de celles dont j'ai parlé ci-dessus; puisque les mesures prises pour la sûreté de l'exécution de cette surprise du Château d'Orbassan, n'ont été que contre ce qui pouvoit venir à son secours, & non pour s'assûrer contre la garnison,

qui y étoit enfermée.

Ce qui confirme ma maxime, de se conduire dans cette espéce d'entreprise suivant ce qu'elle est en elle-même, & suivant ce que l'on a à craindre du dehors. Car il est certain que si j'avois été battu dans ma retraite, après avoir exécuté mon entreprise heureusement, j'aurois avec raison été accusé d'imprudence de l'avoir formée, sans avoir pris les mesures nécessaires, pour assûrer ma retraite contre des Corps de Cavalerie supérieurs au mien, qui pouvoient venir de Turin & de Montcallier.

Surprise du Luzerne dans la même année.

Ce même hiver j'enlevai dans Luzerne un Bataillon du Régiment de Loches réfugiés François, que M. de Savoïe y avoit envoïé pour couvrir les Vaudois, qui vouloient se maintenir dans le fond de la vallée de Luzerne. L'enlévement de ce poste s'exécuta d'une maniere différente des autres, dont j'ai parlé,

parce que la situation en étoit différente.

La Ville de Luzerne avoit été brûlée au commencement de la Campagne précédente, & ses murailles razées. Les décombres formoient donc une espéce de retranchement autour de cette habitation détruire. Ce Bataillon crut que dans une saison aussi rigoureuse dans les Alpes qu'elle l'est au mois de Janvier, il pourroit se maintenir dans ces débris, pourvû qu'il y fût fort vigilant pour se garder, & que malgré le grand froid, il passât toutes les nuits sous les armes, avec des rondes continuelles, qui écoutoient s'ils entendroient quelques bruits de Troupes au dehors du côté de Pignerol. Mais instruit de toutes les attentions de ce Bataillon, je pris pour l'enlever un grand détour.

Je me trouvai entre le pied de la montagne & Luzerne à une heure aprés minuit. J'attendis dans un grand silence que la vigilance des rondes se ralentît un peu; ce qui m'aïant paru sur les deux heures, je marchai par six endroits à ce mau-

vais retranchement qui fut forcé ; & tout ce Bataillon paſſé au fil de l'épée.

Luzerne étoit preſque inabordable de trois côtés ; au moins on n'y arrivoit que par des ſentiers à marcher, ſeulement deux de front, & ſur ces ſentiers il y avoit des retranchemens gardés. Il falloit donc, pour faire cet enlevement avec ſuccès, & détruire ce Bataillon, qu'il n'eût pas le tems de ſe retirer à la montagne, dont le pied n'étoit pas à plus de cent pas de la Ville ; ce qui ſeroit arrivé, ſi on l'eût attaqué du côté de ces ſentiers. Ainſi ce fut ſur la connoiſſance de la ſituation de ce poſte, & de la maniere dont il étoit gardé, que je fis la diſpoſition de ma marche & de mon attaque, qui ſe fit entre la montagne & la Ville, par où l'Ennemi n'avoit pû croire qu'il pût être attaqué.

Cette ſurpriſe fut donc comme un aſſaut général, donné ſans que l'Ennemi pût être préparé à le recevoir, & dont la nuit favoriſoit l'approche des Troupes & l'exécution.

Juſqu'à préſent je n'ai rapporté que des exemples de ſurpriſes de poſtes qui ont eu un ſuccès heureux. Dans le récit que je vais faire on en verra un qui n'a point réuſſi, & dont je dirai les raiſons.

Entrepriſe ſur Veillane en 1691.

Au mois de Janvier 1691. M. de Catinat, qui dans ce tems-là étoit à Suze, voulut ſurprendre & enlever le poſte de Veillane, où M. de Savoie tenoit une garniſon d'Infanterie dans le Château, qui étoit aſſez bon pour ſa ſituation, & un Régiment de Dragons dans la Ville, qui n'étoit pas hors d'inſulte.

Ce poſte eſt dans la vallée de Suze, & pouvoit être attaqué en même tems par le côté de Suze, & par celui de Rivoli. M. de Catinat ſe chargea d'y marcher par le côté de Suze, avec un nombre de Troupes & deux piéces de canon de Campagne; & m'ordonna d'y marcher par le côté de Rivoli, avec un nombre de Troupes & deux piéces de canon.

Pour que cette entreprise pût avoir une réussite heureuse, il falloit qu'elle fût exécutée avec beaucoup de diligence & de justesse dans les mesures prises, parce que M. de Savoie pouvoit en peu d'heures rassembler beaucoup plus de Troupes pour venir secourir Veillane, qu'on ne pouvoit y en avoir mené pour l'attaquer. Ainsi ce fut le manque de justesse dans le moment de l'exécution, qui fut cause que l'entreprise ne réussit pas.

La disposition de M. de Catinat étoit telle que je vais le dire. Les deux Corps qui partoient de Suze & de Pignerol, marchoient par deux côtés si différens, que ne pouvant se communiquer, ni dans leur marche, ni sur le point de commencer leur attaque, ils devoient tous deux, & en même tems, attaquer Veillane à la pointe du jour, parce qu'il ne falloit pas donner le tems par une attaque successive à ce Régiment de Dragons, que l'on vouloit enlever dans la Ville, de se retirer dans le Château.

Je me rendis à l'heure qui m'avoit

été marquée. J'attaquai & emportai la Ville de Vellane de mon côté, qui étoit celui de Turin, & le plus éloigné du Château; mais M. de Catinat s'étant amusé en chemin à faire relever une de ses pieces de canon, qui avoit versé, & ne s'étant pas trouvé à l'heure marquée pour attaquer par le côté de Suze; une partie des Dragons logés du côté du Château, eurent le tems d'y entrer avec leurs chevaux, & la garnison du Château de prendre les armes; de sorte que l'exécution de l'entreprise tirant en longueur, & M. de Savoïe aïant eu le tems d'y arriver avec un Corps considérable sur les quatre heures du soir, il fallut se retirer, après avoir été maîtres de la Ville pendant sept à huit heures.

Je fûs même obligé de me servir de la nuit, pour passer avec mes Troupes au travers de la Ville sous le feu du Château, & de reprendre ma marche à Pignerol par la montagne, parce que M. de Savoïe me barroit le retour par la plaine.

Cet exemple fera connoître, que

dans l'exécution de cette espéce d'enlévement de postes, qui ne se peut faire, que par des Troupes, qui partent de différens endroits, & qui ne peuvent se communiquer pendant leur marche, ni même dans le tems qu'elles doivent commencer de concert l'attaque du poste qu'on veut enlever, il faut être exact à ne point manquer à se rendre au lieu, & au moment marqué pour celui de l'attaque; sans quoi il est presque sûr, que l'entreprise ne peut avoir un succès heureux.

J'ai souvent vû prendre des postes pour assûrer des convois; mais comme ces postes se doivent toujours couvrir de l'armée, & ne doivent jamais être hazardés, je n'en ai point vû enlever.

Le poste de Poperingue pris en l'année 1708. par quelques Bataillons de l'armée de M. de Malboorough, pourroit être de cette espéce; il étoit fort hazardé, aussi fut-il enlevé.

CHAPITRE LXVII.

Des enlévemens de Quartiers.

LEs enlévemens de Quartiers se doivent faire de nuit, ou à la petite pointe du jour. Ils sont plus aisez à exécuter, si ce sont des quartiers de Cavalerie, que s'ils étoient d'Infanterie, laquelle est ordinairement plus soigneuse à se garder, parce qu'elle le peut plus aisément.

La résistance de ceux de Cavalerie est beaucoup moindre, à cause de l'embarras des chevaux. Mais comme le butin en est plus considérable, & plus embarrassant à ramener en sûreté, ils doivent être faits d'une maniere toute différente de ceux d'Infanterie. Et comme l'avis de l'entreprise peut être plus promptement porté au quartier voisin, ou même à l'Armée, il ne faut emploïer à l'exécution du dessein, qu'une petite partie des Troupes, la renvoïer avec le butin en diligence, & faire la retraite avec le gros des Troupes, afin d'être en état de soûtenir l'im-

pétuoſité de ceux qui peuvent venir au ſecours, que leur diligence à arriver, empêche preſque toujours d'être en état de charger avec ſuccès une groſſe Troupe, qui ſe retire en bon ordre.

Je tiens qu'il eſt bon & néceſſaire pour ces ſortes d'enlévemens, de mener avec ſoi de l'Infanterie en croupe. Elle force plus aiſément les barrieres, ou lieux retranchés, empêche la Cavalerie de monter à cheval, tire des écuries les chevaux, les monte; & ſi dans la retraite il ſe trouve quelque défilé, elle peut, ſi on eſt preſſé par l'Ennemi, remettre pied à terre, & faciliter la retraite.

L'enlévement des Quartiers d'Infanterie eſt difficile à exécuter, à moins qu'on n'attaque ces Quartiers par pluſieurs côtés, avec grande ſupériorité de feu, & de nuit, & lorſque l'on ſçait que la Garde eſt mal diſpoſée, ou trop foible.

Si ce Quartier d'Infanterie ne peut être gardé; il faut d'abord mettre le feu dans tous les endroits, par leſquels il aura pû être abordé, parce que cet embraſement empê-

chera les Troupes de se rassembler & de se former, pour faire plus de résistance, ou quelquefois même de repousser l'attaquant qui sera partagé, & dont le Soldat plus difficile à tenir ensemble de nuit que de jour, pourra s'être débandé pour piller les maisons, avant que de sçavoir si l'on est entiérement maître des Quartiers.

REMARQUES.

J'ai peu vû de mon tems d'enlévemens de Quartiers, qui méritent d'être cités pour exemple, parce qu'ils ont presque toujours été pris avec les précautions requises pour leur sûreté. Ainsi je joindrai à ce Chapitre mes réflexions sur les enlévemens des Corps de Troupes séparés des Armées, qui ont été enlevés par la négligence de ceux qui les commandoient.

Parmi les enlévemens de Quartiers, je rapporterai l'exemple de celui de M. de Monclar arrivé en l'année 1676.

Ce Général aïant voulu faire une course dans la vallée de S. Pierre

derriere Fribourg, fut si négligent pour la Garde de son Quartier pendant la nuit, qu'il fût enlevé, & lui pris caché dans sa maison.

Si M. de Montclar, qui vouloit passer la nuit dans un lieu serré des deux côtés par la montagne, avoit posté plusieurs Gardes, tant aux avenuës du Quartier, que sur la hauteur des deux côtés; que ses troupes eussent fait le biuouaque en disposition de soûtenir les Gardes; & que de sa personne il eût été plus vigilant pendant la nuit, il est certain qu'il ne seroit pas tombé dans l'inconvénient d'être pris deshabillé dans sa maison.

Cet exemple servira à faire connoître, combien la vigilance à la guerre est néceſſaire à l'Officier, qui est chargé d'une expédition particuliere, pour prendre ses sûretés pendant le tems du repos, qui est toujours celui que prend un Ennemi, qui cherche à se prévaloir de la nécessité de la nature qui demande du repos, après une longue fatigue.

L'Officier donc qui se trouve dans un quartier de cette espéce, y

doit disposer ses Gardes de maniere, qu'elles puissent donner le tems au Corps des troupes, d'être en état de résister à une surprise de nuit, où le désordre se met aisément.

Pour cela elles ne doivent dormir qu'en Bataille & sous les armes, & pour lui il doit continuellement veiller la nuit, & obliger une partie des Officiers à en faire de même, & ne dormir que le jour; & après qu'il peut être assûré qu'il ne peut être approché de l'Ennemi, sans être assez tôt averti, pour avoir le tems de faire sa retraite, lever son Quartier sans confusion, ou combattre, s'il croit le pouvoir faire.

En l'année 1693. M. le Comte de Tilly étant venu camper proche de Tongres, pendant que M. de Luxembourg campoit avec son armée à l'Abbaïe de Heylesem sur la Gethe, ce Général marcha avec un Corps de Cavalerie pour enlever celui de M. de Tilly. Quelques avis qu'il eut de la marche de ces troupes, quoiqu'un peu tard, empêcherent l'enlévement total de son camp, qui ne laissa pas d'essuïer une perte

assez considérable d'hommes & d'équipages, & n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite.

Si Mr. de Tilly avoit eu pendant la nuit plusieurs Partis sur l'armée de M. de Luxembourg, il ne seroit pas tombé dans cet inconvénient.

En l'année 1694. ce même Comte de Tilly fut enlevé dans un Château, où il avoit pris son logement, séparé par un marais d'un camp volant, qu'il commandoit près de Tongres.

Exemple qui fait sentir qu'un homme qui commande, n'est jamais excusable, de se loger pour sa commodité particuliere sans précaution pour sa sûreté, & hors de distance de communiquer, sans aucune difficulté, avec le camp qu'il commande.

En l'année 1707. M. de Vivans campé auprès d'Offembourg avec un Corps de Cavalerie, derriere M. le Maréchal de Villars, qui étoit avec son armée à Etlinghen, a été surpris dans son Camp par sa négligence pour les attentions requises en pareil cas, & totalement enlevé

enlévé avec perte de tous ses bagages. Son Camp étoit fort près des montagnes, & il n'avoit aucun Parti de Dragons à pied dehors de ce côté-là. Il faisoit ce matin là un grand brouillard, ce qui auroit dû augmenter son attention; mais il dormoit tranquilement, & ne put se sauver qu'en chemise dans des vignes proche de sa maison, où il trouva à se cacher.

Cet exemple fait connoître deux choses. La premiere qu'un Général ne doit jamais par prédilection charger du commandement d'un Corps séparé, un Officier Général, en qui il ne connoît pas la vigilance, & l'esprit de précaution requis pour la sûreté de ce Corps.

La seconde, qu'un Officier Général chargé du commandement particulier d'un Corps, se doit continuellement croire en danger d'être surpris par un Ennemi vigilant, & ne doit jamais se relâcher sur les attentions à avoir pour l'entiere sûreté du Corps, dont il est chargé.

CHAPITRE LXVIII.

Des Enlévemens de Convois.

LEs enlévemens des Convois se font, ou dans un païs serré, ou dans un païs ouvert.

Si on attend le Convoi dans un lieu serré, il faut être placé & embusqué long-tems avant qu'il arrive; soigneux de n'être point découvert; laisser engager le convoi dans le défilé; ne l'attaquer que lorsque tout ce qui pourra y entrer y sera entré; & en charger l'escorte en même tems en tête, au milieu, & en queuë.

Il n'y faut emploïer que de l'Infanterie; elle se cache plus aisément, dételle les chevaux plus promptement, & se retire avec plus de facilité au gros de l'embuscade, qui doit toujours se tenir ensemble, pour éviter que l'escorte du Convoi ne se rassemble, & ne batte les assaillans.

Si l'on attaque le Convoi dans une plaine, l'embuscade doit être de Cavalerie, éloignée du lieu où

passe le Convoi, cachée ou dans un bois, ou derriere un rideau. Elle doit être séparée en plusieurs Corps; les gros chargéront l'escorte; les petits détachemens dételleront promptement, prendront les devans dans la retraite, & tout le reste de la Cavalerie se réjoindra, pour assûrer le butin, & le ramener en sûreté.

Lorsque j'ai dit, qu'il faut que l'embuscade soit un peu éloignée du lieu où passe le Convoi, c'est parce que l'Officier qui est chargé de sa conduite, pour peu qu'il sçache son métier, a toujours sur les flancs de petits détachemens, pour découvrir ce qui peut venir à lui, & ne s'approche point du bois dans le voisinage duquel il doit passer, qu'il ne l'ait fait fouiller, avec d'autant plus de raison, que comme cette escorte est presque toujours de Cavalerie, & d'Infanterie, lorsqu'elle craint d'être attaquée en plaine par de la Cavalerie, elle s'enferme dans les Chariots, pour s'empêcher d'être forcée; & par le feu de son Infanterie placée derrie-

re les chevaux & Chariots, elle empêche qu'on ne puisse dételer aisément, étant bien rare que l'enlévement du Convoi puisse être fait si commodément, qu'on en puisse ôter à l'Ennemi jusqu'aux chariots, & les conduire avec leurs charges en lieu sûr, & hors de portée d'être repris par l'Ennemi.

Ainsi comme l'avantage de l'enlévement d'un Convoi, soit de vivres, soit de munitions de guerre, ne consiste qu'à ôter à son ennemi les vivres, ou les munitions de guerre, dont le Convoi est chargé, il suffit presque toujours d'en amener les chevaux, & d'en brûler, ou rompre les chariots, autant qu'il est possible de le faire.

REMARQUES.

Je ferai seulement remarquer ici par quelques exemples appliqués à mes maximes, quels ont été les inconvéniens des Convois difficiles qu'on a laissé passer.

Si en l'année 1673. M. de Montecuculli n'avoit pas enlevé le Convoi de pain qui sortoit de Wirtz-

bourg, pour l'armée de M. le Maréchal de Turenne, il est certain que ce Général Ennemi n'auroit pû forcer M. de Turenne à abandonner la Franconie, pour aller chercher du pain à Philisbourg; & qu'ainsi n'osant laisser l'Armée du Roi au milieu de l'Allemagne, & dans le voisinage des Etats héréditaires de l'Empereur, sans l'observer de près, il lui auroit été absolument impossible de marcher au bas Rhin, d'y arriver avant M. de Turenne, & de se joindre aux Hollandois & aux Espagnols.

L'on peut dire qu'en cette occasion, M. de Turenne a eu trop de confiance au traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzbourg, qui contre ce traité & sa parole, laissa passer par sa Ville un Corps de Cavalerie de l'armée de l'Empereur, qui enleva ce Convoi au sortir de cette Place.

Si M. le Maréchal de Turenne, à qui il étoit d'une conséquence infinie de tirer son pain de Wirtzbourg, parce qu'il n'avoit point de farine ailleurs plus proche que celles

qui étoient dans Philisbourg, n'avoit pas eu dans cette occasion trop de confiance en un Prince Allemand, dans un tems où il pourroit être vivement sollicité de manquer à sa parole par M. de Montecuculli, qui étoit avec l'armée de l'Empereur proche de Wirtzbourg aussi, & que M. de Turenne eût eu aux portes de cette Ville un Corps considérable, pour recevoir son Convoi, il est apparent que l'Ennemi n'en auroit pas tenté l'enlévement, parce qu'il ne l'auroit pû faire, sans défiler au sortir de la Ville devant un Corps, qui auroit été en bataille.

On voit par cet exemple d'une faute faite par un des plus grands Capitaines que la France ait eu, de quelle conséquence il est à un Général, de veiller à la sûreté de ses Convois de vivres.

* Les deux convois dont je vais parler, sont ceux qui dans l'année 1708. ont mis nos Ennemis en état de former le Siége de Lille, & de prendre cette importante Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgo-

gne s'étoit retirée derriere Gand, & celle de M. de Malboorough s'étoit avancée jusques auprès de Menin, où elle pouvoit avoir des farines pour quelque tems.

L'Infanterie que M. le Prince Eugéne avoit menée d'Allemagne, couvroit Bruxelles; l'Infanterie venuë d'Allemagne avec M. de Berwick étoit dans les Places du Hainaut & de l'Escaut, & la Cavalerie dans celles de l'Artois, pour couvrir ce païs contre les courses de la Cavalerie ennemie de l'Armée de M. de Malboorough.

Dans cette disposition générale des Armées, nos Ennemis conçûrent le dessein du Siége de Lille. Ils firent pour cela venir de Hollande à Bruxelles les vivres & munitions de guerre, qu'*ils* crurent nécessaires pour commencer ce Siége. Ils assemblérent à Bruxelles sept ou huit mille Chariots, qu'ils chargérent, & les conduisirent jusques au Camp devant Lille, pendant que toutes nos Armées étoient depuis Gand jusques à Tournai.

Je ne m'étendrai point sur ce su-

jet, parce que sans une volonté déterminée de laisser passer ce Convoi par mépris pour son objet, je ne puis encore comprendre qu'il ait effectivement passé, sans qu'on ait fait la moindre démonstration pour le troubler dans une marche, dont la file devoit être au moins de cinq lieuës. *

Le second Convoi est celui que les Ennemis, pour ce même Siége de Lille, ont tiré d'Ostende. Il me paroît encore plus surprenant. Je n'en répeterai point ici les raisons, en aïant parlé ailleurs. Pour moi, je crois que la meilleure est l'incapacité de M. de la Motthe chargé de l'empêcher de passer, lequel non seulement ne détruisit pas ce Convoi avec un Corps infiniment supérieur à celui qui lui servoit d'escorte, mais trouva le moïen de faire battre ses Troupes par cette foible escorte.

Evénement des plus rares! Car il s'est vû assez souvent, qu'un Convoi hazardé a passé heureusement, par la diligence & le secret de sa marche; mais il ne s'étoit point encore vû, qu'un Convoi attaqué par un

Corps

Corps infiniment ſupérieur à celui de ſon eſcorte, ait non ſeulement paſſé tout entier, mais que ſa foible eſcorte ait battu le Corps ſupérieur par lequel elle étoit attaquée. M. de la Motthe étoit réſervé pour un exemple auſſi ſingulier.

CHAPITRE LXIX.

Des Enlevemens de Fourageurs & Pâtureurs.

LEs Fourageurs & Pâtureurs d'une Armée s'enlévent de différentes manieres, ou en détail, ou en général.

Si c'eſt en détail, cela s'exécute par de petits Partis, qui à la faveur des païs couverts, pénétrent dans les fourages ou pâtures, & enlévent quelques chevaux. Cet avantage n'eſt pas conſidérable, parce que ces pertes ſont aiſément réparées, pourvû qu'elles n'arrivent pas trop ſouvent par négligence.

Il n'en eſt pas de même des grands fourages, dont l'enlévement met ſouvent une grande quantité de Cavaliers à pied, & diminuë conſidé-

rablement un Corps entier de Cavalerie. Mais aussi, comme les précautions de l'Armée qui fourage, sont plus grandes, il faut en ce cas attaquer lesdits fourages avec plus de force & de précaution, & se régler, pour exécuter ce dessein, sur la connoissance exacte du païs où se fait le fourage, & sur la force & la disposition de son escorte, qu'il faut attaquer avec un Corps fort supérieur, qui l'oblige à abandonner les Fourageurs, dont on ramassera ensuite les chevaux avec des gens détachés, qui auront été destinés à cet usage.

Une maxine générale, est de ne jamais attaquer les Fourageurs, que lorsque les Cavaliers sont occupés à lier leurs trousses ; & que leurs chevaux paissent.

Il faut que ceux qui sont chargés de ramasser les chevaux, aïent de quoi couper les longes, avec lesquelles les chevaux qui pâturent sont empêtrés, & même des fouets pour les chasser devant eux, parce que les chevaux se suivent les uns les autres.

C'eſt de cette maniere qu'on doit attaquer un fourage entier, & bien gardé. Car ſi la chaîne qui doit empêcher les Fourageurs d'en ſortir, eſt forcée, & que les Fourageurs ſe ſoient écartés, ou pour courir à des Villages éloignés de l'eſcorte, ou derriere des bois, & des rideaux, hors la vûë deſdites eſcortes, il ne faut pas en ce cas, que l'Officier chargé de l'enlévement du fourage, s'amuſe à en attaquer l'eſcorte. Il doit ſe tenir dans ſon embuſcade avec le gros de ſes Troupes, & faire ſeulement ramaſſer les chevaux, qui auront été emmenés hors de l'enceinte & de la vûë des eſcortes, & garder les Fourageurs, pour qu'il n'y en ait point qui puiſſe aller avertir l'eſcorte. Par cette conduite, il enlévera une grande quantité de chevaux, ſans que l'on s'en apperçoive, qu'au retour du fourage.

Cette maniere ſe pratique plus aiſément dans la ſaiſon avancée, que le Fourageur veut battre du grain dans les granges, parce qu'on trouve les chevaux plus raſſemblés, & par conſéquent plus aiſés à em-

mener sans bruit, que lorsqu'ils sont dispersés dans la plaine.

REMARQUES.

* Je parle dans ce Chapitre de la conduite à tenir, pour enlever les Fourageurs ou Pâtureurs de l'Armée ennemie, ou totalement, ou en partie; & j'ai dit aussi quelles étoient les précautions à prendre, pour éviter de pareils inconvéniens.

Comme les réflexions à faire sur ce sujet me feroient entrer dans un trop long détail de petits exemples, n'aïant vû aucun grand fourage totalement enlevé, ni aucune pâture entiérement surprise; mais seulement des enlévemens particuliers presque tous arrivés, ou par les fautes faites pour se précautionner contre ces pertes, ou par la fureur du Fourageur, qui veut sortir de l'enceinte pour piller, ou par la négligence des Valets ou Cavaliers, qui vont garder les chevaux à la pâture, je m'abstiendrai ici de rapporter ces petits exemples, la matiere n'étant pas assez considérable en elle-même pour m'y engager *.

CHAPITRE LXX.

Des surprises de Passages, ou de Rivieres.

SI l'on veut surprendre un passage, ou de défilés, ou de riviere, on le peut faire avec un Corps de Dragons, afin de prévenir l'Ennemi par la diligence de la marche. On le peut faire aussi avec de petites pieces de canon, & des charetées d'outils, si c'est pour un défilé.

Si c'est pour une riviere, il faut ajoûter un nombre suffisant de pontons, si la riviere n'est pas guéable, * & que l'on ait pu mener avec assez de diligence un Corps d'Infanterie avec les Dragons *. Il faut passer brusquement cette Infanterie de l'autre côté, avec des outils pour s'y retrancher, & assûrer la tête du pont, afin que le passage se puisse faire sûrement & commodément.

L'Armée doit marcher peu de tems après le Corps détaché pour cette expédition, afin qu'il ne soit pas trop de tems sans protection,

étant à présumer que l'Ennemi fera un effort considérable, pour battre ce détachement, & se garantir des inconvéniens dans lesquels il pourroit tomber, si l'Armée passoit, sans opposition, cette riviere, ou ce défilé.

REMARQUES.

Pour prouver par des exemples, que mes maximes pour réussir dans cette opération de Guerre sont sûres, je rapporterai ici ce que j'ai vû pratiquer en pareil cas, ou ce que j'ai pratiqué moi-même avec succès.

En l'année 1672. les Hollandois aïant perdu leurs Places du Rhin en fort peu de jours, & voïant que l'Armée du Roi marchoit à l'Issel, ils en retrancherent les bords, & en gâterent, ou crurent gâter les gués depuis Campen jusqu'à Arnheim, comptant que les Places sur cette riviere étant munies de fortes garnisons, ils pourroient avec le reste de leur Infanterie, & toute leur Cavalerie, soûtenir au moins quelque tems l'Issel retranché, comme je viens de le dire.

Comme l'espace qu'ils s'étoient proposés de défendre, étoit fort étendu, ils se trouverent également foibles par tout, & n'y purent faire aucune résistance.

Cet exemple justifie qu'il est impossible de garder les bords d'une riviere, lorsque le terrain à garder est d'une grande étenduë, parce que l'Attaquant qui paroît faire effort en plusieurs endroits, afin de séparer les forces de son ennemi, & pour lui donner des attentions également éloignées les unes des autres, se déterminant enfin contre le lieu, où il trouve le moins de résistance, l'emporte toujours sur les travaux & la vigilance de son Ennemi, principalement lorsqu'il se sert de la nuit pour exécuter son entreprise, parce que le tems lui est favorable, pour cacher le lieu de son principal effort.

Je ne parlerai point ici du fameux passage du Rhin à Tolhuis, arrivé presqu'en même tems que celui-ci, parce que c'est une action, où la seule témerité a été la raison de sa réussite, & qu'elle ne doit jamais être citée comme un exemple à suivre.

A la fin de cette même année 1672. M. le Maréchal de Turenne, qui étoit dans l'Electorat de Tréves du côté de Coblentz, aïant été joint par les Troupes que M. le Prince lui avoit envoïées de la haute-Moselle, résolut de chasser de la Westphalie M. l'Electeur de Brandebourg, qui dans cette saison, ne croïant pas qu'il fût pratiquable à M. de Turenne de faire faire un pont sur le Rhin, avoit donné à son Armée des Quartiers d'hiver entre le Rhin & le Wezer, où il la croïoit fort en sûreté.

Cependant M. de Turenne fit faire un pont à Wesel avec tant de diligence, que son Armée passa cette riviere, sans que M. de Brandebourg pût avoir le tems de rassembler ses Quartiers, qu'il leva avec assez de confusion, & qu'il fit marcher séparément jusqu'au-delà du défilé de Berkenbaum, où il n'osa pas même s'arrêter. Il alla encore passer le Wezer, abandonnant ainsi toute la Westphalie à M. de Turenne, qui y racommoda tranquillement, pendant tout l'hiver, son Armée fati-

guée des marches qu'elle avoit faites.

Cet exemple convient parfaitement au deux sujets de la matiere que je traite dans ce Chapitre. On ne peut trop louer la diligence de M. de Turenne à passer le Rhin, avant que M. de Brandebourg eût pû avoir le tems de rassembler ses Quartiers, & la vivacité avec laquelle ce grand Général fit marcher son Armée jusqu'au défilé de Berkenbaum. Car il est certain qu'il n'auroit été d'aucune utilité à M. de Turenne d'avoir passé le Rhin dans cette saison, s'il n'avoit chassé M. de Brandebourg de toute la Westphalie; & qu'il n'auroit pu encore établir sûrement les Quartiers de ses Troupes, s'il n'avoit poussé ce Prince au-delà de ce défilé de Berkenbaum, & du Wezer.

Ainsi dans cette occasion, je trouve le passage d'une grande riviere heureusement exécuté par la diligence dans la construction d'un pont, dans une saison aussi fâcheuse; & je vois le fruit du passage de cette riviere, en portant l'Armée jusqu'à un défilé, dont la possession

donne la tranquillité à des Quartiers séparés, que l'on veut faire prendre à cette Armée.

Au mois de Décembre 1688. je surpris le pont de Dilinghen sur le Danube, qui étoit gardé par cinq cens hommes. Les Ennemis avoient coupé l'arche du milieu de ce pont, qui étoit de bois, & y avoient établi un pont-levis, qui se levoit du côté de la Baviere, & les cinq cens hommes occupoient une grande redoute au bout du pont en-delà.

Lorsque j'approchai du Danube, je trouvai le pont-levis levé, & cette Garde placée dans la redoute, & sur les deux côtés du pont derriere le pont-levis. Voilà quelle étoit la disposition des Ennemis. Pour les obliger à abandonner ce pont, voici ce que je fis.

Je reconnus, en m'approchant du pont, que les Ennemis n'avoient point percé ce pont-levis; qu'ainsi les hommes que j'avancerois sur ce pont, y seroient à couvert du feu de l'Ennemi placé sur le pont, & que sur le bord de la riviere du côté de Dilinghen, il y avoit des cha-

tiers de poutrelles de ſapin. Je plaçai des Dragons à pied à couvert de ces poutrelles, qui par leur feu ſur les Ennemis, qui étoient ſur la partie du pont au-delà du pont-levis, les obligerent à abandonner cette partie du pont, à la réſerve de ce qui put ſe mettre à couvert contre le pont-levis, qui n'étoit plus protegé que du feu de la redoute. Pour m'en garantir, je fis garnir de poutrelles les gardes-foux du pont, d'où je fis faire un grand feu ſur la redoute, qui étoit dans un terrain plus bas que le pont; & par cette raiſon mon feu ſe trouva ſupérieur à celui de la redoute.

Lorſque je fus proche du pont-levis, je vis que les Ennemis, qui n'avoient coupé que depuis peu de tems l'arche pour y établir un pont-levis, avoient laiſſé de leur longueur les poutres, ſur leſquelles les montans des baſſeculles étoient poſés, qui excédoient de huit ou dix pieds de chaque côté.

Cela me fit penſer à faire pouſſer les poutrelles de deſſus le pont ſur les poutres; ce qui me donna deux

petits ponts aux deux côtés du pont-levis. De ces deux petits ponts je fis encore pousser des poutrelles sur les bords du pont en dedans du pont-levis, parce que je vis que les hommes qui s'étoient cachés derriere le pont-levis, abandonnoient cet endroit, où ils étoient en sûreté contre mon feu.

Par le moïen de ce nouveau pont, quelques Dragons, avec leurs hâches rompirent la serrure du pont-levis, qui se baissa ; & tous les Dragons marcherent pour attaquer la redoute. Elle fut abandonnée par les Ennemis ; ce qui obligea la Ville d'Ausbourg à douze lieuës de-là de païer la contribution.

Ce n'est point par un esprit de vanité, que je viens de faire un détail circonstancié d'une action que j'ai exécutée ; mais seulement pour faire connoître, que cette espéce d'opération de Guerre se peut exécuter d'une infinité de manieres différentes, dont il faut faire l'application à la nature, & à l'espéce d'entreprise qu'on veut exécuter.

Car dans celle-ci, comment m'ai-

roit-il été possible de me rendre maître du pont de Dilinghen, sans canon pour battre la redoute, sans Infanterie, & sans bateaux pour faire une diversion ailleurs, si je n'avois pas fait attention à ce que l'Ennemi n'aïant point crénelé le pont-levis, il ne pouvoit pas m'empêcher d'agir sur toute la moitié du pont, & si je ne m'étois pas servi de ces poutrelles, premierement comme d'un parapet, pour assûrer par mon feu le travail que je faisois faire sur le pont, secondement pour me donner un feu supérieur à celui de la redoute, troisiémement pour faire ces petits ponts, à l'aide desquels je fis rompre la serrure du pont-levis ?

Dans l'occasion dont je vais parler, les Ennemis acheverent un pont sur le Rhin devant moi; sans que je pûsse m'y opposer. Ce fut en l'année 1692.

On sçait que lorsque le Rhin déborde & sort de son lit, il entre dans des vieux lits qu'il occupe par ses eaux, qui laissent pourtant des espaces de terre plus élevés, & qui demeurent à sec entre le véritable lit du Rhin & ces vieux lits. Ce fut

un de ces tems favorables, que les Ennemis campés vis-à-vis de l'Isle de Santhoven, prirent pour faire leur pont.

Notre Général campé à Markeim à neuf lieuës de-là, m'envoïa prendre le commandement d'un Corps détaché de son Armée, pour observer les Ennemis de plus près. Lorsque j'y arrivai, je trouvai le pont fait depuis l'Isle de Santhoven jusqu'à la terre, au-devant de laquelle les eaux étoient encore fort hautes dans le vieux lit du Rhin, & toute l'Armée ennemie déja passée sur cet espace de terre, qui étoit fort considérable.

Ainsi n'osant pas me commettre, pour m'opposer à toute l'Armée ennemie, dès que les eaux du Rhin baisseroient, & que le vieux lit seroit à sec, (ce qui arrive en fort peu d'heures,) je fus obligé de me retirer derriere le ruisseau de Spirebach, après en avoir donné avis à notre Général.

Cet exemple est rapporté pour apprendre, que lorsque l'on veut s'opposer à la construction d'un pont

ſur une riviere de la nature, dont je viens de dire qu'eſt le Rhin, cela ne ſe peut faire avec ſuccès, qu'avec une Armée égale ; un petit Corps n'oſant ſe commettre de près à l'inconvénient de ſe trouver de plein pied devant une Armée ſupérieure, dès que le Rhin en ſe retirant a laiſſé à ſec le terrain de ſon vieux lit, que l'on auroit crû être une riviere, ſi on ne connoiſſoit le païs.

En l'année 1694. M. le Prince d'Orange manqua de diligence dans ſa marche de la Mehaigne à l'Eſcault, & des attentions néceſſaires pour pouvoir avoir un pont prêt dans Oudenarde, pour être placé à Hauterive ſur l'Eſcault avant l'arrivée de l'Armée de M. de Luxembourg. Ainſi il ne put exécuter ſon deſſein de s'emparer de Courtrai, & de prendre ſes Quartiers de fourages aux dépens des Châtellenies du Roi.

Cet exemple juſtifie, que dans les ſurpriſes de rivieres & de défilés, dont la réuſſite eſt capitale pour l'exécution d'un deſſein, il faut que le Général ſoit vigilant pour prévenir ſon Ennemi ; actif pour avoir

exécuté son dessein, avant que l'Ennemi soit en état de s'opposer à l'exécution; & précautionné contre tous les inconvéniens qui peuvent survenir, & dont souvent un seul est capable de faire manquer le projet.

L'année 1708. me fournit un dernier exemple sur la matiere de ce Chapitre, & une réflexion considérable à faire. C'est sur le passage de l'Escault à Berkeim, fait par M. le Prince Eugéne, qui a décidé de la perte de la Citadelle de Lille.

J'ai dit ailleurs que M. de Vendôme avoit formé de sa puissante Armée un grand cercle au tour de Lille. Il supposoit que l'Ennemi dans le centre de ce cercle immense n'y pourroit pas subsister pour les vivres & les fourages, pendant le tems que le Siége de Lille pourroit durer; qu'il ne pourroit tirer des munitions de guerre de dehors de ce cercle gardé; & qu'enfin lorsque l'entreprise sur Lille seroit manquée, par les besoins indispensables dont je viens de parler, le Prince Eugéne ne pourroit sortir de ce cercle, sans tomber dans quelque inconvénient capital.

Cette supposition suivant mes principes, étoit généralement fausse. Je l'ai prouvé, lorsque j'ai parlé du systême de la Guerre défensive de Piémont, qu'il est aisé d'appliquer à ce sujet. Lorsque j'ai parlé des enlevemens de convois, j'ai encore fait voir, que la supposition de ce cercle, par rapport au Siége de Lille, avoit été fausse pour les munitions de guerre, que les Ennemis avoient tirées d'Ostende, lorsqu'ils n'avoient pû en tirer de Bruxelles.

Je sçai que l'on me dira sur l'application à mon sujet des passages de rivieres, que ma réflexion n'est pas juste, parce que ce n'est point par la faute de M. de Vendôme, que les convois d'Ostende ont continuellement passé; & que c'est à M. de la Motthe seul qu'il faut s'en prendre: j'en conviens. Mais que M. de Vendôme ait crû, que par la disposition de ses Postes le long de l'Escault, depuis Tournai jusqu'à Gand, il seroit assez-tôt rassemblé, pour s'opposer efficacement au lieu où l'Ennemi feroit son principal effort, soit pour passer sous la protection

d'Oudenarde, ſoit pour faire ailleurs ſes ponts ſur l'Eſcault ; c'eſt ce que je ne puis jamais imaginer que M. de Vendôme ait pû croire ; il a trop bon eſprit pour celà.

Car premierement, l'avantage des bords de l'Eſcault dans tout cet eſpace, eſt pour celui qui ſe trouve entre la Lys & l'Eſcault. Ainſi il a toute la facilité, pour établir avantageuſement ſes bateries de canon, pour ſoûtenir la conſtruction de ſon pont, & protéger ſon débouché.

Secondement, la riviere eſt étroite ; & par conſéquent il faut peu de bateaux pour faire un pont, & peu de tems pour le conſtruire.

Troiſiémement, dans ce tems là les nuits étoient fort longues ; & par conſéquent les mouvemens de l'Ennemi long-tems inconnus.

Ainſi je ſuis perſuadé, que quand même M. de Souternon, vis-à-vis duquel M. le Prince Eugéne ~~a fait~~ ſon pont & paſſé l'Eſcault, auroit fait ſon devoir pour interrompre la conſtruction de ce pont, M. de Vendôme n'auroit pas encore eu aſſez de tems, pour raſſembler un

Corps capable de s'oppoſer au débouché de M. le Prince Eugéne, que j'ai toujours crû maître de paſſer l'Eſcault, lorſqu'il lui ſeroit utile de le faire, dans la diſpoſition où M. de Vendôme s'étoit mis pour l'empêcher.

Je finirai donc mes réflexions ſur cette maniere en diſant, que le Général qui s'étend le plus pour empêcher que ſon Ennemi ne lui ſurprenne le paſſage d'une riviére, eſt celui qui s'oppoſe le moins efficacement à cette opération de guerre; & que le ſeul moïen ſûr de s'oppoſer à l'exécution d'un pareil projet de ſon Ennemi, eſt de ſe tenir enſemble, à une portée raiſonnable des lieux où l'Ennemi peut entreprendre de paſſer, & d'avoir des gens fort alertes ſur le bords de la riviére, pour être continuellement averti des démonſtrations de ſon Ennemi, & qui ſoient capables de diſcerner les efforts apparens d'avec les véritables, afin que l'on ait le tems de ſe porter avec toute l'Armée ſur l'Ennemi pour le combattre, ſoit avant qu'il ſoit entiérement

paſſé, ſoit avant qu'il ait pu ſe former, & être en diſpoſition de combattre après avoir paſſé.

Cette maxime eſt également bonne à ſuivre, pour empêcher un Ennemi de paſſer une riviere, ou un défilé conſidérable; parce que dans ces deux occaſions le ſuccès eſt certain, pourvû qu'on ſoit en force devant ſon Ennemi, & qu'on le combatte, avant qu'il ſoit entiérement paſſé, ou qu'il ſoit formé, & en état de combattre, comme je viens de le dire.

CHAPITRE LXXI.

Des enlevemens de Gardes.

LEs enlévemens des Gardes ne ſont pas ſouvent d'une grande utilité, * & ne ſont que d'éclat pour ceux qui les font, parce que * cela préſuppoſe toujours vigilance de la part de l'Ennemi, & négligence de la part de l'Officier qui eſt de garde. ou incapacité de celui qui l'a poſté.

Comme j'ai déjà dit dans le Chapitre où j'ai parlé des campemens,

que les armées étoient gardées, & se reposoient sur la vigilance, & bonne disposition des Gardes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, je ne traiterai ici que des manieres différentes de les enlever.

Les Gardes fixes sont celles de l'Infanterie ; car celles de Cavalerie se changent de Postes de jour & de nuit. Celles qui sont fixes s'enlévent difficilement, à moins d'une excessive négligence de la part de l'Officier qui les commande, ou qu'elles soient à une trop grande distance de l'Armée, ou des autres Postes qui les doivent protéger, ou du moins voir, pour pouvoir avertir l'Armée que ces Gardes sont attaquées.

La maniere d'enléver ces Gardes fixes, est d'avoir bien fait reconnoître, quand on les veut attaquer, leur situation par des Espions, & les précautions qu'elles prennent, ou négligent pour leur sûreté ; ce qu'on exécute, quand on est bien instruit, la nuit, ou à la pointe du jour. On les enléve rarement, quand on ne les peut attaquer que

par leur tête. Il faut, pour réussir dans cette espéce d'entreprise, les pouvoir attaquer par derriere.

Quant aux Gardes de Cavalerie, le tems le plus propre pour les enlever, est celui qu'elles marchent à leurs Postes de jour, & un moment aprés qu'elles ont fait faire leurs découvertes; en quoi elles pourroient avoir eu de la négligence, soit en cas que le Poste de cette Garde se trouvât trop près de quelque bois, où il n'y auroit point d'Infanterie, soit en cas que la Garde eût été postée sur une hauteur, & qu'il se trouvât entre elle & l'Armée des vallées, ou un peu couvertes, ou tournantes, à la faveur desquelles cet enlévement se peut faire, en attaquant la Garde par derriere, où elle n'a souvent qu'une vedete, pour avertir l'Officier de ce qui vient du côté du Camp.

En un mot, une Garde de Cavalerie vigilente & bien postée, est rarement enlevée. Elle peut être attaquée & battuë; ce qui n'arrive aussi que par la présomption de l'Officier qui la commande, car il ne se [illegible]

pas commettre, & pour peu que la troupe qui vient à lui soit supérieure, il doit se replier sagement sur le Camp, & y donner avis de ce qui se passe, afin qu'on ait le tems de faire marcher quelque Piquet pour la soûtenir.

Ainsi comme l'avantage de l'enlévement d'une Garde du Camp n'est pas considérable, je n'en parle que pour ne rien oublier des opérations de guerre.

Il n'y a qu'un seul cas, auquel cet enlévement est profitable, C'est celui auquel il pourroit être fait si totalement, qu'à sa faveur, toute l'Armée pût s'approcher de l'Ennemi, & entreprendre, sans qu'il eût été averti par cette Garde, sur la vigilance de laquelle il se repose; mais cela n'arrivera jamais, quand les Gardes seront bien placées.

CHAPITRE LXXII.

Des enlévemens de Bagages.

LEs enlévemens des Bagages sont d'éclat & d'utilité, parce qu'ils jettent les Officiers qui les

ont perdus, dans de grandes néceſſités, & leur ôtent la confiance en leur Général, qui ne peut jamais tomber dans cet inconvénient que par ſa faute, & par manque de précaution dans les marches, ſoit pour n'avoir pas couvert les colonnes des Bagages de celles des Troupes, ſoit pour les avoir laiſſées en arriere, comme quelquefois une grande marche peut forcer à le faire, ſans leur avoir donné une eſcorte ſuffiſante.

On ne ſçauroit donner de maximes particulieres pour cette ſorte d'expédition. Sa réuſſite dépend de la vigilance de celui qui la veut entreprendre, & de la négligence, ou manque de précaution du Général ennemi, ou de l'Officier chargé de la conduite deſdits Bagages.

On dira ſeulement, que ces enlévemens ſe font, ou proche, ou loin & hors de portée de l'Armée.

S'il ſe font proche, il ſuffit d'enlever les chevaux des Chariots & les mulets; parce que les Chariots abandonnés ſeront très-ſûrement pillés, & leurs charges perdues

pour

pour ceux à qui elles ſont, & que les mulets étant ordinairement chargés de ce qu'il y a de plus précieux, ils ſeront aiſément pillés, pour peu qu'on les éloigne du lieu où ils auront été enlevés.

Si ces enlévemens ſe font loin de l'Armée, & hors de ſa portée, comme par exemple, lorſqu'elle a une marche longue & vive à faire, qu'elle eſt débarraſſée de ſes gros Bagages, & qu'on croit par la marche les couvrir aſſez, on peut en ce cas prendre la colonne de Bagages par la tête; en détourner la marche; garnir les flancs de la colonne de petits détachemens, pour empêcher que les valets ne détellent les chevaux, & n'abandonnent les Chariots, ce qui cauſeroit beaucoup d'embarras dans la marche pour s'éloigner de l'Ennemi; & tenir à la queue deſdits Bagages, tout le gros du Corps qui a fait l'enlévement, dont il ne faut point permettre le pillage aux Troupes, qu'on ne ſoit en lieu bien ſûr.

Je ſuppoſe qu'on aura commencé l'action par battre l'eſcorte de

ces Bagages, ou au moins l'avoir mise en fuite.

REMARQUES.

Je parle dans mes maximes de la conduite à tenir, lorsque l'on veut enlever les bagages d'une Armée, qui se néglige sur les attentions nécessaires pour leur conservation.

J'ai vû beaucoup d'occasions, où par la faute des valets indociles, il y a eu des Bagages enlevés & pris. Cet inconvénient se peut éviter par la bonne discipline d'une Armée, qui veut prendre dans ses marches toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté, & dont j'ai parlé ci-dessus.

Je me contenterai donc ici de rapporter quelques exemples de Bagages enlevés de différentes maniéres, & dans des occasions de différente espece, pour faire voir quelles ont été les fautes, qui ont été faites dans leur marche, ou dans leur disposition.

Le premier exemple est celui où M. de Luxembourg, encore attaché à M. le Prince, enleva tous les

Bagages de l'Armée de M. de Turenne : voici le fait.

M. de Turenne voulant faire faire à son Armée une marche vive, pour venir au secours d'Arras, laissa tous ses Bagages sous la conduite de M. de Siron Lieutenant Général, avec une escorte qu'il crut suffisante pour leur sûreté.

Lorsque M. de Siron se vit à la vûë du Camp de M. de Turenne, & dans une grande plaine fort découverte, il crut les Bagages en sûreté ; & se négligeant pour le reste de leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent entiérement entrés dans le Camp, il prit le devant avec la tête de l'escorte, pour aller rendre compte à M. de Turenne du succès de sa marche. M. de Luxembourg qui étoit embusqué avec un Corps de Cavalerie, à portée de la colonne des Bagages, voïant cette négligence, marcha diligemment à la tête de cette colonne, en détourna la marche qu'il fit diriger sur saint Pol, où il conduisit tous les Bagages de l'Armée, sans qu'elle en fût avertie, sinon lorsque l'on vit que les Baga-

ges, que M. de Siron aſſuroit entrer actuellement dans le Camp, ne parurent pas.

Cet exemple fait connoître, combien il eſt ordinaire à la Guerre, d'y être châtié par ſon Ennemi des moindres négligences ſur les attentions néceſſaires à avoir pour la ſûreté. Car dans cette occaſion, M. de Siron ne perdit les bagages de l'Armée, que parce qu'il ne crut pas que l'Armée ennemie, enfermée dans ſes lignes de circonvallation devant Arras, aïant deux Armées ſi proches de ſon Camp, & qui y étoient à deſſein d'attaquer les lignes, ſongeât à en faire ſortir un Corps conſidérable de Cavalerie, pour une entrepriſe de cette nature.

Le ſecond exemple de la perte des Bagages eſt d'une eſpéce différente. Dans l'article précédent j'ai fait voir les Bagages d'une Armée perdus par la négligence de l'Officier chargé de leur conduite, pendant une longue marche qu'il faiſoit derriere l'Armée, dont il étoit même éloigné de pluſieurs journées.

Dans celui-ci je parlerai d'une

occasion, où les Bagages d'une Armée ont été enlevés à un décampement; ce qui n'est point ordinaire, parce que dans cette circonstance l'on prend les mesures nécessaires, pour débarrasser la marche de l'Armée de ses Bagages, en faisant préceder leur marche de celle de l'Armée, ou en les couvrant du Corps de l'Armée même.

Les Ennemis en décampant de Seneff devant l'Armée de M. le Prince, négligérent toutes ces attentions pour la marche de leurs Bagages, qu'ils firent à la vérité derriere leur Armée, mais qui marcherent trop peu de tems avant l'Armée; de sorte que les premieres Troupes de leur arriere-Garde, qui furent battuës, découvrirent absolument la colonne des Bagages de l'Armée Hollandoise, qui furent entiérement enlevés.

Le troisiéme exemple de Bagages perdus est celui de Ramillies, qui est encore d'une espéce différente des deux premiers, dont je viens de parler.

Quoiqu'il soit fort ordinaire qu'-

37939

une Armée battuë * perde * une grande partie de ses Bagages, quand elle n'a pas eu le tems de s'en débarrasser dans sa marche, ou qu'elle n'a pas pû les renvoïer sous quelque Place en arriere, ou même derriere une riviere; cependant dans l'occasion présente, il a été tout nouveau qu'un Général, qui marche en-avant sur son Ennemi, qu'il croit pouvoir trouver dans sa marche, ne prenne aucune précaution pour se débarrasser de ses Bagages, & les fasse marcher entre ses deux lignes.

C'est cependant ce qui est arrivé dans cette occasion, où M. le Maréchal de Villeroi est non seulement tombé dans ce premier inconvénient, pour la maniere de faire marcher ses Bagages derriere l'Armée, lorsqu'elle marche en avant, mais même dans un second beaucoup plus considérable, puisqu'il a fort influé sur le désordre qui se mit dans les Troupes, & qui a été, qu'aïant plus de cinq heures de tems pour faire au moins sortir ses Bagages d'entre les lignes, & les renvoïer derriere l'Armée, il négligea cette

attention nécessaire pour combattre. De maniere que quand la premiere ligne de la droite fut attaquée, il ne fut pas possible à la seconde ligne de marcher de front, pour soûtenir la premiere, lorsqu'elle eut été mise en désordre par l'Ennemi, & elle en fut empêchée par la quantité de Bagages, qui se trouverent entre les deux lignes.

Toutes les autres pertes de Bagages que j'ai vûës, ou qui sont arrivées depuis que je sers, n'ont point été générales. Ainsi je n'entrerai point dans ce détail.

Je dirai seulement, que cette espéce d'inconvénient à la Guerre n'arrive presque jamais, que par le manque d'attention du Général dans la disposition de sa marche. Lorsqu'il convient de faire marcher les Bagages en dehors des colonnes des Troupes, si leur escorte n'est pas suffisante, ou qu'elle soit mal disposée, il arrive souvent que l'Ennemi aura des Partis embusqués aux aîles, ou à la queuë de l'Armée, qui enléveront des Bagages en détail. Si lorsque le Général fait marcher

ses Bagages entre les colonnes des Troupes, les Officiers chargés de leur escorte, leur laissent devancer la tête des colonnes des Troupes, ou les laissent trop en arriere des colonnes, il peut encore arriver que des Partis embusqués à la tête de la marche, ou qui la suivent, enlévent des Bagages trop pressés d'arriver au Camp avant les autres, ou trainans derriere l'Armée.

Il se perd aussi assez souvent des Bagages par l'indocilité des valets, qui ne veulent point suivre la colonne, & qui s'en écartent, sans que les Officiers commandés pour les escortes, puissent les voir; ce qui est un inconvénient ordinaire dans les marches de nuit. Mais ce malheur particulier ne peut être imputé ni au Général, dont la disposition pour la sûreté des Bagages de son Armée est bonne, ni au manque d'attention & de vigilance de l'Officier, qui commande l'escorte.

CHAPITRE LXXIII.

Des surprises dans les Marches.

IL n'en est pas de même des surprises, qui peuvent s'exécuter sur une Armée qui marche près de son Ennemi, soit en lui présentant le flanc, soit en se retirant devant lui, soit en marchant en avant. Il faut toujours marcher à cette sorte d'expédition avec l'Armée entiere, afin d'être en état de profiter du désordre, où on aura jetté son Ennemi.

Il est impossible de le prévoir entiérement; cela dépend absolument de la posture dans laquelle on le trouvera. On doit dire en général qu'en ce cas, l'Ennemi doit être attaqué, s'il se peut, sans qu'il en ait connoissance, avec force & impétuosité en plusieurs endroits à la fois; qu'il faut que les Troupes qui attaquent, soient soûtenuës de près, afin de renverser les Corps qu'elles chargent sur ceux, qui au bruit de l'attaque, voudront se mettre en posture de les soûtenir; parce que cette seconde ligne qui s'avancera

en bon ordre, décidera par ſa contenance, & forcera l'Ennemi à une fuite honteuſe.

Cette maxime regarde l'Armée, qui ſeroit aſſez imprudente pour marcher en prêtant le flanc à ſon Ennemi, ou celle qui ſans précaution marcheroit en avant. Cette eſpéce d'action peut ſouvent être déciſive pour toute la Campagne.

On trouve auſſi ſouvent occaſion d'entreprendre avec ſuccès ſur une arriere-Garde. Ces ſortes d'affaires cependant ſont rarement déciſives. Elles doivent être entrepriſes avec vivacité & diligence; mais il ne faut commettre à leur exécution que ce qu'il faut de Troupes, pour renverſer ſeulement l'arriere-Garde ennemie.

Le reſte doit être conſervé en Corps, pour recevoir les Troupes qui ont chargé, qui fort aiſément peuvent être miſes en deſordre, & ramenées par les Ennemis, qui prendroient un fort grand avantage ſur vous, ſi on avoit négligé de tenir enſemble un Corps capable de ſoûtenir & recevoir les Troupes qui

reviendroient de charger cette arriere-Garde.

C'eſt la nature du païs qui rend cette entrepriſe conſidérable. S'il eſt ouvert, elle ne peut produire un grand effet, parce qu'elle ne peut être exécutée, que contre un petit Corps de Cavalerie, dont la retraite au Corps de l'Armée eſt très-facile; * & que d'ailleurs on peut voir venir de loin le Corps qui marche pour entreprendre ſur l'arriere-Garde, en ſorte qu'il eſt aiſé de prendre des meſures pour rompre ſon deſſein. *

Au contraire, ſi l'Armée ennemie, en ſe retirant, avoit des défilés à paſſer, ou des rivieres, & qu'elle le fit ſans précaution, elle pourroit fort aiſément perdre une grande partie de ſes Troupes, ſi elles ſe trouvoient attaquées par un Corps ſupérieur en-deçà du défilé, ou de la riviere que le reſte de l'Armée auroit déja paſſé, ou bien où elle ſe ſeroit engagée.

En général, il faut pour entreprendre ſur une Armée qui marche, en être à portée raiſonnable, afin que les Troupes deſtinées à cette

expédition, lorsqu'elles arrivent, ne soient pas trop fatiguées, ni trop éloignées du Corps entier de l'Armée; parce qu'elles auront à faire à des Troupes qui ne sont pas fatiguées, & que la retraite seroit trop difficile, si l'Ennemi marchoit à elles, & les suivoit vivement dans leur retraite.

REMARQUES.

Je parlerai ici des surprises, qui se peuvent exécuter contre une Armée qui marche, soit en avant, soit en arriere, soit en présentant le flanc.

Le premier exemple que j'en rapporterai est celui de Seneff en l'année 1674. qui est dans le cas d'une Armée, qui proche de celle de l'Ennemi, marche imprudemment en lui prêtant le flanc, & qui hazarde de passer sans précaution les défilés, qui se trouvent au commencement de sa marche, & lorsqu'elle est le plus à portée de son Ennemi.

J'ai déja parlé de cette grande action, en réflechissant sur la matiere des Chapitres précedens. Ainsi ce que j'en dis ici n'est que pou[r] [illegible]

tion par un fameux exemple, que l'on peut entreprendre ſur une Armée ennemie, qui marche en prêtant le flanc de trop près, ſans avoir pris les précautions néceſſaires pour aſſurer ſon mouvement.

Le ſecond exemple, eſt celui du combat de Leuze en l'année 1691. Il tombe dans le cas d'une Armée, qui ſe croïant hors de portée de celle de l'Ennemi, hazarde de marcher en arriere, en laiſſant ſon arriere-Garde en bataille à la tête du Camp qu'elle quitte, ſéparée par un ruiſſeau du Corps de l'Armée qui eſt en pleine marche, & qui après avoir paſſé le ruiſſeau, ne ſe forme point pour recevoir ſon arriere-Garde & la proteger, juſqu'à ce qu'elle ait paſſé le ruiſſeau.

Une régle certaine à la Guerre pour faire tous les mouvemens avec ſûreté, eſt de les faire, quelque éloigné que l'on ſoit de ſon Ennemi, avec les mêmes attentions, que ſi l'on étoit à ſa vûë; parce que l'on doit ſuppoſer, que l'Ennemi peut avoir été averti de la maniere nég[illegible]e, dont on feroit ce mouve-

ment, & qu'il s'est mis en état d'en profiter.

Dans cette occasion, M. le Prince d'Orange campé à Leuze, le ruisseau de la Catoire derriere lui, ne crut pas que M. de Luxembourg, sous Tournai à six lieuës de lui, pût être assez tôt averti de son décampement, pour pouvoir faire cette marche de six lieuës, & tomber sur son arriere-Garde, avant qu'elle eût passé le ruisseau de la Catoire.

Ce fut cette confiance, qui le fit battre. * M. de Luxembourg étoit attentif sur ce décampement, dont il crut pouvoir profiter, en cas que M. le Prince d'Orange hazardât de marcher sans les précautions requises en pareil cas. Lorsque ce Général arriva à Leuze avec sa Cavalerie, il vit l'arriere-Garde des Ennemis seule en-deçà du ruisseau de la Catoire. Il la fit charger avec tant de vivacité, qu'il la battit entierement à la vûë de M. le Prince d'Orange, qui ne put remedier à la faute qu'il avoit faite, de n'avoir pas assez de ponts sur le ruisseau, pour faire cette marche en arriere [illegible]

ſieurs colonnes, & de n'avoir pas placé de l'Infanterie ſur le bord du ruiſſeau en-delà, pour recevoir ſa Cavalerie, en cas qu'elle fût chargée. *

Le troiſiéme exemple eſt celui du combat de Luzara en 1702. qui tombe dans le cas d'une Armée, qui marche en avant ſur ſon Ennemi, & dont un Corps détaché de l'Armée pour éclairer ſa marche, ne ſe porte pas aſſez en avant, au-delà du terrain que l'Armée veut occuper pour ſon Camp.

* Dans cette occaſion M. le Prince Eugéne campé dans le Seraglio, avoit paſſé le Pô ſur ſon pont de Borgoforte avec toute ſon Armée, ſans que M. de Vendôme en pût être averti. Il étoit même en bataille derriere une digue du Zero, preſque à la tête du terrain que l'Armée du Roi alloit occuper pour ſon Camp, ſans que perſonne du Corps détaché pour éclairer la marche eût ſongé à monter ſur cette digue, pour reconnoître le païs au-delà. Ainſi l'Armée du Roi alloit être ſurpriſe & battuë un moment après ſon

arrivée sur le terrain de son Camp; & sans quelques fossés, & des haies, qui se trouvoient fort près du Camp, & qui empêcherent l'*Ennemi* de marcher de front, selon toutes les apparences, la décision du combat nous auroit été fort desavantageuse. *

Le quatriéme exemple est celui de la bataille de Spire, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui marche en colonne à son Ennemi, qu'elle veut combattre, & qui cependant le bat effectivement dans cette posture, & sans se mettre en bataille.

Quoique cette action ait été heureuse, je ne laisserai pas de blâmer la conduite de M. de Tallard en cette occasion, & de dire, qu'un bonheur arrivé sans raison, & contre les bonnes maximes, ne doit jamais servir de régle.

Le cinquiéme exemple est celui de la bataille de Cassano, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui cotoïant dans sa marche celle de son Ennemi, dont un païs couvert, & une petite hauteur lui [illegible] la

vûe

vée, étoit que parce qu'elle est couverte d'un ruisseau, elle peut impunément s'étendre si près de son Ennemi, dont elle ignore les mouvemens, & hazarde de tenir sa ligne sépar[illegible]r les branches de ce ruisseau.

Il [illegible]t que si l'Officier G[illegible]e de M. le Prince E[illegible] laissé vis-à-vis d[illegible]ntrer toujours u[illegible]ndôme, n'eût pa[illegible] pour rejoindre l'Ar[illegible] Prince, & que le Corps [illegible] Troupes de l'Armée du Roi, qui s'y trouvoit opposé, n'eût pas de son côté marché avec une diligence extrême pour rejoindre M. de Vendôme; il est constant, dis-je, que M. le Prince Eugéne, qui avoit attaqué avec succès le pont de Cassano, qui se trouvoit dans le centre de la marche de l'Armée, l'auroit séparée dans son centre même, & l'auroit ensuite facilement battuë.

Le sixiéme exemple est celui de la bataille de Ramillies, qui tombe d[illegible] cas d'une Armée, qui mar-

chant en avant, pourtant ſu[illegible]x lignes, voit venir à elle l'Armée en-nemie en colonne d'aſſez loin, pour avoit le tems de ſe former, & ſe mettre en bataille.

Dans cette triſte occaſ[illegible]M. le Maréchal de Villeroi [illegible]a immobile pendant pl[illegible]heures, dans l'ordre[illegible]ſe trouvoit, ſans [illegible]ſa diſpoſition ſ[illegible]ioit prendre à ſon[illegible]l il laiſſa prendre to[illegible]s du terrain, qu'il pouv[illegible]r en changeant ſa diſpoſition.

Tous ces exemples allégués ſur la matiere des ſurpriſes d'une Armée dans ſes marches, dont les eſpéces ſe trouvent toutes différentes, juſtifient les maximes que j'établis pour les faire ſûrement, & font connoître, qu'un Général ne fait guéres de fautes de cette nature devant un Ennemi attentif & vigilant, ſans en être châtié.

CHAPITRE LXXIV.

Des surprises de l'Armée entiere.

Il [illegible] quelquefois arrivé qu'une Armée entiere a été surprise dans son [illegible] principalement lorsqu'elle [illegible] mal pris, ou en se soumettant [illegible] hauteurs, qui peuvent être occ[illegible] avant qu'elle s'y soit placée, ou en se laissant serrer dans les fourages, ou dans les vivres. Ces inconvéniens sont si dangereux, qu'ils entraînent presque toujours la perte de l'Armée entiere.

Cette sorte d'action, qui devient grande en général, ne s'exécute pas toujours avec brusquerie, comme la plûpart des autres surprises. Il y faut marcher de nuit, avec secret & diligence, si c'est pour occuper des hauteurs sur le Camp ennemi; mais lorsqu'on y est arrivé avec toute l'Armée, il faut bien reconnoître le Poste, afin de profiter de toutes les fautes que l'Ennemi aura faites.

[illegible] avoit derriere lui des défilés,

il ne faut pas lui donner le t[illegible] de les ouvrir, d'y placer son Infanterie, son canon, d'y retirer ses bagages, & ensuite d'y faire entrer sa Cavalerie, à la faveur de la nuit.

S'il avoit derriere lui un[illegible]iere, ou un ruisseau, il ne fau[illegible] donner le tems d'y faire pl[illegible]nts, & de se retranch[illegible] de son Camp, ni de l'a[illegible]té de la riviere ou du ruisseau, & de placer son Infanterie & son canon dans ses retranchemens, pour couvrir les flancs de ses ponts.

S'il n'est pas tant soumis aux hauteurs qui auroient été occupées, qu'il ne lui restât un terrain égal pour pouvoir se mettre en bataille, il faut, avant que de marcher à lui, & en y marchant, le faire continuellement tourmenter par l'Artillerie, afin d'augmenter, par le fracas du canon, la terreur que la présence de l'Armée aura donnée à l'Ennemi, & ne lui pas donner le tems de se mettre en bataille, ou même de se retrancher.

Si l'Ennemi est placé de maniere, que sans pouvoir prendre de [illegible]s

avantages sur lui par la situation de son Camp, il ne vous laisse que ceux de s'être serré dans ses fourages, il faut s'approcher de lui avec circonspection, y demeurer avec patie[illegible] laisser par le tems croître ses b[illegible] se retrancher même, pour[illegible] la pensée de combattre, da[illegible] de se retirer par un coup h[illegible] de l'embarras, dans lequel il [illegible] tombé par sa faute, bien observer ses mouvemens, & le fatiguer tellement, tant de jour que de nuit, qu'avec un peu de tems on réduise sa Cavalerie à de grandes extrémités, en ne lui laissant ni le tems, ni le moïen de dérober des petits restes de fourages, ou de subsister de quelques pâtures, dont il seroit à portée.

Ce cas arrive rarement dans le cours de la Campagne; & on ne peut guéres compter qu'un Général ennemi soit assez imbécile, pour tomber dans cet inconvénient. Il peut seulement arriver, & même ce cas n'est pas rare, que par la nécessité absoluë de rester dans un Poste, il ruine tellement sa Cavalerie, qu'il

en coûte beaucoup à son Prince pour la rétablir.

Si l'Ennemi s'est campé de maniere que l'on puisse se placer entre son Armée, & le lieu d'où il [illegible] ses convois, comme il ne fa[illegible]e 24. heures pour rendre so[illegible]n sans remède, il faut lui ô[illegible]moïen de faire un coup[illegible]poir, se poster avantage[illegible]t près de lui, s'y bien retranch[illegible] traiter même avec inhumanité ceux que la faim contraindra de sortir de son Camp, & qui viendront se rendre à vous, afin que la nécessité des vivres devenant générale, elle force toute l'Armée, ou à se perdre, en combattant avec désavantage, ou à se rendre à discretion.

REMARQUES.

Je rapporterai sur cette matiere, quelques exemples, dont les événemens ont été différens.

En l'année 1675. l'Armée commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut entierement surprise dans son Camp près de Consarbrick; puisqu'elle ne s'attendoit point à

combattre ce jour-là : auſſi fut-elle battuë.

J'ai parlé ailleurs des fautes que ce Général avoit faites dans cette occaſion, & dont il a profité dans toute la ſuite de ſa vie, par ſon application à ne ſe négliger ſur aucunes des attentions néceſſaires, pour ſe procurer des ſuccès heureux. L'article ſuivant va le prouver.

En l'année 1677. M. de Créqui ſurprit l'Armée entiere de M. le Duc de Saxe-Eiſenack. L'effet en fut ſi ſingulier, qu'il mérite un détail exact.

M. d'Eiſenack après avoir repaſſé impunément le Rhin à Huningue devant M. de Montclar, crut encore pouvoir ſe tenir ſur la Kintze proche du Fort de Kell devant ce même Général, dans le tems que M. le Maréchal de Créqui ramenoit ſon Armée en Alſace, en cotoïant toujours celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine, qui pendant quatre mois avoit inutilement tenté de rentrer dans ſon païs, ou en Champagne, par la Saare, la Moſelle, & la Meuſe.

Ce Prince revenoit donc dans la

baſſe-Alſace ; mais M. le Maréchal de Créqui l'avoit obligé par ſa ſage conduite, à ne rentrer dans cette Province, que par le côté du Palatinat ; de ſorte que le Maréchal de Créqui avoit gagné pluſieurs marches ſur lui.

Cependant M. d'Eiſenack placé, comme je l'ai dit, crut pouvoir attendre en ſûreté, que l'Armée de M. de Lorraine ſe fût aſſez approchée de Strasbourg pour la pouvoir joindre : mais M. le Maréchal de Créqui, plus vif que lui, paſſa le Rhin avec une partie de ſon Armée, laiſſant l'autre en-deçà de cette riviere, où elle pouvoit être quelques jours en ſûreté par l'éloignement de l'Armée de M. de Lorraine, & marcha à la Kintze avec tant de diligence, que M. d'Eiſenack, qui ne croïoit avoir devant lui que le Corps commandé par M. de Montclar, ſe trouva ſurpris de ſi près, qu'il fut contraint, pour éviter la perte entiere de ſon Armée, de ſe jetter par le Fort de Kell dans une Iſle du Rhin vis-à-vis de Strasbourg, d'où il ne reſſortit, que par un paſſeport pour lui

lui & pour toute ſon Armée, que M. le Maréchal de Créqui lui donna, avec un ſeul Trompette pour le conduire.

La crainte que M. le Maréchal de Créqui eut que la Regence de Straſbourg, dans ce tems-là Ville Impériale, ne laiſſât rentrer M. d'Eiſenack en Alſace, où il auroit joint M. de Lorraine, dont il auroit conſidérablement renforcé l'Armée, affoiblie par les pertes & les fatigues de la Campagne qu'elle venoit de faire, fut la raiſon qui obligea M. de Créqui à donner ce glorieux paſſeport, conçu dans des termes tout-à-fait humilians pour M. d'Eiſenack, à qui notre Général permettoit de s'en retourner en Allemagne avec toute ſon Armée par un chemin marqué, avec défenſe à aucun Officier, Cavalier, ou Soldat de l'Armée du Roi, de faire aucun tort, ni empêchement à M. le Duc d'Eiſenack, ni à ſon Armée, s'en retournant en Allemagne.

Par ces deux exemples on voit, qu'on peut dire qu'une Armée a été ſurpriſe de pluſieurs manieres diffé-

rentes. Dans le premier exemple, l'Armée de M. le Maréchal de Cré-qui a été surprise, puisqu'elle a été forcée à combattre sans l'avoir prévû, sans le vouloir, & dans le tems que sa Cavalerie étoit au fourrage, & les chevaux de son Artillerie emploïés à un convoi.

Dans le second exemple on voit une Armée qui a été surprise, parce qu'il est arrivé à l'Armée qui lui étoit opposée, un renfort de Troupes, sans qu'elle en eût eû aucune connoissance.

Ainsi je puis conclure sur cette matiere, qu'une Armée entiere n'est jamais surprise, que par la présomption, ou la négligence de celui qui la commande, & par la vigilance du Général qui lui est opposé.

J'ai vû dans d'autres occasions des Armées qui, pour s'être mal placées, auroient pû aisément être détruites, & entiérement surprises. L'année 1695. me fourniroit plusieurs exemples sur cette matiere, si M. le Maréchal de Villeroi m'avoit mis en état de les citer ici, mais on les a laissé échapper.

CHAPITRE LXXV.

De l'attaque d'une Armée retranchée.

TOut ce qui vient d'être dit dans le Chapitre précédent, regarde seulement les avantages que l'on peut tirer, de s'être approché d'une Armée mal placée.

Il y en a encore d'autres qui se peuvent prendre sur celle qui se trouvant quelquefois forcée de se mal placer, par des raisons insurmontables, aura au moins fortifié son Camp, & l'aura rempli de vivres & de fourages, autant qu'il lui aura été possible, & qu'elle aura cru en avoir besoin. En ce cas, il n'est pas sans exemple qu'on ait fait des batteries, ouvert la tranchée, gagné quelque terrain fort voisin du Camp de l'Ennemi, pour y placer du canon, & enfin après avoir détruit & ouvert une partie des retranchemens, qu'on les ait attaqués de vive force; mais il faut observer, que ces sortes d'attaques ne se doivent faire, autant qu'il est possible, que contre les flancs du Camp, &

lorſqu'il peut être attaqué par un front plus grand, que celui qu'il peut oppoſer.

Il faut même obſerver qu'il eſt bon, avant que d'attaquer, d'avoir pendant quelques jours fatigué l'Ennemi, & l'avoir fait tomber dans quelques beſoins eſſentiels.

En général, cette eſpéce d'attaque d'une Armée retranchée ſuppoſe toujours une grande ſupériorité de l'Attaquant, & même une néceſſité de ſe commettre à cette action, qui ſera toujours d'une grande conſommation d'hommes, mais auſſi qui pourra produire la perte entiere de l'Armée ennemie, ainſi forcée dans ſon Camp.

REMARQUES.

Je n'ai vû que deux exemples de cette eſpéce.

Le premier, eſt d'une pareille action, qui au moment de ſon exécution a manqué par la faute du Général, qui l'avoit entrepriſe, & à laquelle il auroit pourtant infailliblement réuſſi, comme on le comprendra aiſément par le récit que je vais en faire,

En l'année 1677. pendant que M. le Duc de Lorraine occupoit M. le Maréchal de Créqui, comme je l'ai dit, M. le Duc de Saxe-Eisenach, qui avec un Corps de dix mille hommes avoit passé le Rhin à Philisbourg, vint traverser toute l'Alsace devant M. de Montclar, dont les troupes étoient dans les Places, & enfin vint se camper auprès de Bâle, afin de tirer ses vivres des Villes forestieres. Il se plaça trop près du Rhin, proche d'une redoute que nous avions dans ce tems là, au lieu où le Roi a depuis fait bâtir la forteresse d'Huningue.

Ce Poste ne valoit rien par plusieurs raisons. Il étoit trop proche de la riviére, & par conséquent n'avoit pas de fond; il étoit soûmis à la plaine par plusieurs amphitéatres naturels, qui successivement tomboient sur le Camp, auquel il ne donnoit d'autre fourage pour sa subsistance, que celui qui étoit de l'autre côté du Rhin, dès que M. de Montclar, avec les troupes du Roi assemblées, viendroit se camper sur cette plaine, comme il y

vint peu de jours après que M. de Saxe-Eisenack se fut choisi ce Poste.

Comme je n'examine point si ce Général auroit pû se placer différemment de ce qu'il fit, & que je n'ai à parler que sur les réflexions, qui se présentent à faire sur la matiere de l'attaque d'une Armée retranchée, je reprendrai mon sujet en disant, que M. de Montclar aïant pris sa marche entre la Haart supérieure & la montagne, se trouva après un leger combat de Cavalerie, maître de ces amphitéatres naturels; & dès ses premiers jours il renferma M. d'Eisenack dans son Camp, dont il ne pouvoit plus sortir, ni pour combattre par la supériorité du terrain que nous avions sur lui, ni pour fourager, que de l'autre côté du Rhin, en passant le pont, qui étoit sur cette riviere derriere son Camp.

Ce Camp étoit couvert par le front d'un retranchement assez élevé, le long duquel il y avoit par espaces des plattes-formes encore plus élevées que le retranchement, où il y avoit du canon, qui pour-

tant ne voïoit que le terrain, qui étoit entre le Camp, & le premier amphithéatre, sur lequel il ne pouvoit voir, & dont il étoit dominé.

Par la gauche il étoit couvert d'un retranchement, placé si proche du terrain de Bâle, qu'il n'auroit pas été possible que les Troupes du Roi eussent pû se former pour attaquer le Camp de ce côté-là, ailleurs que sur cette terre Suisse, ce que Messieurs de la Regence de Bâle n'auroient peut-être pas voulu souffrir.

Par la droite, le Camp étoit aussi fermé d'un retranchement ; mais le terrain extérieur nous étoit si avantageux, qu'à la faveur d'une vieille digue du Rhin & des amphitéatres, qui de ce côté-là s'approchoient fort près du front du Camp & de ce flanc droit, nous pouvions l'approcher à couvert de fort près, y placer du canon pour ruiner le retranchement, & enfiler le Camp, qui d'ailleurs n'avoit pas conservé en dedans assez de terrain, pour se mettre en bataille entre le front du Camp & le retranchement.

Cette ſituation étoit fort triſte pour l'Ennemi, & fort avantageuſe pour l'Armée du Roi; dont aucun mouvement ne pouvoit être vû par les Allemands. M. de Montclar avoit même fait venir du gros canon de Briſack, qui battoit avec ſuccès le flanc droit du Camp.

Tout concouroit à la ruine de cette Armée, lorſque M. de Montclar lui laiſſa paiſiblement pendant la nuit repaſſer le Rhin ſur un ſeul pont, quoique le bruit de l'Artillerie & des Bagages ſur ce pont portât à ſes oreilles. Ainſi s'échapa cette Armée, dont un autre Général n'auroit pas laiſſé ſauver un ſeul homme.

Le ſecond exemple de l'attaque d'une Armée retranchée que j'ai vû, eſt celui de Nerwinde, ſur lequel je ne m'étendrai point ici, en aïant parlé ailleurs, & aïant encore à en parler dans les réflexions que j'ai à faire ſur le ſujet des batailles.

Je finirai donc ce Chapitre par la comparaiſon qui ſe préſente naturellement à faire entre deux Gé-

néraux, sur leur conduite dans deux opérations de guerre d'une même espéce:

Le premier, qui est M. de Montclar laisse échaper une Armée, qu'il tenoit enfermée avec son Artillerie & ses Bagages, & qui ne pouvoit se retirer, qu'en passant sous ses yeux une riviere comme le Rhin sur un seul Pont.

Le second, qui est M. de Luxembourg, bat totalement une Armée égale à la sienne, supérieure en canon & en munitions de guerre, retranchée avec tous les avantages du terrain, & qui avoit plusieurs moïens de se retirer sans combattre, si elle avoit voulu éviter un engagement.

CHAPITRE LXXVI.

Des Escarmouches.

Elles s'engagent quelquefois malgré le Général; quelquefois aussi elles ont des vûës considérables. Il faut faire cesser celles qui s'engagent mal-à-propos, le plus diligemment qu'il est possible, par-

ce qu'elles peuvent attirer des affaires désagréables, & qu'elles n'aboutissent à rien, qu'à faire malheureusement tuer quelqu'un, qu'on regrette en vain.

Celles qu'on engage à dessein, sont pour reconnoître un terrain, pour amuser l'Ennemi, pour lui cacher un travail, pour lui ôter la connoissance d'un mouvement, pour l'arrêter dans sa marche, & donner le tems au gros des Troupes d'arriver, ou simplement pour faire des prisonniers, & avoir des nouvelles.

Une maxime générale pour les Escarmouches, est de les faire engager par peu de Troupes, & de les soûtenir avec beaucoup, étant d'une grande conséquence, de ne point accoûtumer l'Ennemi à râmener impunément ceux par qui on a fait commencer l'Escarmouche, qu'il faut toujours faire soûtenir par un Corps plus considérable que celui de l'Ennemi.

C'est le terrain qui décide de la nature des Troupes, que l'on fait escarmoucher. Si c'est un païs de

plaine, on n'y emploie que de la Cavalerie. Si c'est un païs couvert de bois ou de haïes, on y emploie de l'Infanterie. Si c'est un païs mêlé, on y emploie de ces deux sortes de Troupes, que l'on dispose de maniere, que ces Troupes puissent tirer avantage du terrain, sur lequel on les aura placées.

Par exemple, on éloignera la Cavalerie des bois & des haïes, parce qu'elle seroit trop aisément mise en désordre par l'Infanterie ennemie; & l'on ne mettra pas l'Infanterie dans la plaine, parce qu'elle courroit risque d'être renversée par la Cavalerie.

REMARQUES.

Je n'ai vû qu'un exemple d'une Escarmouche, qui ait engagé un combat, & qui auroit, selon les apparences, engagé une affaire générale, s'il y avoit eu assez de jour pour cela : c'est celle qui en l'année 1677. précéda le combat de Kokersberg. Elle fut engagée par M. Harrand, Officier Général de l'Empereur, qui avoit un peu trop dîné,

(comme il nous le parut, après qu'il fut pris,) & soûtenuë par M. de Villars, Colonel de Cavalerie commandant notre grande Garde.

Comme j'ai parlé de cette action, lorsque j'ai fait mes réflexions sur les combats particuliers, je n'en reparle ici, que pour faire ressouvenir de la maxime, que j'ai donnée sur les Escarmouches, qui est, qu'il faut toujours faire cesser toutes celles qui s'engagent légérement, & sans objet.

CHAPITRE LXXVII.

Des Embuscades.

QUoiqu'on ait déja parlé des Embuscades, qui se font pour enlever des convois ou des Fourageurs, comme on peut avoir encore d'autres objets, il est bon de donner des régles générales pour les Embuscades.

Les principales sont d'en bien reconnoitre le lieu, d'y arriver par l'endroit qui peut être le moins découvert, d'avoir plusieurs sorties, soit pour attaquer, soit pour se retirer.

Si l'on est découvert, il faut changer le lieu des Embuscades, avoir beaucoup de sentinelles, qu'il faut visiter souvent & faire visiter, partager les Troupes sur chaque avenuë, ou sortie, laisser engager l'Ennemi dans l'Embuscade avant que de l'attaquer, le charger vigoureusement; l'exécution faite, se retirer promptement, en s'éloignant le plus qu'il est possible, du chemin par lequel l'Ennemi peut venir au secours, mettre les prisonniers & le butin à la tête, les faire diligemment marcher, & avoir le gros des Troupes à la queuë, afin de soûtenir le premier effort de l'Ennemi, qui presque toujours arrive en désordre, & ne songe d'abord qu'à arrêter la retraite, pour donner le tems d'arriver aux Troupes qui marchent ensemble.

REMARQUES.

Je n'ai point vû d'Embuscade qui ait eû d'autre vûë, que celle de procurer de petits avantages, qui ne méritent mes réflexions, que pour dire, qu'il est capital à un

Officier qui fait cette espéce de guerre, de ne négliger aucunes des attentions que j'ai dites, pour n'être point découvert dans le lieu de son Embuscade, & pour sa sûreté dans sa retraite, lorsqu'il quitte son Embuscade, soit qu'il ait exécuté son dessein, soit qu'il l'ait manqué.

CHAPITRE LXXVIII.

De l'attaque des lignes qui couvrent un Païs.

AVant que de parler de l'attaque des lignes qui couvrent un Païs, comme cet usage ne s'est introduit que dans ces derniers tems, & que je ne pùis l'aprouver que dans un seul cas, je commencerai ce Chapitre, par rapporter ce que disent ceux qui les ont introduites, & mises en usage, pour de prétenduës utilités, la maniere dont on les construit, & ensuite celle dont on les attaque avec succès.

Ceux qui ont introduit l'usage des lignes pour couvrir un grand

Païs, ont prétendu par là garantir de contributions le Païs couvert, en établir dans le Païs ennemi, & faciliter les communications sans escortes d'une Place à une autre. Voilà les trois objets principaux des lignes.

A cela je répons (& l'expérience ne nous en a que trop convaincus) qu'elles n'empêcheront point le Païs de contribuer, puisqu'il ne faut, pour établir la contribution, qu'une seule fois avoir trouvé l'occasion de forcer cette ligne, pendant tout le cours d'une guerre, pour qu'elle soit établie ; après quoi, quand même les Troupes qui ont forcé les lignes auroient été obligées de se retirer promptement, la contribution se trouve avoir été demandée, & dans un Traité de Paix, pour peu qu'elle se fasse avec égalité, il faut tenir compte des sommes imposées, quoique non levées; ensorte qu'elles entrent en compensation avec celles qui, au tems du Traité, se trouvent dûës par le Païs ennemi. Ainsi les lignes ne sont de nulle utilité, pour ga-

rantir de la contribution.

La seconde raison, qui est celle d'établir des contributions dans le Pays ennemi, n'est pas bonne. Ce ne sont point les Partis qui sortent de la ligne, qui établissent la contribution, ce sont ceux qui sortent des Places.

Celle de la facilité pour la communication d'une Place à l'autre, est un peu plus apparente pour le détail de ceux qui, à couvert de la ligne, veulent aller seuls. Mais dans le fond, si c'est pour la sûreté des Convois, cette facilité n'est qu'apparente. Car si le Prince comptoit ce que la construction & l'entretien de ces lignes coûtent à son Païs, & la quantité de Troupes qu'elles lui occupent pour les garder, je suis très-persuadé, qu'il trouveroit ces Troupes plus utilement emploïées à la garde des Places, aux escortes des Convois, & dans les Armées, qu'à la garde des lignes ; & que s'il se faisoit informer de ce que ces lignes ont coûté à son Païs pour leur construction & leur entretien, il trouveroit que ces sommes excé-

deroient

deroient celles de la contribution, que le Païs auroit païée volontairement.

Voila qu'elles ont été les premieres raisons pour mettre les lignes en usage, & ce que j'oppose à ces raisons me paroît suffisant pour les détruire, sans rapporter ici les exemples, qui justifient ce que j'avance contre les lignes.

On a fait dans les deux dernieres guerres un troisiéme usage des lignes, sur lequel je m'étendrai seulement pour en faire sentir le mauvais. On a voulu faire un systême nouveau d'une guerre défensive, derriere des lignes d'une longue étenduë de Païs; & l'expérience a fait connoître la fausseté de ce systême, qui réside en deux points incontestables.

Une Armée dans des lignes n'en peut plus sortir qu'en défilant; & par conséquent l'Ennemi qui s'en approche, est libre dans tous ses mouvemens, qu'il fait aussi hazardeux qu'il lui plaît, sans craindre d'inconvénient.

Une Armée dans des lignes, n'y

eſt jamais enſemble, parce qu'il faut qu'elle garde un trop grand front ; & par conſéquent lorſque l'Ennemi attaque un endroit de la ligne, dont il a dérobé la connoiſſance, ſoit par un mouvement que la conſtitution du païs lui aura donné la facilité de cacher, ſoit par une marche de nuit, pendant qu'il fera attaquer le côté oppoſé à celui de ſa véritable attaque, il eſt certain que cet Attaquant n'aura jamais à faire qu'à une partie de l'Armée, dont le reſte ne pourra même marcher au ſecours du Corps attaqué, que très-difficilement, & en colonne, ce qui eſt périlleux.

Ainſi je conclus, que l'Armée qui eſt contrainte dans tous ſes mouvemens, eſt toujours inférieure à celle, qui fait tous les ſiens avec une liberté ſi entiere, qu'elle peut hazarder les moins prudens, ſans craindre d'en être châtiée.

Les dernieres lignes, qui ont été conſtruites dans la vuë de ce nouveau ſyſtême de Guerre défenſive, ont eu une trop grande étenduë. Il a fallu emploïer à leur garde un trop grand nombre de Troupes ; ce qui

n'a pû se faire qu'en affoiblissant l'Armée, ou bien avec toute l'Armée, ce qui a fait qu'elles ont été forcées toutes les fois qu'elles ont été attaquées.

Des lignes d'ailleurs, dans une si grande étenduë, ne peuvent être suffisamment garnies de redans, & d'ouvrages fermés. Ainsi elles ne peuvent jamais être bonnes.

Le seul cas auquel je puis approuver les lignes, c'est quand elles sont courtes, qu'elles couvrent une grande étenduë de païs, & qu'elles sont appuïées ou soutenuës par des Places, de maniere que la distance soit petite entre les Places & les gros Postes fortifiés, qui soûtiennent les lignes, en sorte que l'on puisse réduire l'Armée qui les veut attaquer, à des points d'attaque.

Je passe à present à la maniere d'attaquer avec succès les lignes qui couvrent un païs.

J'ai dit précédemment, que tous les mouvemens de celui qui attaque sont libres; par conséquent les faisant où, & comme il lui plaît, il est presque impossible qu'il ne réussisse dans son dessein.

L'Ennemi qui veut attaquer ces lignes gardées, soit simplement par un Corps de Troupes, soit par l'Armée entiere, exécute ce dessein de deux manieres.

Si les lignes sont gardées par un Corps de Troupes, cette entreprise est fort aisée. On y marche ensemble jusqu'à portée de la ligne; on oblige par-là l'Ennemi à se rassembler; on lui dérobe de nuit une marche, en laissant toujours devant lui quelques Troupes, pour retenir son attention jusques vers le tems de la fin de la nuit, & celui que l'on juge convenable, pour rejoindre le Corps qu'on aura fait marcher, pour forcer la ligne par un endroit qui aura été dégarni.

On se forme dès qu'on est entré dans la ligne, & l'on marche diligemment au Corps qui est commis à la garde de la ligne, lequel ne se trouvant pas, ou tout ensemble, ou en bataille, est forcé d'abandonner toute la ligne, pour se retirer fort en arriere, ou de combattre avec désavantage.

Cette opération est presque tou-

jours sûre à exécuter, dans la supposition qu'on a marché à ces lignes avec un Corps supérieur à celui qui les garde.

Que si l'on marche avec toute l'Armée pour attaquer des lignes, dans lesquelles l'Armée ennemie seroit entrée pour les garder & les soûtenir, cette opération est encore plus aisée à exécuter que la premiere, dont je viens de parler; parce que les mouvemens de cette Armée ainsi allongée en dedans de la ligne sont plus périlleux à faire en colonne, que ceux d'un Corps médiocre; & qu'il est presque toujours sûr, que pourvû que cette ligne se trouve forcée en un seul endroit, on se trouve plus promptement formé, & en bataille en dedans de la ligne, que ne le peut être l'Attaqué, qui se trouve en colonne, & souvent séparé de la partie de son Armée, qui se sera trouvée en-delà du lieu par lequel la ligne aura été forcée.

Ces mouvemens pour attaquer des lignes étenduës, & gardées par une Armée, doivent toujours être faits de nuit, afin de dérober la con-

noissance de la véritable attaque, qui doit toujours être favorisée par quelques autres fausses attaques fort éloignées & fort vives, pour y attirer l'attention de l'Ennemi.

La véritable attaque même ne doit commencer qu'un tems considérable après les fausses, afin de donner le tems à l'Armée attaquée dans les lignes de faire quelque mouvement du côté de la fausse attaque, & au Général celui de s'y porter lui-même.

Un grand front ne peut jamais être si uni, qu'il ne soit aisé à l'Attaquant de cacher ses principaux mouvemens, aumoins en partie. Ainsi ce sera sur la connoissance qu'il aura prise du terrain, qu'il fera sa disposition pour l'attaque.

REMARQUES.

Comme j'ai dit dans mes maximes tout ce qu'il y avoit à dire pour & contre ces lignes, je me contenterai de rapporter ici les exemples que j'ai vûs de leur inutilité, non-seulement pour les deux objets des courses & des contributions; dont

on prétend par leur moïen garantir un païs, mais même de l'entrée de l'Armée ennemie dans ce païs couvert de lignes, quoique gardées par une Armée, principalement lorsque l'étenduë de la ligne s'est trouvée plus considérable, que celle du front de l'Armée; ce qui arrive toujours.

Les lignes les plus courtes que nous aïons construites, pour couvrir un païs que nous avons voulu exempter de la contribution, ont été les lignes de Courtrai, entre la Lys & l'Escault.

Elles furent abandonnées par Mrs. de la Valette & de Villars, toutes les deux fois que les Ennemis y ont fait marcher un Corps de Troupes supérieur à celui qui les gardoit; en quoi ces deux Généraux ont prudemment agi, avec différence pourtant dans leurs mouvemens.

M. de la Valette trop foible fut obligé de se retirer fort en arriere, en un lieu où il pût être en sûreté, jusqu'à ce que M. de Luxembourg pût le mettre à l'aise, par le gain de la bataille de Nerwinde.

M. de Villars qui avoit un Corps

de treize à quatorze mille hommes, prit un fort bon parti. Il jugea que, s'il se présentoit à l'Ennemi pour soûtenir la ligne, il y seroit aisément forcé, parce qu'il seroit plus foible que l'Ennemi, par-tout où à la faveur de la nuit, il feroit son principal effort. Il se choisit donc un bon poste en dedans de la ligne, vers son centre.

Cette contenance retint l'Ennemi, qui n'osa ni marcher à lui pour l'attaquer dans ce poste, où il étoit ensemble, ni marcher en avant pour pénétrer dans le païs, en prêtant le flanc, ou laissant derriere lui le Corps de M. de Villars.

Le parti judicieux que M. de Villars a pris dans cette occasion, prouve la sûreté de ma maxime contre l'usage de cette espéce de lignes, & fait évidemment connoître, que le risque d'un Corps de Troupes, qui veut soûtenir une ligne dans tout son front, est toujours fort grand; & que le choix d'un poste avantageux, pour empêcher un Ennemi de pénétrer dans le païs, est le plus sûr.

Les

Les lignes de la Lys à Ypres n'ont point été forcées, parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais aussi a-t-il fallu les garder en 1695. avec toute l'Armée, & elles n'ont servi que d'une excuse à M. le Maréchal de Villeroi, pour ne pas battre M. le Prince d'Orange, lorsqu'il vint camper à Becelaër.

Car si ce Général n'avoit point eu ordre de garder la ligne, & de couvrir Ypres, il ne se seroit pas apparemment dispensé d'accabler M. le Prince d'Orange, si près de lui, beaucoup plus foible, & campé fort désavantageusement; & selon toutes les apparences, M. le Prince d'Orange ne se seroit pas séparé, comme il fit dans cette occasion, s'il n'avoit pas eu affaire à une Armée, qui étoit obligée à sortir de ses lignes en défilant, pour marcher à lui.

Cette occasion perduë par M. le Maréchal de Villeroi, prouve encore la verité de ma maxime contre l'usage de cette espéce de lignes, lorsque je dis, que l'un de leurs plus grands défauts, est celui de la nécessité presque indispensable, où se

trouve le Général chargé de leur garde, de voir faire à son Ennemi des mouvemens hazardeux; sans pouvoir l'en châtier; parce qu'il ne sçauroit sortir de sa ligne qu'en défilant, & que par la perte considérable de ce tems, il laisseroit à son Ennemi celui de redresser son mouvement hazardé; ce qu'il auroit le tems de faire sûrement, & de le battre à moitié sorti de la ligne, parce qu'il auroit fait ce mouvement hazardé fort près de la ligne.

Les lignes qui ont été faites de la Hayne à la Sambre n'ont point été forcées, parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais si on avoit fait un calcul juste de ce que leur construction & leur entretien ont coûté au païs, que l'on a prétendu couvrir, je suis persuadé que l'on trouveroit, que cette somme égaleroit tout au moins celle, que les Ennemis auroient pû lever par leurs contributions, supposé même que les garnisons des Places n'eûssent pas pû les empêcher, de pénétrer le païs par les petits Partis. Et si l'on avoit ajoûté à cette dépense le nom-

bre d'hommes emploïés à la garde de ces lignes, on trouveroit encore que leur service auroit été plus utile dans les Armées.

Les lignes de la Meuse & de la Senroye n'ont pas été plus utiles à la Champagne, & aux trois Evêchés, à qui leur construction & leur garde ont coûté des sommes immenses, sans qu'elles aïent servi à autre chose, qu'à enrichir ceux qui ont été chargés de les garder.

Les lignes de Weissembourg & de Haguenau, pour couvrir la basse-Alsace, ont été forcées ou abandonnées, dès que les Ennemis y ont paru en état de les attaquer. Quel a été l'inconvénient de cet abandon? Il n'a produit à nos Ennemis, que la satisfaction de camper quelques jours en dedans de la ligne.

M. le Maréchal de Villars qui commandoit l'Armée du Roi, a pris dans cette occasion le même parti, qu'il avoit pris aux lignes de Courtrai : il s'est tenu ensemble ; & l'Ennemi n'a osé lui prêter le flanc, pour pénétrer en Alsace. Le risque en auroit été trop grand pour lui ; il n'a

même osé s'avancer, de peur que son pain qu'il ne pouvoit tirer que de Landau, lui fût enlevé. Ainsi après avoir resté quelques jours en dedans de la ligne, à en partager les fourages avec l'Armée du Roi, il a été obligé d'en ressortir.

Si M. le Maréchal de Villars s'étoit fait un capital de garder sa ligne de près, & qu'elle eût été forcée en quelque endroit, ce qui seroit sans doute arrivé, son Armée auroit été séparée, ou prise en flanc, hors d'état de pouvoir se présenter de front à l'Ennemi, qui, quand même il n'auroit battu qu'une petite partie de l'Armée, se seroit acquis une supériorité, qui auroit duré toute la Campagne.

Ce qui s'est passé dans cette occasion prouve encore la vérité de mes maximes sur les lignes.

On sçait aussi quel a été le succès des grandes lignes, construites au commencement de la Guerre présente, pour couvrir tous les Païs-Bas Catholiques.

Les nouvelles lignes racourcies, qui ont été construites après l'aban-

don des autres, depuis la Méhaigne jusqu'au Dender, n'ont pas eu un succès plus heureux, quoique gardées par toute l'Armée du Roi sous les ordres de M. le Maréchal de Villeroi.

On prit pour un dessein formé sur Namur, les démonstrations que M. de Malboorough fit d'attaquer les lignes du côté de la Méhaigne ; on s'y porta, pendant, qu'à la faveur de la nuit, les Ennemis marcherent au quartier de M. de Roquelaure, qui avoit la gauche de l'Armée, par où ils entrerent dans la ligne sans aucune opposition.

Dans cette occasion, M. le Maréchal de Villeroi avoit pris un parti différent de ceux de M. le Maréchal de Villars en Flandres & en Allemagne, dont je viens de parler. On voulut garder tout le front de la ligne, & par conséquent l'Armée étoit séparée, & hors d'état d'opposer un front à l'Ennemi, capable de soutenir avec succès l'effort général, qu'il s'étoit préparé à faire contre une petite partie de l'Armée.

Ainsi l'Ennemi entré dans la ligne

se trouvoit par tout plus fort, que ce qui pouvoit lui être opposé, parce qu'il avoit séparé l'Armée, & parce qu'on ne pouvoit plus s'opposer à lui de front. Aussi le désordre fut-il fort grand. L'Armée ainsi séparée se retira presqu'en fuïant jusques derriere la Dill, & abandonna ainsi à l'Ennemi un grand païs tout entier, que sans lignes il n'auroit pû, tout au plus, que partager pendant quelque tems avec notre Armée, pour les fourages seulement, & sans établissement.

Dans cet exemple malheureux de lignes forcées avec une perte considérable, & un grand désavantage pour la suite de la Guerre, parce que l'on a voulu les garder dans tout leur front, je trouve encore la certitude de mes maximes, sur le danger que court un Général, qui veut les garder de cette maniere.

Voici des lignes construites pour couvrir un païs, dans des vûës différentes de celles, dont j'ai parlé jusqu'à présent, sur lesquelles je m'étendrai, pour faire voir, que cette espéce d'opération de Guerre,

peut dans de certaines conjonctures trouver une application judicieuse.

En l'année 1709. par la perte de Lille, arrivée l'année précédente, par les malheurs intérieurs du Roïaume, où les grains semés manquoient absolument, & par le peu d'attention que l'on avoit eu à mettre l'Armée du Roi en Flandres, hors de crainte de mourir tous les jours de faim, M. le Maréchal de Villars chargé du commandement de cette Armée, étoit réduit à la faire continuellement vivre d'industrie, sans pouvoir jamais s'assûrer d'avoir du pain pour huit jours.

On voit par ce triste exposé, que M. le Maréchal de Villars étoit contraint, non seulement par le manque absolu de vivres, mais encore par l'impossibilité entiere où il se trouvoit, de vivre hors de portée des lieux, où l'on lui fournissoit le peu de farine que l'on pouvoit rassembler dans la Picardie.

L'Ennemi au contraire avoit dans Lille, sur la Lis, & du côté de la Mer, tout ce qui lui étoit nécessaire, pour faire vivre son Armée, & des

munitions de guerre pour entreprendre sur les Places du Roi. M. le Maréchal de Villars avoit donc également à craindre, dans l'impossibilité où il se voïoit de faire faire des mouvemens à son Armée, que les Ennemis n'entreprissent sur les Places de la Mer, sur celles de l'Artois, sur Douai, & sur celles de l'Escaut.

Les Ennemis avant que de se déterminer au Siége de Tournai, lui donnérent pendant deux mois toutes ces attentions indispensables à prendre; & comme ils étoient ensemble entre la Deule, & la Scarpe, ils le forcérent à s'étendre depuis l'Abbaïe d'Aunai jusqu'à Denain sur l'Escaut.

On voit par cette situation étenduë, que M. de Villars étoit dans la nécessité, de se mettre par tout en état de résister assez de tems à un effort général de l'Ennemi, avec une partie de son Armée, pour pouvoir espérer d'être joint par l'autre, avant que d'être forcé.

Cette entreprise étoit également à craindre du côté de la Scarpe.

L'Ennemi avoit occupé sur cette riviere les Abbaïes de Hannon, & de S. Amand, & Mortaigne au confluent de la Scarpe & de l'Escaut.

Du côté de la Deule, l'Ennemi pouvoit passer cette riviere au-dessous de Lille, pour venir déboucher sur la Bassée, & se porter à Bethune, ou même sur Aire, en se servant de la Lys, pour y conduire tout ce qui lui étoit nécessaire pour le Siége de cette Place.

Cette situation de l'Ennemi obligea donc M. le Maréchal de Villars à chercher les moïens de le réduire à des points principaux d'entreprise, en cas qu'il voulût exécuter quelques parties du projet, que nous avions le plus à craindre, qui étoit celui de Bethune & d'Aire, ou celui de Douai, qui étoit capital pour nous ; parce que c'étoit dans cette Place, que nous avions le peu de vivres & de munitions de guerre, qui avoient pû être rassemblés.

Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par le pont Awendin, & l'obliger à passer la Deule, ou à Haut Bourdin, ou au dessous de

Lille, il fit quelques ouvrages devant le pont Awendin, & y laissa M. d'Artagnan avec la gauche de son Armée. Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par les Postes qu'il occupoit sur la Scarpe, il le chassa de Hannon; occupa l'Abbaïe de Marchiennes; fit faire des lignes depuis la Scarpe jusqu'à Denain sur l'Escaut; y plaça toute sa droite, & se tint de sa personne à portée de Douai, afin d'être également à portée de sa droite & de sa gauche.

Cette disposition étoit bonne, parce qu'elle paroit aux grands inconvéniens; & M. le Maréchal de Villars a eu raison dans cette occasion, d'avoir recours à la construction des lignes pour couvrir un païs, parce qu'il ne se faisoit pas un objet principal de ses lignes, & que sa seule vûë dans leur construction, n'étoit que celle de se procurer un tems assez considérable, pour avoir celui de rassembler toute son Armée, & combattre l'Ennemi avant que d'être forcé.

* Ainsi puisqu'elles sont dange-

reuſes à garder de front, elles ſont inutiles à conſtruire, parce que par les exemples précedens j'ai prouvé, que les païs qu'on a voulu couvrir par des lignes, n'ont été conſervés que par des Poſtes avantageux, qui ont été pris par les Généraux chargés de la garde des lignes, ſans aucune attention pour ces lignes mêmes, qu'ils ont toujours abandonnées, comme impoſſibles à garder de front, ſans expoſer leur Armée à de fort grands inconvéniens. *

Depuis la perte de Mons en la même année 1709. on vient de conſtruire de nouvelles lignes. Ce ſont celles, dont la gauche eſt appuïée à Valenciennes, & la droite à Barlemont ſur la Sambre, en traverſant la Forêt de Mormaux, & depuis Barlemont elles ſont continuées le long de la Sambre, en tenant Maubeuge, Thuin, Marchiennes-Aupont, & Charleroi.

La premiere partie de ces lignes, depuis Valenciennes juſqu'à Barlemont, paroît la plus judicieuſement penſée, parce qu'elle trouve le Queſnoi dans ſon centre, & qu'ainſi

une Armée, qui auroit pour objet la défenſe de ces lignes, trouveroit plus aiſément à ſe tenir enſemble, pour ſoûtenir la ligne.

Mais elle a deux défauts conſidérables. Le premier, c'eſt qu'elle abandonne Condé, dont on ne peut plus empêcher que l'Ennemi ne forme le Siége, quand il voudra, avec une Armée d'obſervance; qu'il ne ſe place entre l'Honneau & la ligne, & qu'il ne renferme l'Armée du Siége dans de bonnes lignes de circonvallation, avec des ponts ſur la Hayne, pour la communication des deux Armées.

Le ſecond défaut de cette ligne, c'eſt que comme elle ſe reploie ſur Barlemont au travers de la Forêt de Mormaux, elle découvre Maubeuge ; de maniere que ſi l'Ennemi, après avoir paſſé l'Honneau, ſe préſentoit devant la partie de la ligne, qui eſt entre Valenciennes & le Queſnoi, & que par une marche de nuit, il ſe couvrît de la partie de la Forêt de Mormeaux, qui eſt en dehors de la ligne, il eſt certain qu'il ne lui ſeroit point difficile de ſur-

prendre le passage de la Sambre entre Barlemont & Maubeuge, & d'avoir investi cette Place par ce côté-ci de la Sambre, avant que l'on eût pû y porter l'Armée entiere.

Ainsi donc je soûtiens, que dans l'envie de faire de nouvelles lignes, il auroit été beaucoup plus judicieux, d'en appuïer la gauche à Condé, & la droite à Maubeuge, le long de l'Honneau, & en laissant cette petite riviere à la demie portée du canon de la ligne seulement, pour ôter à l'Ennemi la possibilité de se former entre l'Honneau & la ligne, & d'y faire aucun mouvement.

En la traçant de cette maniere, on y trouvoit encore plusieurs autres avantages. 1°. On lui donnoit moins d'étenduë. 2°. On l'appuïoit à deux Places, que l'on protégeoit par cette ligne. 3°. On évitoit les attentions indispensables, pour la partie de la ligne depuis Barlemont jusqu'à Maubeuge, qu'il sera fort difficile d'avoir, par les raisons du recoude que fait la Sambre depuis Maubeuge jusqu'à Barlemont, qui

éloigne la protection de cette partie de la ligne.

La seconde partie de la nouvelle ligne, depuis Barlemont jusqu'à Charleroi, devient même beaucoup plus difficile à soûtenir; parce que l'Ennemi se portant vis-à-vis de Maubeuge, en intention de forcer la ligne de la Sambre, soit dans la partie qui est entre Barlemont & Maubeuge, ou entre cette Place & Marchiennes, au pont où l'on a établi un poste considérable, il est certain que l'Ennemi ainsi placé se trouveroit ensemble, pendant que l'Armée du Roi se trouveroit séparée par la Sambre, puisqu'il faudroit, qu'en même tems elle veillât à la conservation de la ligne, depuis Marchiennes jusqu'au Quesnoi. Donc cette nouvelle ligne a été tracée contre toutes les régles, que j'ai marquées, pour la construction & les usages des lignes, destinées à couvrir un païs.

Cette mode des lignes a passé chez nos Ennemis. M. le Prince de Baden dans le commencement de cette Guerre, en fit faire pour couvrir son Marquisat. Elles étoient ap-

puïées, la droite au Rhin, couverte du marais & du Village retranché de Bihel, la gauche à la montagne, sur laquelle il y avoit beaucoup de canon & de bons Forts. Elles ont été respectées pendant quelques années, par les Généraux des Armées du Roi en Allemagne; mais quand on a voulu les tourner par leur gauche, elles ont été abandonnées par les Ennemis.

Les lignes que l'Empereur a fait faire, pour couvrir la basse-Autriche & la Moravie contre les courses des Mécontens, ne sont-elles pas tous les jours forcées, même par des Corps de Cavalerie des Mécontens, qui n'ont pourtant aucune solidité pour attaquer?

Enfin pour finir mes réflexions sur ces espéces de lignes, construites dans la vûë de couvrir un païs contre les courses, les empêcher de contribuer, ou même pour y renfermer une Armée, j'ose assurer qu'elles ne peuvent trouver de considération, que dans l'esprit d'un Général borné, qui ne sçait pas se tenir près de son Ennemi & en sû-

reté, par la situation & la bonté d'un poste, qu'il se sera choisi, pour contenir son Ennemi, sans être forcé de combattre malgré lui, & qui se croit toûjours commis, dès qu'il ne voit point de terre remuée entre son Ennemi & lui.

Aussi n'avons-nous jamais vû, que M. le Prince & M. de Turenne, les deux plus grands Capitaines du dernier siecle, aïent seulement jamais pensé à cette maniere de faire la Guerre. Ils étoient pourtant bien habiles, & d'un génie de Guerre supérieur à tous les Généraux de leur tems. Ces grands Hommes se sont souvent pendant des Campagnes entieres, maintenus à portée des Armées ennemies, fort supérieures à celles qu'ils commandoient, & les ont empêchées de pénétrer dans notre païs, sans lignes, en se présentant toujours de près à leur Ennemi, & cela par le choix seul des Postes qu'ils ont sçû prendre.

M. le Maréchal de Créqui qui, comme je l'ai dit ailleurs, a soûtenu des Campagnes difficiles contre M. le Duc de Lorraine, a ignoré l'usa-

ge des lignes. Enfin M. de Luxembourg, qui a glorieusement suivi ces grands Hommes dans le commandement des Armées, & contre le sentiment duquel cet usage des lignes s'est établi en France, a toujours été si persuadé, que l'usage des lignes étoit pernicieux à un Général qui sçait la Guerre, que pour quelque raison de commodité que ce pût être, il n'a jamais voulu, que son Armée campât dans le dedans des lignes.

Après tous ces exemples rapportés, je conclus que ces lignes pour couvrir un païs contre les courses, ne peuvent jamais produire cet effet, que quand elles sont courtes par leur front, qu'elles ne peuvent être tournées, ou les Troupes, qui les gardent, forcées par leur flanc, au-delà de l'étenduë du païs qu'elles peuvent contenir en bataille, & qu'il est toûjours très-dangereux à un Général de s'y renfermer avec son Armée.

CHAPITRE LXXIX.

De l'Attaque des Lignes de circonvallation.

L'Attaque de ces lignes ne doit être exécutée, qu'avec connoissance entiere de leur disposition & construction, du nombre de Troupes qui y sont renfermées, & de l'état de la Place qu'on veut secourir.

C'est toujours un dangereux parti à prendre, que d'attendre son Ennemi dans des lignes. Il est très-rare, que celles qui ont été attaquées n'aïent été forcées; & la forte raison de faire des lignes, ne doit être que pour empêcher les petits secours, & donner du repos à l'Armée, qui sans cela seroit obligée de passer les nuits sous les armes.

Mais si l'Ennemi se confiant à la bonté de son retranchement, néglige d'en sortir, & de venir au-devant de l'Armée pour combattre, il faut s'approcher desdites lignes tout le plus qu'il est possible; prendre pour son Camp la situation la plus avantageuse; y demeurer avec

patience, fatiguer toutes les nuits l'Armée ennemie par des démonstrations d'attaque, & tout le jour, en l'empêchant de fourager, & de recevoir des convois; lui dérober la connoissance du côté par lequel on veut faire le plus grand effort; assembler quantité de fascines & de claies; être, s'il se peut, convenu avec la Place des signaux respectifs, par lesquels on s'instruit également de ce qu'on a résolu de faire; & enfin le jour de l'attaque des lignes déterminé, s'en approcher avec grand silence, dès que la nuit sera close; commencer l'attaque à une heure avant le jour; en former plusieurs fausses avec plus de vigueur que les vraies, afin d'y attirer les forces & l'attention de l'Ennemi; faire commencer foiblement les vraies, & augmenter successivement l'effort; avoir un grand nombre de travailleurs avec des fascines & outils, pour ouvrir les endroits où l'on aura comblé la ligne; faire porter des fascines par toute la Cavalerie, qui les viendra brusquement jetter où l'Infanterie en aura

besoin; se saisir des barrieres, & les ouvrir; faire prendre poste à l'Infanterie sur les redans, dont elle aura chassé l'Ennemi; former des Corps & des Lignes de Troupes, à mesure qu'on sera entré dans le Camp; charger brusquement tout ce qui s'opposera à ce Corps; faire pendant ce tems travailler sans relâche à combler, & ouvrir tout le plus grand espace de lignes qu'il se pourra; garder ensemble toute la seconde ligne, pour soûtenir la premiere qui sera entrée, & ne l'introduire dans le dedans des lignes qu'à mesure que celle qui y sera se sera avancée, & aura donné du terrain pour la placer commodément; séparer & ouvrir ainsi le front de l'Armée ennemie; ne point laisser débander personne pour piller, que l'on n'ait entiérement battu l'Ennemi, & qu'on ne l'ait chassé hors de son Camp.

Quant à sa poursuite, elle se réglera sur la contenance, ou le désordre dans lequel on le verra.

La Place de son côté, si elle le peut, doit favoriser l'attaque du de-

hors, ſoit en ſortant du côté du quartier attaqué, pour achever de le mettre en déſordre, ſoit par une grande ſortie ſur la tranchée, pour laquelle elle ſe conduira ſur le ſuccès de l'attaque des lignes.

Si la Place ſort ſur la tranchée, les gens armés de la ſortie doivent être ſuivis d'un grand nombre de travailleurs, pour détruire les logemens & boïaux de la tranchée, à meſure qu'on en aura chaſſé l'Ennemi; afin qu'en cas que l'attaque de la ligne ne réuſſiſſe pas cette premiere fois, la Place ait au mois retardé ſa perte, par la deſtruction d'une partie de la tranchée.

Que ſi par hazard on ne réuſſiſſoit pas à l'attaque des lignes la premiere fois, en cas que la perte n'eût pas été trop grande, il ne faudroit pas ſe rebuter, parce que, comme c'eſt preſque toujours une faute à un Ennemi d'attendre dans ſes lignes, il faut tâcher d'en profiter; ce que l'on peut faire avec d'autant plus de facilité, que par le Poſte qu'on aura pris, on lui aura ſans doute ôté le moïen de ſortir de la

ligne pour donner bataille, afin de ne ſe plus trouver dans le danger où il a été, d'être forcé dans ſes lignes.

Il peut même arriver que cet Ennemi ainſi renfermé dans ſes lignes, ou ſoit devenu préſomptueux par la réuſſite de ſa premiere défenſe, ou que ſes établiſſemens contre la Place aſſiégée lui en faſſent eſpérer une prompte réduction, malgré la préſence & la vûë de l'armée de ſecours. En ce cas, il faut ſe corriger des fautes qu'on a faites à la premiere attaque, & en former une nouvelle mieux conduite; & cela par deux raiſons.

La premiere, parce que la préſence de l'Armée de ſecours, ranime la garniſon, & la rend plus opiniâtre dans ſa défenſe.

La ſeconde, parce que les attentions de l'Armée qui fait le ſiége, ſur celle qui veut ſecourir la Place, ne lui permettent pas de la preſſer auſſi vivement qu'elle le feroit, parce qu'elle eſt occupée à ſa propre conſervation, & qu'elle ne peut pouſſer le travail de l'attaque

avec autant de vivacité, qu'elle le feroit, si elle étoit sans attention contre le dehors.

REMARQUES.

J'ai dit dans mes maximes, quelles sont les raisons de la construction des lignes de circonvallation, le danger que court le Général, lorsqu'il y veut attendre son Ennemi, & quelle est la maniere de les attaquer avec succès.

Pour appuïer mes maximes sur ce sujet, je rapporterai des exemples de lignes forcées, & de lignes protégées par des Armées d'observance.

Les lignes d'Arras étoient les meilleures qui aïent jusqu'à présent été faites, & pour la sûreté desquelles on avoit apporté le plus d'attention. Elles furent cependant forcées par Mrs. les Maréchaux de Turenne, de la Ferté, & d'Hocquincourt, même avec fort peu de perte; parce qu'elles furent attaquées par trois endroits différents, ausquels on ajoûta encore de fausses attaques; que l'on prit le tems de la

nuit pour les attaquer ; & qu'il fut impoſſible à l'Ennemi de juger dans l'obſcurité entre pluſieurs attaques, quelles étoient les ſérieuſes.

Lorſque les Turcs aſſiégerent Vienne en l'année 1683. il s'y renfermerent dans des lignes. Leur Armée étoit infinement ſupérieure à celle que l'Empereur avoit pû raſſembler, & ils pouvoient venir audevant de l'Armée Chrétienne pour la combattre, ſans quitter le ſiége. Ils négligerent de le faire.

M. le Duc Lorraine ſe chargea avec la plus grande partie de l'Infanterie, d'attaquer les lignes par le haut du Danube ; le Roi de Pologne Jean Sobiesky avec toute ſa Cavalerie, & une partie de celle de l'Empereur, tourna le Camp des Turcs par des montagnes, ſans être vû dans ſa marche, & fit ſon attaque par le bas du Danube, & & le flanc, que les Turcs croïoient impratiquable. Il pénétra dans la ligne. Le premier déſordre qu'il y cauſa, rendit heureux le ſuccès de l'attaque de M. de Lorraine ; de maniere que les Turcs également forcés

cés par les deux extrêmités, & le centre de leurs lignes, n'ayant point intérieurement assez de terrain pour se former, & opposer un front considérable, furent forcés à une fuite honteuse, & à l'abandon entier de leur Camp & du Siége.

En l'année 1706. M. le Duc de Savoïe & M. le Prince Eugéne ont forcé les lignes de Turin, dans lesquelles M. de Marsin & M. de la Feüillade avoient, pour ainsi dire, forcé M. le Duc d'Orleans d'entrer avec toute son Armée, venuë de Lombardie pour soûtenir le Siége, dont M. de la Feüillade étoit chargé.

Tout le monde sçait que ce facheux événement est arrivé par le côté, où M. de la Feüillade avoit négligé de faire des lignes, parce qu'il n'avoit pas prévû que l'Ennemi libre dans ses mouvemens, par l'entrée de l'Armée dans les lignes, pourroit en passant la Doire, tourner le Camp du côté de Chivas, qui étoit le quartier le moins garni de troupes, & où il n'y avoit point de lignes.

Ce manque d'attention étoit bien

grand ; car comment n'imagine-t-on pas ; qu'un Ennemi que l'on laisse le maître de la campagne, & de faire ses mouvemens avec liberté, préférera l'attaque d'un quartier fort petit, séparé du gros de l'Armée par une riviere, & découvert, à celle de tout son front considérable, & bien couvert du gros de l'Armée ? Voilà quelle a été la faute, qui a fait battre l'Armée du Roi devant Turin.

Après avoir rapporté ces trois exemples de lignes forcées, parce que l'on a crû les pouvoir garder, je passerai aux trois autres exemples de lignes protégées par les Armées d'observance.

Lorsque le Roi a fait le Siége de Mons en l'année 1691. M. le Prince d'Orange rassembla une Armée considérable, pour faire lever ce Siége. M. de Luxembourg lui fut opposé avec une Armée d'observance. Il sçut toujours se placer si bien, pour couvrir le Siége, que M. le Prince d'Orange ne pût combattre M. de Luxembourg, ni interrompre le Siége.

En l'année 1692. quand le Roi fit le Siége de Namur, M. le Prince d'Orange voulut encore secourir cette Place. M. de Luxembourg lui fut encore opposé avec une Armée d'observance. Ce Général fort inférieur en Infanterie, sçut si capablement conduire ses mouvemens, pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans la Méhaigne, qu'il le contraignit à abandonner le dessein de secourir la Place.

En l'année 1708. lorsque l'Armée du Roi a marché pour le secours de Lille assiegée par les Ennemis, M. le Prince Eugéne n'a laissé devant la Place que l'Infanterie nécessaire, & il s'est choisi un poste avantageux sur les hauteurs de Seclin, entre ce Bourg & ses lignes. On ne jugea pas pratiquable de l'attaquer ainsi posté, parce qu'il avoit sa droite & sa gauche assurées, & que l'on ne pouvoit faire d'efforts contre lui que par son front, qu'il avoit retranché.

Ces trois exemples sur le même sujet, sont pourtant, dans la maniere de protéger un Siége par une

Armée hors des lignes, tous différents les uns des autres.

Pour protéger le Siége de Mons, M. de Luxembourg a été au-devant de l'Ennemi, tout le plus qu'il lui a été possible; il s'est opposé à lui en pleine campagne, toujours en état de combattre de front, mais avec avantage, par le choix de ses postes, qui lui donnoient la liberté de charger son Ennemi en flanc, en cas qu'il eût osé le lui prêter pour s'approcher du. Siége, pendant que son front étoit si avantageux, qu'il ne craignoit point que M. le Prince d'Orange osât l'aborder.

Par cette conduite attentive & habile, il donna le tems au Roi d'achever paisiblement son Siége, & de prendre Mons.

Pour protéger le Siége de Namur, M. de Luxembourg a eu une conduite toute différente de celle qu'il avoit euë au Siége de Mons, parce que la situation de cette Place étoit différente.

Il ne falloit point laisser entrer l'Armée de M. le Prince d'Orange

dans la Méhaigne, parce que ſi elle y étoit entrée, elle auroit pû porter ſa droite à la Sambre; auquel cas les attentions contre le ſecours auroient été doubles; ſçavoir du côté du Château, qui eſt entre la Sambre & la Meuſe, & du côté de la Ville, qui eſt entre la Sambre & la baſſe Meuſe. Cependant l'Ennemi avoit beaucoup de canon; il étoit fort ſupérieur en Infanterie, & il s'agiſſoit de garder avec une Cavalerie ſupérieure les bords d'un ruiſſeau aſſez étroit, & garni de bois.

Ce fut ce que M. de Luxembourg fit avec tant de capacité, dans la maniere de ſe placer toujours devant ſon Ennemi, dans une diſtance aſſez meſurée, pour qu'il n'oſât hazarder ce paſſage de la Méhaigne, qu'il ne fut jamais poſſible à M. le Prince d'Orange, d'aſſûrer un Corps d'Infanterie en dedans de la Méhaigne, capable d'y protéger le paſſage du reſte de ſon Armée.

Ces attentions continuelles durerent même dix ou douze jours, & furent toûjours de la part de M.

de Luxembourg ſi remplies de pénétration, & de jugement parfait des mouvemens que M. le Prince d'Orange pouvoit faire, que ce Prince fut contraint de voir prendre Namur, ſans avoir pû le ſecourir.

Pour protéger le Siége de Lille par le côté de Seclin, qui a été le ſeul par où l'on ait tenté le ſecours de cette Place, M. le Prince Eugéne n'a eu beſoin que de ſe choiſir un bon Poſte, dans lequel il pût avoir les flancs couverts, & ſon front bon. C'eſt ce qu'il a trouvé ſur les hauteurs de Seclin. Ainſi ſon opération aïant été unique, je ne dois le loüer que du bon choix qu'il a fait de ce Poſte, & non des différents mouvemens, puiſqu'il n'en a eu qu'un ſeul à faire, pour ſe porter ſur cette hauteur.

Ce n'eſt point par oubli que je n'ai point parlé ici de la Bataille de Caſſel, donnée pour protéger le Siége de S. Omer; en quoi cette action pouvoit avoir rapport à la matiere de ce Chapitre. Mais comme les circonſtances de cette action

seront traitées dans le Chapitre suivant, qui est celui de mes réflexions sur les Batailles, ausquelles je me suis trouvé, ou qui se sont données de mon tems, & dont j'ai été instruit, je m'abstiendrai d'en parler ici.

Je finirai donc mes réflexions sur la matiere des lignes, en disant, que la raison décisive & certaine de ma maxime, *de ne jamais attendre son Ennemi dans des lignes de circonvallation, & de le combattre hors de la ligne*, est sensible, non seulement par les exemples que je viens de rapporter, mais encore en ce qu'il est d'une vérité constante, que renfermé entre la Place & les lignes on est toujours gêné dans ses mouvemens; & qu'au contraire l'Ennemi est libre dans les siens; qu'il les couvre de la nuit; qu'il fait ses principaux efforts où il lui plaît de les faire, se dégarnissant sans crainte par tout où il le veut; qu'il fait autant de fausses attaques qu'il lui convient d'en faire, pour rendre par tout les attentions égales; qu'il est sûr que celle de ses at-

taques qui prospére, sépare en entrant l'Armée attaquée dans ses lignes, sans qu'elle puisse se rejoindre, la force à la fuite, & à l'abandon de son Camp & Siége, parce qu'elle n'a point de terrain pour se réformer en arriere, entre le front de son Camp & la Place; & enfin, que l'Armée qui attend l'Ennemi dans ses lignes, pouvant être attaquée presque toujours par toute la circonférence de la ligne, elle ne peut avoir aucun flanc en sûreté, & ne se peut jamais trouver en état de résister à la colonne Ennemie, qui a forcé un endroit de la ligne.

CHAPITRE LXXX.

Des Batailles.

LEs Batailles étant des actions générales d'un Armée contre une autre, & décidant souvent du succès de toute la guerre, au moins & presque toujours de la Campapagne, elles ne doivent être données qu'avec nécessité, & pour des raisons importantes.

Les raisons pour chercher l'Enne-

mi & le combattre, sont la supériorité en nombre, & en qualité de Troupes; la désunion entre ceux qui commandent l'Armée, ou leurs intérets différents; l'incapacité des Généraux ennemis; leur négligence dans les campemens ou les marches; la nécessité de secourir une Place considérable assiégée; la ruine de l'Armée, & sa dissipation, si elle n'est prévenuë par le bon succès d'une Bataille; la certitude d'un secours, dont la jonction à l'Ennemi le rendroit supérieur, & pourroit changer la constitution de la guerre; l'avantage qu'on peut avoir eu précédemment sur lui dans quelque occasion particuliere, qui pour n'avoir point été décisive, n'aura pas laissé d'être considérable, ou enfin la raison de décider la guerre par une Bataille.

Celles pour éviter de combattre, sont, d'avoir moins de profit à espérer d'une victoire, que de désavantage à craindre d'une défaite; d'être inférieur à l'Ennemi en nombre, & en qualité de Troupes; d'attendre un secours étranger, ou une

jonction d'un Corps séparé; de trouver l'Ennemi avantageusement posté, ou d'avoir lieu d'espérer la ruine de l'Armée ennemie, en temporisant & évitant le combat.

La résolution de combattre fondée sur quelques-unes des raisons, dont je viens de parler ci-dessus, étant prise, il faut à présent passer aux moïens de l'exécuter avec succès.

De ces moïens, les uns sont de prévoïance : pour les autres, on ne les trouve que le jour du combat, & ce sont pourtant ceux qui décident presque toujours du succès.

Les moïens de vaincre, & qui sont de prévoïance, sont de faire son ordre de Bataille, suivant la quantité, ou la qualité des Troupes, dont l'armée est composée, & le païs dans lequel on présume de trouver l'Ennemi; de distribuer les postes aux Officiers généraux; donner des copies de cet ordre de Bataille à tous ceux qu'il est de nécessité qui en aïent, pour le faire observer; avoir toutes les Troupes bien armées, & même des armes

de relais au parc de l'Artillerie; pour les pouvoir distribuer, soit avant le combat, s'il en manque, & qu'on ait des soldats désarmés, soit après le combat, où il s'en perd beaucoup; en cas que l'action n'ait pas été décidée, avoir abondance de munitions de guerre, distribuées sur des charettes composées, pour les avoir à propos derriere les Troupes qui auront un plus long feu à faire, ou à soûtenir; faire distribuer avant le combat un nombre suffisant de coups à tirer; que l'Armée ait eu le tems de manger, & de prendre quelque repos, s'il est possible, avant le combat; avoir plus de médicamens & de Chirurgiens, qu'on ne présume en avoir besoin; être absolument débarrassé des gros bagages, & avoir même placé les menus bagages en lieu sûr, & distans des lignes; ne point négliger les avantages du Soleil & de la poussiere; inspirer à l'Armée l'envie de combattre, la certitude de la victoire, le butin & les bons quartiers aux Soldats, la gloire & les récompenses aux Officiers.

Les moïens de vaincre qui ne se présentent que le jour du combat, sont tous les avantages du terrain; l'observation de l'ordre de Bataille qui aura été donné; son changement, s'il y en a nécessité, fait à propos, & après avoir averti ceux qui le doivent sçavoir; la distribution de l'Artillerie sur la ligne suivant le terrain; les attentions sur les avantages qui se peuvent prendre, soit en étendant ses aîles, * pour envelopper l'Ennemi, si on le peut, soit en les couvrant, * & en les assurant, afin de pouvoir les dégarnir, pour faire un plus grand effort où l'Ennemi paroîtra le plus foible; donner le mot de ralliement & de reconnoissance, avant que de marcher à l'Ennemi, * en cas que la marche à l'Ennemi ait commencé de nuit, ou que l'on puisse présumer que l'action ne puisse finir avant la nuit; * faire bien observer la droite & la gauche, & la distance entre les lignes, si l'on marche de front; faire de fréquentes altes, pour donner le tems à la ligne de se redresser, & à l'Artillerie de tirer, & de recharger;

défendre ſur toutes choſes aux Soldats de tirer; eſſuïer conſtamment le feu de ſon Ennemi, & ne le charger qu'après ſon feu.

Que ſi l'Armée qui veut combattre part de trop loin, pour pouvoir arriver ſur le terrain où eſt l'Ennemi, en marchant de front, ou qu'elle ne le puiſſe pas, à cauſe des lieux par leſquels il faudroit paſſer, & qui ne ſeroient pas aſſez ouverts, il faut en ce cas, qu'elle s'approche de ſon Ennemi, ſur aſſez de colonnes, pour pouvoir ſe trouver en Bataille hors de diſtance d'être chargée en colonne.

Il faut auſſi que les Officiers généraux qui conduiront les colonnes, s'obſervent ſoigneuſement les uns les autres, pour qu'au moins leurs têtes faſſent un front, & que, lorſqu'ils feront arrivés ſur le terrain où l'Armée peut ſe déploïer, ce mouvement ſe faſſe avec diligence & précaution, & hors de portée de pouvoir être chargé par l'Ennemi, avant que toute l'Armée ſoit placée, & en Bataille.

Le Général doit ſe placer dans le

lieu le plus commode, pour voir l'effet de la premiere charge, afin de pouvoir envoïer ſes ordres, ſoit pour faire ſoûtenir les Troupes qui auront battu, ſoit pour remplacer celles qui l'auront été. Il doit pour cela ſe ſervir, ou de Troupes qu'il aura placées entre les deux lignes, au cas qu'il l'ait jugé convenable, ou de celles de la réſerve, ſuivant qu'il le jugera à propos.

Tous les Officiers généraux doivent être à leurs Poſtes, tant pour mener au combat les Troupes qui leur ſont commiſes, que pour remédier aux inconvéniens, qui peuvent arriver dans l'étenduë de leur commandement.

Le Combat s'opiniâtrant, & le ſuccès en devenant partagé, le Général doit faire ſon principal effort contre le lieu, où l'Ennemi fait le plus de réſiſtance; & en ce cas, il doit s'y porter lui-même, afin d'animer les Troupes par ſa préſence, & les faire charger avec plus de vigueur.

Si ſon bonheur eſt égal par toute la premiere ligne, & qu'elle ait ren-

versé celle des Ennemis, la principale attention des Officiers généraux & particuliers doit être de contenir les Troupes, empêcher que les Corps ne se débandent, ne faire suivre les fuïards que par des gens détachés des Bataillons & des Escadrons, marcher lentement avec toute cette premiere ligne, pour soûtenir les détachés, & charger de front & en ordre la seconde ligne des Ennemis.

L'Artillerie doit toujours accompagner la premiere ligne, dans l'ordre où elle a été d'abord distribuée, en cas que le terrain le permette; & le reste de l'Armée doit suivre ce mouvement, en observant toûjours la distance entre les deux lignes, telle qu'elle aura été ordonnée par l'ordre de Bataille, afin qu'il n'y arrive point de confusion.

Que si la victoire continuë à se déclarer, & qu'on renverse encore la seconde ligne, le Général doit avec plus d'attention empêcher que ses Troupes ne se débandent, de peur qu'elles ne soient chargées, & mises en désordre par la premiere

ligne des Ennemis, qui pourroit s'être ralliée derriere la seconde. Il doit pousser les Troupes battuës toujours en Corps & en ligne, jusqu'à ce que leur désordre soit général; après quoi il faut augmenter le nombre des détachés, sans souffrir jamais que personne quitte les drapeaux & étendarts, sans être commandé.

C'est dans ce moment qu'il doit se servir de sa réserve, & des Corps qui n'ont point combattu, pour suivre les Ennemis, les empêcher de se rallier, & faire des prisonniers, dont il ne doit jamais souffrir que les Troupes se chargent pendant le combat, ni qu'elles regardent seulement le butin du champ de Bataille, jusqu'à ce que la victoire soit absolument assurée, & l'Ennemi tellement en désordre & éloigné, qu'on ne puisse plus craindre qu'il puisse revenir sur le Corps qui aura été détaché, pour le suivre dans sa fuite; après quoi pour le reste de la journée, il peut laisser recueillir aux troupes victorieuses le butin du champ de Bataille.

Que si, en suivant l'Ennemi bâttu, on tombe sur ses Bagages, il ne faut point laisser débander pour le pillage le Corps destiné pour suivre l'Ennemi, & achever de l'accabler dans sa retraite. Il faut avec une extrême attention & sévérité, porter ce Corps au-delà desdits Bagages, ne s'attacher qu'à détruire ou prendre les hommes, & laisser le pillage des Bagages à l'Armée.

Les premiers soins du Général, après le gain de la Bataille (le Seigneur des Victoires remercié) doivent être de faire panser les blessés, en aller voir les principaux, ou envoïer de sa part, s'il n'en a pas le tems; de se faire rendre compte des belles actions qu'il n'aura pû voir, & de donner en général des louanges à toute son Armée, de louer en particulier ceux qui le méritent; de faire rassembler les marques de sa victoire, qui sont, les prisonniers, les drapeaux, & étendarts, les timbales, & l'Artillerie ennemie; de donner de cette victoire une premiere nouvelle à son Prince; de la faire suivre d'une ample relation de

toutes ses circonstances, en lui envoïant les drapeaux & étendarts; les timbales restant, suivant l'usage aux Corps qui les ont prises.

Après avoir déblaïé son Camp de ses blessés, de ceux des Ennemis, des prisonniers, de leur Artillerie, & de tout ce qui lui seroit superflu, & avoir laissé prendre du repos à son Armée, il doit s'appliquer à tirer de sa victoire tous les avantages, que la circonstance des lieux & des tems lui fournira, en execution du projet qui aura été concerté & résolu. Je ne parle pas du tems que l'on doit emploïer à ce déblai; il doit être tout le plus court qu'il est possible. C'est tout ce que l'on en peut dire.

Mais comme le sort des armes est journalier, & qu'après toutes les sages précautions prises pour vaincre, on ne laisse pas quelquefois d'être vaincu; l'application entiere du Général, en ce cas funeste, & les soins de ses inférieurs, ne doivent regarder que les moïens d'empêcher une déroute entiere.

C'est à cela seul qu'il doit pen-

ser. Son expérience & sa capacité lui doivent faire connoître le moment qui précéde la perte de la Bataille, afin de prendre toutes les précautions necessaires, pour diminuer le désordre d'une fuite; soit par un effort considérable qu'il fera avec les Troupes, qui ne sont point ébranlées, pour donner le tems à celles qui le sont de se rallier, & se remettre ensemble, & ainsi assûrer la retraite; soit en se laissant en arriere d'un Poste, où il puisse se retirer en sûreté, ou d'un défilé, derriere lequel il puisse se rassembler.

Comme l'abandon & la perte de son champ de Bataille entraîne souvent celle de ses Bagages, s'il en a avec lui, & presque toujours celle de son Artillerie, il ne doit rester dans ce premier lieu, où il se sera retiré & mis en sûreté, qu'autant de tems qu'il lui en faut, pour rassembler les débris de son Armée; après quoi il la doit mener dans un Camp sûr, où il puisse réparer ses pertes, tant par le canon & les armes qu'il fera venir des Places, pour en donner à ceux qui les auront perduës,

que par les secours dont il se pourra faire joindre.

Que, si sa perte est si considérable, qu'elle puisse entraîner celle de quelque Place, il y doit jetter la meilleure & la plus sûre Infanterie qui lui reste, & tâcher ensuite de tenir toujours la Campagne avec sa Cavalerie, pour incommoder l'Ennemi, en cas qu'il s'attache à un Siége, ou pour le contenir, & l'empêcher de se séparer en plusieurs Corps, si son dessein n'est que de pénétrer dans le païs, & de le désoler.

Que si le victorieux, par les pertes qu'il aura faites le jour de la Bataille, se trouve trop affoibli en Infanterie, pour s'attacher à un gros Siége, ou qu'il ne soit pas en état de l'entreprendre, manque de grosse Artillerie & de munitions de guerre, & qu'enfin il ne puisse tirer des fruits de sa victoire, que celui ou d'avoir déconcerté les projets de son Ennemi, ou de rester maître du plat-païs pendant le reste de la Campagne, ou de procurer à son Armée des quartiers d'hiver dans

le païs ennemi ; il faut que le vaincu, en s'éloignant du victorieux, se place en lieu sûr, près des grosses Villes ; d'où il puisse tirer les commodités que la perte de la Bataille a ôtées à son armée, tant pour les subsistances & médicamens pour les blessés, que pour la réparation des Bagages perdus ; qu'il rassûre ses Troupes, & ne se remontre en corps à l'Ennemi qu'après qu'il aura réparé ses pertes, soit par la jonction de nouvelles Troupes, soit pour avoir fait donner des armes à ceux qui en ont perdu, rétabli son Artillerie & ses Vivres, fait guerir les blessés, & qu'enfin il se soit remis en état de s'opposer au progrès de l'Ennemi, & à son établissement dans des quartiers d'hiver avantageux.

REMARQUES.

J'ai dit dans mes Maximes, quelles sont les raisons qu'un Général peut avoir, pour chercher à combattre son Ennemi ; qu'il doit toujours donner la Bataille, ou combattre librement, & éviter de la recevoir

de son Ennemi ; de quelle maniere, & avec quelles attentions il faut s'approcher d'un Ennemi, que l'on veut combattre ; quelles peuvent être les différentes dispositions à prendre, par rapport aux différens terrains du champ de Bataille, & en cette occasion, quelles sont les attentions & les précautions à prendre, pour faire avec sûreté les changements, qu'il convient de faire à l'ordre de Bataille ; quelles sont les attentions qu'il faut qu'un Général ait avant le Combat, dans le tems qu'il se donne, & après la Bataille. Enfin j'ai donné tous les préceptes généraux, qui peuvent être donnés sur cette grande opération de guerre. Mes réflexions sur ce vaste sujet seront fort étenduës, parce que je les porterai, & sur les Batailles, & sur les grands Combats, qui ont décidé du succès d'une entreprise.

Les exemples que je rapporterai sur cettte matiere, & par rapport à mes préceptes généraux, dont il faut que j'assûre la vérité & la certitude, seront fondés sur les évé-

nemens des Batailles & grands Combats, ausquels je me suis trouvé, ou sur ce que j'ai appris des actions, où je n'ai pas été présent, & qui se sont données de mon tems.

Tous ces exemples prouveront par la diversité des situations, & les particularités qui ont produit les grands événemens, combien cette matiére est étenduë, quelle est l'impossibilité d'ajoûter des maximes particuliéres à mes préceptes généraux, & à combien de différentes choses il faut qu'un Général pense en un moment, pour se procurer un heureux succès.

L'on ne donne à proprement parler le nom de *Bataille*, qu'aux actions qui se passent entre deux Armées, rangées dans leur ordre de Bataille, & qui combattent dans un païs assez ouvert, pour que les lignes se chargent de front & en même tems, ou au moins pour que la plus grande partie de la ligne charge, pendant que l'autre partie reste en présence, par des difficultés, qui l'empêchent d'entrer si tôt en action par un front égal à celui,

qui pourroit lui être opposé par l'Ennemi. Les autres grandes actions, quoique presque toujours d'une plus longue durée, & même plus meurtriéres, que celles dont je viens de parler, n'ont que le nom de Combat.

La raison de cette différence de nom vient de la différence dans les dispositions des Armées, & de celle qui se trouve ordinairement, dans les suites de ces deux espèces de grandes actions.

Une Bataille perduë emporte presque toujours après soi la perte de l'Artillerie de l'Armée, & souvent celle de ses Bagages. Ainsi l'Armée battuë n'étant plus en état de paroître devant son Ennemi victorieux, qu'elle n'ait réparé ses pertes, elle est pour long-tems contrainte de le laisser le maître de la campagne, & de l'exécution des entreprises qu'il lui convient de former, par rapport à la grandeur du succès qu'il a eu dans cette journée, & à ses moïens pour entreprendre.

Un grand combat perdu; quoique

que plus ſanglant, emporte rarement la perte de toute l'Artillerie, & preſque jamais celle des Bagages ; parce que les Armées n'ayant pû s'aborder par leur front, il eſt certain qu'elles n'ont pû ſouffrir, que dans la partie qui a combattu, & que quoique pour attaquer, ou pour ſoûtenir, on ait ſucceſſivement été obligé de ſe ſervir de nouvelles Troupes tirées du front qui ne pouvoit point combattre, cependant l'action n'ayant pas pû devenir générale, n'a pu produire qu'une plus grande, ou moindre perte d'hommes, ſans influer ſi abſolument ſur la ſuite d'une Campagne, & ſur ſa déciſion pour la ſupériorité, que le peut faire une Bataille rangée, ni même ſans produire la perte des Bagages, ni celle de l'Artillerie, dont on ne peut perdre tout au plus, que celle qui pourroit s'être trouvée ſur le terrain, où l'on auroit combattu avec déſavantage.

Combat de Woërden en 1672.

Le premier exemple que je rapporterai sur la matiere de ce Chapitre, sera celui du combat de Woërden, donné par M. de Luxembourg contre M. le Prince d'Orange en l'année 1672.

M. le Prince d'Orange vouloit assiéger Woërden, qui n'avoit point d'ouvrages extérieurs, & où M. de Luxembourg tenoit une garnison d'environ deux mille hommes.

La Place étoit d'une grande conséquence aux deux Partis. Elle couvroit Utrecht, & donnoit une entrée facile dans la Hollande, dès que les glaces rendroient pratiquable pour les marches des Troupes, le païs, que les Hollandois avoient été obligés d'inonder.

Les environs de la Place étoient même presque tous * inondés; * de maniere qu'elle ne pouvoit être secouruë, qu'en forçant les retranchemens, que M. de Luxembourg étoit informé que les Ennemis avoient faits sur les digues, en s'y venant établir,

Les attentions que M. le Prince d'Orange donnoit par ses mouvemens, étoient égales pour Naërden situé sur le Zuiderzée, pour le Fort de Creve-cœur, & pour Bomel. Ainsi M. de Luxembourg résolu de s'opposer à l'exécution du dessein de M. le Prince d'Orange, attendoit que ce Prince se fût fixé, pour marcher à lui.

Dès qu'il sçût que Woërden étoit investi, il y marcha sans aucune perte de tems, avec un Corps considérable d'Infanterie, beaucoup inférieur à celui de l'Ennemi ; parce qu'il ne vouloit pas lui donner le tems de trop bien assurer ses retranchemens sur les digues, & qu'il jugea qu'il ne pouvoit lui opposer sur une digue, plus de Troupes qu'elle n'en pouvoit contenir ; qu'ainsi s'il trouvoit qu'il pût être pratiquable de faire passer son Infanterie dans l'inondation, il pourroit attaquer les digues en flanc la nuit, pendant que les Troupes ennemies seroient occupées à soûtenir l'attaque de la tête de la ligne.

La commodité des canaux, & des

inondations, pour la facilité du transport des matériaux propres à se retrancher, donna le moïen à M. le Prince d'Orange de faire en peu d'heures une coupure, & un bon retranchement sur la digue du vieux Rhin, entre Harmelen & Woërden; de palissader, & fraiser le parapet de son retranchement, & d'y placer du canon. Il fit même encore plusieurs coupures & retranchemens, entre celui dont je viens de parler, & Woërden, afin de multiplier les difficultés à M. de Luxembourg, lorsqu'il viendroit l'attaquer. Il porta aussi ses attentions sur le canal, qui vient de Camérick tomber dans le vieux Rhin fort près de Woërden, dont il retrancha la digue en trois endroits.

Mais dans cette disposition, il fit deux fautes; la premiere, fut de ne pas se saisir du Village de Harmelen, où il y avoit une Eglise avec un bon cimetiere, & où M. de Luxembourg tenoit un Poste de cinquante hommes, pour assûrer la communication entre Utrecht & Woërden, contre la garnison Ennemie qui é-

toit dans Oudewater.

Si cette Eglise, qui étoit à la gauche du vieux Rhin, avoit été occupée par un Corps d'Infanterie & du canon, il auroit été bien difficile à M. de Luxembourg, de s'approcher plus près de Woërden, sans avoir forcé l'Eglise, ou l'avoir ruinée à coups de canon, ce qui auroit pû consumer du tems, pendant lequel M. de Luxembourg n'auroit pas pû s'approcher plus près de Woërden.

La seconde faute que fit M. le Prince d'Orange, fut celle de n'avoir pas fait garder, ni rompre le pont, qui étoit dans le Village de Camerick sur le canal; ce qui donna le moïen à M. de Luxembourg d'attaquer les retranchemens, qui étoient sur ce canal par leur tête & par leur flanc, en se mettant dans l'inondation. Lorsque M. de Luxembourg fut arrivé à Harmelen avec ses Troupes, il n'étoit pas encore nuit, & il put reconnoître les retranchemens faits sur la digue du vieux Rhin. Il les jugea fort difficiles à emporter par leur tête, & dès que la nuit fut venuë, il ne laissa devant

ces retranchemens que ses Dragons, avec ordre d'attaquer assez mollement ces postes, lorsqu'ils entendroient qu'il attaqueroit ceux qui étoient, comme je viens de le dire, sur la digue du canal de Camérick.

Ce Général marcha donc avec toute son Infanterie à Camérick, sans que M. le Prince d'Orange fût averti de cette marche, qui se faisoit au travers d'un païs inondé. On trouva que le pont de Camérick n'étoit ni rompu, ni gardé, de sorte que toute l'Infanterie se trouva de l'autre côté du canal plus de trois heures avant le jour; à la petite pointe duquel, (tems favorable pour attaquer des retranchemens, ou des lignes) M. de Luxembourg fit attaquer le premier retranchement, qui étoit autour d'un moulin à vent, lequel fut emporté. On s'étendit ensuite dans l'inondation, qui de ce côté-là n'avoit que deux pieds d'eau, & même moins en quelques endroits; on prit le flanc des autres retranchemens, qui n'avoient pû être couverts faute de tems, & qui n'étoient bons que par leur tête, &

on pénétra jusques sur la digue du vieux Rhin, laissant ainsi derriere nous les retranchemens, qui étoient du côté de Harmelen. Enfin après un combat d'Infanterie, le plus rude que j'aïe vû, & qui dura plus de cinq heures, cinq retranchemens furent forcés, & la Place secouruë, avec une perte du côté des Ennemis de plus de six mille hommes tués ou pris, d'une fort grande quantité d'Officiers principaux, & du canon qui étoit sur les retranchemens.

Exemple mémorable, & de l'activité de M. de Luxembourg, qui ne laissa pas l'Ennemi vingt-quatre heures devant Woërden sans l'attaquer, & de la valeur des Troupes, qu'aucun obstacle ne rebuta pendant un combat fort long & fort rude.

La perte de notre côté fut d'environ deux mille cinq cens hommes tués ou blessés, sur cinq mille avec lesquels l'action fut commencée. La nécessité de donner ce combat sans perte de tems se trouva d'autant plus grande, que le canon de l'Ennemi étoit déja placé devant les portes de

la Ville, qui comme je l'ai dit, n'étoient couvertes d'aucun ouvrage extérieur; qu'il y avoit peu de munitions de guerre dans la Place, & qu'elle ne pouvoit encor tenir 24 heures, si elle n'avoit point été secouruë.

* J'aurois pu mettre le combat de Woërden avec les exemples des lignes de circonvallation, forcées pour secourir une Place, puisqu'en effet cette action avoit pour objet cette opération de Guerre. Mais la bisarrerie du terrain de ce combat, qui le réduisoit à un point d'attaque, m'a engagé à le citer sur la matiere de ce Chapitre, puisque dans le fond ç'a été un grand combat, donné dans un païs inondé, pour déplacer un Ennemi retranché sur des Digues, qui formoit un Siege derriere lui, mais qui n'avoit point de lignes, qui pussent communiquer les Troupes entre elles, comme cela se trouve toujours dans les lignes de circonvallation. *

Combat de Seneff en 1674.

Le second exemple d'un grand combat d'une espéce toute différente de celui de Woërden, dont je viens de parler, est celui de Seneff en 1674. que je mets au nombre des combats, & non des batailles, parce que les Armées n'eurent jamais assez de terrain, pour se mettre en bataille, que les fronts par lesquels on combattit furent toujours forts petits, & qu'à proprement parler, l'action de Seneff se passa contre la colonne presque entiere de l'Armée ennemie qui marchoit, & non pas contre une Armée, qui se fût mise en disposition de combattre.

Ces différens combats durerent cependant plus de seize heures, aïant commencé à huit heures du matin, & n'aïant fini qu'après minuit. Il fut enterré dans l'espace, ou l'on combattit, * qui contenoit plus de deux lieuës, * vingt-six à vingt-sept mille corps, au raport des Curés des Villages, auprès desquels se donnerent ces combats.

Ils finirent autant par la lassitude de notre part, que parce qu'au bout des terrains coupés & serrés, où les combats différens s'étoient donnés, il se trouva une plaine fort ouverte, sur laquelle toute la Cavalerie de l'avant-Garde des Ennemis, qui n'avoit point souffert, étoit en bataille, pour recevoir les Troupes qui auroient été battuës; & parce que l'Infanterie de leur avant-Garde, qui avoit fait alte au-dessus du Village du Fay, & qui étoit en bataille, aïant devant elle un chemin creux, qui sortoit de ce Village, & alloit jusqu'à un bois, qui appuïoit la gauche de cette Infanterie, étoit trop bien postée, pour pouvoir être forcée, d'autant plus qu'elle avoit deux lignes de Cavalerie en bataille derriere elle.

* Comme dans d'autres endroits de mes réflexions, j'ai parlé de cette grande journée, par rapport aux fautes qui furent faites par nos Ennemis dans la disposition de leur marche, qui fut dirigée avec si peu de prudence, que ce furent ces fautes, qui engagerent le combat, * je

ne répéterai ici les particularités sur lesquelles je me suis déja étendu ailleurs, que pour fermer la bouche aux envieux de la gloire de M. le Prince, qui lui ont reproché de n'avoir pas mis d'avance toute son Armée, en disposition d'exécuter un dessein heureux contre toute l'Armée des Ennemis.

Il n'étoit pas raisonnable de penser, que les Ennemis en décampant de si près de l'Armée du Roi, porteroient leur négligence, leur manque de précaution, & pour dire encore plus, leur présomption & leur ignorance, au point où ils la porterent, comme je l'ai fait voir ailleurs. M. le Prince ne crut pouvoir engager, tout au plus, qu'un combat d'arriere-Garde, contre la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient dans & derriere le Village de Seneff, lorsque ces Troupes se mettroient en mouvement, pour suivre la queuë de la colonne de leur Armée.

Car comment penser que l'Ennemi seroit assez témeraire, pour faire continuer la marche aux colonnes de son Armée, sans en placer quel-

ques Troupes dans le premier défilé, pour recevoir celles de l'arriere-Garde, en cas qu'elles fussent chargées, & mises en désordre? comment imaginer, qu'une précaution aussi triviale seroit négligée par présomption, ou par ignorance?

Cette faute justifie mes maximes, de ne se négliger jamais sur aucune attention nécessaire, pour rendre sûrs les mouvemens que l'on a résolu de faire; & prouve qu'à la Guerre, la moindre négligence peut avoir des suites fâcheuses. Car ce n'a été que la seule négligence de l'Ennemi, à garnir ce premier défilé derriere son arriere-Garde, qui a été la véritable cause de ce grand évenement, qui sans cette négligence, n'auroit été tout au plus qu'un combat fort leger, & fort court, contre quelque Cavalerie d'une arriere-Garde, laquelle n'auroit pû être poussée que jusqu'à ce défilé.

Je ne dirai rien de la disposition de l'Armée avant le combat. Elle étoit dans le Camp, où l'on avoit seulement battu la Générale par précaution. M. le Prince n'avoit

fait sortir de la gauche de son Armée, & avancer au-dessus du Village de Seneff sur le revers de la hauteur, & hors de la vûë de l'Ennemi, que les Troupes avec lesquelles il vouloit agir contre l'arriere-Garde des Ennemis, en cas que lorsqu'elle se mettroit en mouvement pour suivre la colonne, elle prît sa marche sans précaution.

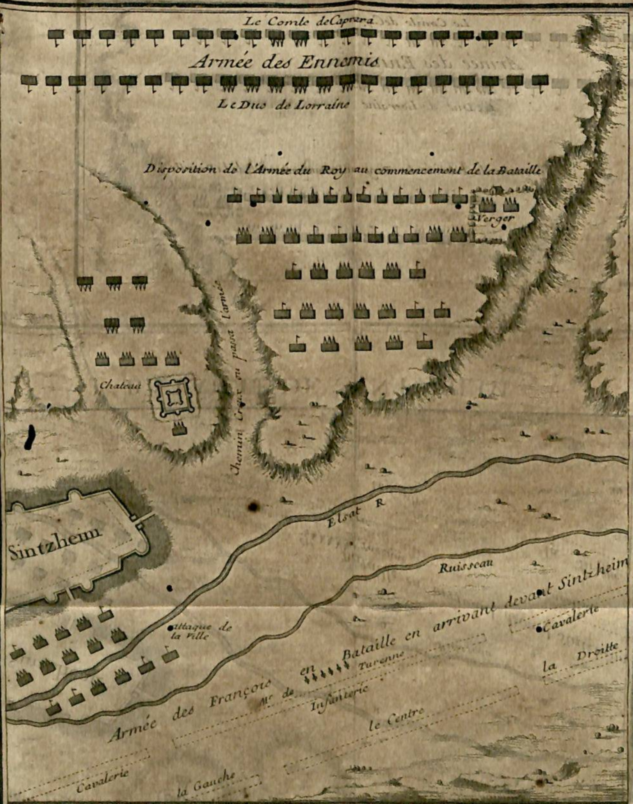
La différence qui se trouve entre le combat de Woërden, & celui de Seneff, est entiere, par les situations & les dispositions différentes.

Celui de Woërden, comme je l'ai dit, a été un combat donné en un seul endroit, & contre un Corps retranché sur une digue, dont tous les avantages, pour son heureuse réussite, ont été judicieusement pris sur le lieu même du combat, * & sans avoir pu être prévûs avant le combat, parce qu'il* a commencé avant le jour.

Celui de Seneff au contraire n'aïant commencé qu'à 8. heures du matin, & M. le Prince étant en un lieu, d'où il voïoit dès la pointe du jour commencer la marche de l'Ar-

mée ennemie, & ſon arriere-Garde ſe placer, il n'a pourtant pû prévoir, que de l'Infanterie qui faiſoit la queuë de la marche de cette colonne, il n'y en avoit pas des Bataillons deſtinés à garnir le permier défilé, pour recevoir l'arriere-Garde. Ainſi il n'a pû connoître la faute que les Ennemis alloient faire, que quand elle a été faite; de ſorte qu'il n'a pû ſe préparer à une affaire générale, parce que raiſonnablement elle ne devoit point être de cette eſpéce.

Le combat de Seneff a donc été un aſſemblage de pluſieurs grands combats, donnés ſucceſſivement en un même jour le long de la colonne d'une Armée, qui a combattu preſque toute entiere, quoiqu'en détail & en particulier. Car le combat qui s'eſt donné dedans & derriere le Village de Seneff, n'a eu aucun rapport, ni pour le terrain, ni pour les Troupes, avec celui qui s'eſt donné en-deçà, dedans, & au-deſſus du Village de S. Nicolas aux Bois, comme celui-ci n'a eu aucun rapport avec celui qui s'eſt donné



BATAILLE DE SINTZHEIM.

Dheulland Sculp.

dans les Houblonieres, & le Village du Fay.

On doit donc regarder le combat de Seneff comme trois gros combats, qui se sont donnés en un même jour, contre différentes Troupes, en différens lieux; mais pourtant contre les colonnes de la même Armée en marche, & par des Troupes, qui ont presque toujours été les mêmes, qui ne pouvoient faire un front, & qui n'ont combattu que par leur tête.

La raison de la comparaison que je fais entre ces deux grands combats, est pour faire connoître, que la différence infinie des situations produit une infinité de dispositions différentes, & des moïens différens de se procurer des succès heureux.

Combat de Sintzheim en 1674.

Dans la même année 1674. M. le Maréchal de Turenne donna un grand combat à Sintzheim, dont il eut tout l'avantage.

Ce Général pendant que le Roi faisoit la conquête de la Franche-Comté, avant l'ouverture naturelle

de la Campagne, avoit assemblé une partie de son Armée dans la haute-Alsace, pour empêcher que les Impériaux ne fissent passer dans les Villes forestieres un Corps de Troupes, pour entrer en Franche-Comté, & troubler les progrès du Roi.

Par cette disposition, les Ennemis voïant que ce seroit inutilement qu'ils tenteroient le secours de cette Province, assemblerent de leur côté un Corps assez considérable, qui vint camper au-dessus de Sintzheim, & qui avoit cette petite Ville devant son Camp, dans laquelle il y avoit de l'Infanterie, & un chemin creux, qui couvroit la droite de ce Camp au-delà de la Ville.

Comme j'ai dit la maniere dont M. de Turenne prépara la marche longue & vive, qu'il falloit faire faire à ses Troupes, pour les porter de la haute-Alsace à Philisbourg, sans que les Ennemis en eussent connoissance, & en prissent de l'ombrage, pour leur Camp de Sintzheim, je n'en reparlerai point ici, où il ne s'agit pas de cette matiere. Je di-

rai

rai seulement, que M. de Turenne passa le Rhin à Philisbourg, prit une partie de l'Infanterie qui y étoit, & marcha toute la nuit à Sintzheim, où il arriva à la vuë du Camp des Ennemis de fort bon matin.

Ce Général fit sa disposition pour combattre, dès qu'il eut reconnu la situation du Camp, & la disposition de l'Ennemi, qui dans la pensée que M. de Turenne seroit obligé d'attaquer la Ville de Sintzheim, & de la prendre, avant que de faire combattre la Cavalerie, crut son Poste inattaquable. Cependant M. de Turenne aïant fait approcher son Infanterie de la Ville, en laissa une partie pour amuser celle de l'Ennemi par la tête, pendant qu'avec le reste, à la faveur de ce chemin creux dont le fond n'étoit pas vû de la Ville, il se porta dans le flanc droit de l'Ennemi, qui fut un peu mis en désordre, & obligé de s'éloigner de ce chemin creux; ce qu'il ne put faire sans changer sa disposition.

Ce mouvement donna le tems à M. le Maréchal de Turenne de faire

déboucher sa Cavalerie, & de la former sous la protection du feu de l'Infanterie. Pendant ce tems-là la Ville de Sintzheim fut forcée. M. de Turenne par cet avantage étendit son front entre la Ville & la ligne des Ennemis, qui étant sur un terrain supérieur, ne voulurent pas marcher en avant, pour ne pas perdre l'avantage du terrain. M. de Turenne marcha à eux en montant, & après plusieurs charges, il les rompit, & les battit entierement, avec perte de la plus grande partie de leur Infanterie, de beaucoup de Cavalerie, & de leurs bagages.

Cet exemple fera connoître deux choses; l'une, qu'un Corps de Troupes n'est pas en sûreté, quoiqu'il ait une grande riviere entre son Ennemi & lui, lorsque cet Ennemi est maître d'un pont sur cette Riviere, parce qu'il ignore toujours les mouvemens que son Ennemi peut faire, pour s'approcher secrettement de lui, & qu'ainsi il ne doit compter son véritable éloignement de l'Ennemi, que depuis la riviere jusqu'à son Camp, puisqu'il a pû

se porter jusqu'à la riviere, & lui avoir caché la connoissance de ce mouvement. Par conséquent le Général qui commandoit le Camp de Sintzheim, ne devoit se croire éloigné de M. le Maréchal de Turenne, que de six lieües qui est la distance de Philisbourg à Sintzheim.

La seconde réflexion qui se tire conséquemment de cet exemple, c'est que ce Corps qui se trouve à une portée raisonnable d'un Ennemi, qui peut marcher à lui, & lui dérober la connoissance des forces avec lesquelles il marche, ne doit jamais attendre son Ennemi dans la confiance sur son poste, bon en apparence, & dont la bonté ne peut égaler la supériorité du Corps, par lequel il peut être attaqué, & dont il n'a pû sçavoir précisément la force.

Toutes les grandes actions dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont plûtôt de gros combats, dont les succès avantageux n'ont pas laissé que d'influer sur la supériorité de la Campagne, que des Bataille, que

j'ai dit être la premiere espéce des grandes actions de Guerre.

Bataille d'Einzheim en 1674.

Dans la même année 1674. M. le Maréchal de Turenne, à qui le succès du combat de Sintzheim avoit acquis l'égalité avec l'Ennemi., donna dans le commencement du mois d'Octobre la Bataille d'Einzheim, qui est la premiere Bataille rangée que j'aïe vûë.

Ce Général campoit à la Wantznaw avec son Armée, encore presqu'égale à celle de l'Empereur, commandée par M. le Prince de Bournonville, qui campoit à Einzheim, où il attendoit un Corps considérable de Troupes, que lui amenoit M. de Brandebourg, dont la jonction auroit en peu de tems décidé absolument de sa supériorité sur l'Armée du Roi. Il falloit donc par une grande action heureuse prévenir les effets de cette grande supériorité; sans quoi M. le Maréchal de Turenne se voïoit contraint à abandonner toute l'Alsace dans une saison, qui n'étoit point encore assez

avancée, pour faire songer aux quartiers d'hiver. Il n'y avoit donc de moïen pour sauver Philisbourg, ou Brisack, que de battre M. de Bournonville avant qu'il fût joint par M. l'Electeur de Brandebourg.

Dans cette necessité absoluë de combattre avant la jonction des secours qui venoient à l'Ennemi, M. de Turenne partit de la Wantznaw, pour venir chercher M. de Bournonville à Einzheim. Sans une pluïe continuelle, dont la marche de l'Armée fut appesantie, & le gonflement d'un petit ruisseau assez près du front de l'Ennemi, sur lequel il fallut faire des ponts pendant toute la nuit, il y avoit beaucoup d'apparence, que M. de Bournonville n'auroit pas eu de tems de reste, pour mettre son Armée en Bataille à la tête de son Camp.

Mais ces inconvéniens furent cause, que l'Armée du Roi ne put avoir achevé de passer le ruisseau qu'à la pointe du jour, & que l'Ennemi eut le tems de se mettre en Bataille, sa gauche appuïée à un petit bois, où il mit de l'Infanterie

& quelques piéces de canon, le Village d'Einzheim derriere son front, & sa droite étenduë dans la plaine.

M. le Maréchal de Turenne, de son côté, marcha à l'Ennemi en pleine bataille, qui commença par tout le front de l'Armée, sur les huit heures du matin, par une pluïe horrible, & sur un terrain si abreuvé d'eau, que ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine, que les hommes & les chevaux pouvoient avancer sur l'Ennemi, pour l'aborder.

Le succès de la premiere charge fut différent sur le front de la ligne. L'aîle gauche de la premiere ligne de Cavalerie de l'Armée du Roi fut renversée par la droite de celle de l'Ennemi; mais elle fut soutenuë par le mouvement en avant que fit la seconde ligne, qui contint celle de l'Ennemi, & l'obligea à abandonner le terrain de notre premiere ligne, qui eut le tems de se rétablir.

Le centre de l'Infanterie de l'Armée du Roi fit perdre un peu de terrain à celle de l'Ennemi, sans pourtant un avantage trop marqué, parce qu'elle n'osa s'abandonner en avant,

à cause du désordre de la gauche, qui n'étoit point encore rétablie, & aussi à cause que la pluïe ne lui laissoit pas le moïen de se servir du mousquet ; car dans ce tems-là l'Infanterie n'avoit point de fusil.

La droite de la Cavalerie de l'Armée du Roi se maintint sur son terrain, malgré le feu de la mousquetterie & du canon, qui sortoit du bois, & qui appuïoit la gauche de l'Ennemi ; jusqu'à ce que M. de Turenne, après le rétablissement du désordre de sa gauche, fit attaquer ce bois par toute l'Infanterie de son Corps de réserve, qui en chassa l'Ennemi, après une action fort longue & fort opiniâtrée.

Ainsi cette protection de la gauche de l'Ennemi devint l'appui de notre droite, & fit perdre beaucoup de terrain à l'Ennemi sur tout le front du Champ de Bataille.

Cependant la lassitude des hommes & des chevaux, & le terrain abreuvé d'eau sur lequel on combattoit, furent les raisons insurmontables, qui empêcherent que dans ce moment toute la ligne pût s'a-

vancer, pour décider entiérement la Bataille; de ſorte que la nuit étant ſurvenuë, avant que les Troupes euſſent eu le tems de reprendre un peu haleine, quoique la pluïe eût ceſſé ſur les neuf heures, & que le tems ſe fût éclairci, l'Ennemi à la faveur de la nuit, qui étoit fort obſcure, abandonna ſon Champ de Bataille, & quelques piéces de canon, & ſe retira près de Strasbourg, pour ſe mettre hors de la portée de M. de Turenne.

Cet événement quoique ſans une déciſion entiere, ne laiſſa pas de donner à M. de Turenne la réputation de la ſupériorité pendant quelques tems, & contint l'Ennemi juſqu'à l'arrivée de ſes ſecours.

Cet exemple juſtifie donc mes maximes, & prouve que dans les Batailles, ſouvent l'abandon du Champ de Bataille ſans une grande perte d'hommes, produit de plus grands avantages, que ceux des Combats les plus meurtriers, qui ne décident rien. Car enfin jamais Bataille rangée, & dans laquelle tout le front à chargé en même tems,

n'a

n'a été moins décidée que celle d'Einsheim, quoique son Champ de Bataille ait été abandonné, & n'a pourtant produit un effet plus marqué.

Combat de Mulhausen & de Colmar en 1674.

A la fin de la même année 1674. & dans les premiers jours de la suivante, les combats de Mulhausen & de Colmar, gagnés par M. de Turenne contre les forces jointes de l'Empereur & de M. de Brandebourg, me vont donner une belle matiere de réflexions, sur la maniere dont ces grands événemens furent amenés.

Après la jonction de l'Armée de M. de Brandebourg à celle de l'Empereur, l'Armée ennemie se trouvoit forte de plus de soixante mille hommes. Ainsi M. de Turenne, qui n'en avoit pas vingt mille effectifs, ne fut plus en état de disputer aux Ennemis la possession du plat-païs de l'Alsace. Il ne songea qu'à laisser dans Philisbourg, & dans Bri-

ſack, aſſez d'Infanterie, pour ne pas craindre que les Ennemis en entrepriſſent le Siége dans cette ſaiſon avancée; après quoi avec le reſte de ſon Armée, il ſe retira par Saverne dans la Lorraine Allemande, où il ſépara ſes Troupes dans de bons quartiers, pour les rétablir des fatigues de leur longue Campagne, & ne parut ſonger qu'au repos, pour y inviter les Ennemis de leur part.

Ce feint repos couvroit la marche des Troupes, détachées de l'Armée de Flandres après la fin de la Campagne en ce païs-là, qui ne paroiſſoient en mouvement, que pour venir prendre des quartiers d'hiver en Lorraine, & pour couvrir cette Province, menacée par la groſſe Armée que les Ennemis avoient en Alſace.

Les Ennemis de leur côté, que leur nombre empêchoit de rien craindre de la part de l'Armée de M. le Maréchal de Turenne, & à qui la marche des Troupes qui venoient de Flandres, ne parut qu'un effet de la précaution du Roi contre leurs deſſeins pour la Campagne

prochaine, ne prirent point d'inquiétude de la marche de ces Troupes. Comme ils jugeoient la saison trop avancée, pour entreprendre le Siége de Brisack, qui étoit la Place la plus à portée d'eux, & dont ils pouvoient former l'entreprise avec le plus de facilité, ils se répandirent par tout le plat-païs de l'Alsace, persuadés que pendant la rigueur de l'hiver, M. de Turenne qui avoit les montagnes à passer, pour venir à eux, ne pourroit pas les venir troubler dans leurs quartiers d'hiver. Ils les prirent de maniere qu'ils bloquoient Brisack & Philisbourg; dans le dessein de former ces Siéges au commencement du Printems, avant que M. de Turenne pût avoir une Armée, capable de s'opposer à l'exécution de leurs grands projets.

Ils avoient au moins soixante mille hommes, & ils penserent, que le Roi ne seroit pas en état de donner à M. de Turenne une Armée assez forte, pour faire lever ces Siéges, parce qu'il seroit trop occupé en Flandres par M. le Prince d'Orange. Ils comptoient donc qu'après

la conquête des Places de l'Alſace, il leur ſeroit facile d'entrer en Lorraine, & en Franche-Comté, où ils ſçavoient qu'ils étoient déſirés par les Peuples, & qu'ils établiroient aiſément la Guerre ſur la Moſelle & la Meuſe, & même en Bourgogne.

Voilà quel étoit le projet de nos Ennemis pour l'année 1675. que M. de Turenne détruiſit en peu de jours, ſans perte, & avec une capacité digne de ce grand homme.

Les Troupes arrivées de Flandres, & celles de l'Armée d'Allemagne rétablies de leurs fatigues, M. de Turenne fit traverſer toute ſon Armée, qui, comme je l'ai déja dit, étoit du côté de la haute-Saare, & la porta par des marches ſéparées, juſques à la hauteur des paſſages de Tannes & de Bedford, ſans que l'Ennemi en eût aucune inquiétude, par l'attention que ce Général eut de publier, que toutes les Troupes n'étoient en mouvement, que pour prendre des quartiers d'hiver en Bourgogne & en Franche-Comté, après avoir ſçu que l'Armée ennemie avoit pris les ſiens en Alſace.

Ces mouvemens couverts d'un prétexte aussi spécieux, que celui de faire prendre des quartiers d'hiver à la fin de Décembre, à une Armée qui est en Campagne depuis le mois de Mars, firent que les Ennemis demeurerent paisibles dans leurs quartiers.

Ainsi M. de Turenne passant tout-à-coup les montagnes pleines de neige par Tannes & par Bedford, se trouva au milieu des quartiers des Ennemis dans la haute-Alsace, sans qu'ils en eussent aucun avis.

Il battit à Mulhausen ceux qui vouloient se mettre en mouvement, pour se joindre & former un Corps. Il prit prisonniers de Guerre ceux qu'il laissoit derriere lui, & qui étoient encore séparés; & marcha à Colmar, où étoit le Quartier général de M. l'Electeur de Brandebourg, où tous les Princes & les Généraux ennemis avoient des logemens, & où ils venoient de se rendre pour faire la Fête des Rois, bien éloignés de penser que M. le Maréchal de Turenne pût être à portée de troubler cette Fête.

La consternation causée par l'enlévement & la destruction des quartiers, qui avoient voulu s'assembler auprès de Mulhausen, fut si grande parmi ces Princes & ces Généraux, qu'ils n'eurent que le tems d'abandonner Colmar, dans le moment qu'ils s'alloient mettre à table, & de soûtenir le passage du ruisseau, qui tombe à Colmar, assez longtems, pour donner aux Princes qui étoient dans les quartiers au-dessous, celui de fuïr du côté de Strasbourg, & d'y repasser le Rhin.

La rigueur de la saison, & les bords du ruisseau qui n'étoient qu'à demi gelés, furent cause que nos Troupes extraordinairement fatiguées, ne purent, en y arrivant, faire un assez puissant effort sur celles des Ennemis, postées le long de ce ruisseau, pour l'emporter avant la nuit, ce qui sauva une partie de l'Armée ennemie, & des Bagages qui étoient dans Colmar. Cette Armée dans une fuite générale fut ainsi forcée de repasser le Rhin, d'aller chercher d'autres quartiers d'hiver en Allemagne, & d'abandonner par

cet événement les grands projets qu'elle avoit crû pouvoir exécuter la Campagne suivante.

Cet exemple est décisif, pour prouver la grandeur des avantages, & le fruit que produit une action entreprise à propos, quoique la perte des hommes dans cette action n'ait pas été considérable. La réputation acquise par le succès d'une entreprise, suffit très-souvent à un Général, pour lui procurer la supériorité sur son Ennemi; lors même que cet Ennemi est plus fort, & plus nombreux en Troupes.

Dans cette occasion, tout autre Général que M. le Maréchal de Turenne, auroit été content des avantages qu'il avoit remportés sur son Ennemi, pendant le cours ordinaire de la Campagne; & sa gloire auroit été satisfaite, de s'être maintenu avec égalité, & même supériorité, contre un Ennemi toujours plus fort que lui.

Mais ce n'étoit point assez de gloire pour un aussi grand homme, & qui prévoïoit comme lui la perte de l'Alsace pour la Campagne pro-

chaine, après l'abandon qu'il avoit été forcé d'en faire. Il ne pouvoit plus rentrer dans cette Province, pour en sauver au Roi les Places fortes, s'il avoit attendu le tems de l'ouverture naturelle des Campagnes, parce qu'il n'auroit pu sortir de front des défilés des montagnes, devant un Ennemi qui s'y seroit opposé, & qui l'auroit empêché de se former au pied des montagnes.

Il falloit donc dans un tems qui est sacrifié au repos des Armées, le déplacer, & lui faire abandonner des quartiers, dans lesquels il se croïoit en sûreté.

C'est ce que M. le Maréchal de Turenne a fait, en exécutant un projet, aussi judicieusement conçû & digéré, que patiemment exécuté. Il a pensé; il s'est, avec toute la capacité possible, mis en état d'exécuter ce qu'il avoit sagement & capablement pensé; il a attendu avec patience que le moment d'exécuter fût arrivé, & il a enfin exécuté avec une promptitude, & une vivacité surprenante, un projet médité lentement, digéré avec prudence, &

conduit jusqu'au moment de son exécution avec toute l'adresse, pour le couvrir, & toute la dextérité, dont un génie supérieur puisse être capable.

C'est dans ces beaux modéles & ces grands exemples, qu'il faut qu'un homme qui aime la Guerre, cherche à puiser, & à y trouver les plus beaux sujets de ses méditations.

Car enfin dans cette action seule de M. de Turenne, il trouvera rassemblé tout ce qu'un grand Capitaine peut penser de plus juste, quand il a réflechi sur l'état présent, & le tems futur de la Guerre dont il est chargé; tout ce qui se peut faire de plus habile, pour cacher un dessein à son Ennemi, & tout ce qui peut être apporté de jugement & de vivacité, dans l'exécution d'un projet mûrement médité, & sçavament amené au point de son exécution.

Bataille d'Altenheim en 1675.

L'année 1675. me donnera des réflexions à faire sur les Batailles d'Altenheim & de Consarbrick.

M. le Maréchal de Turenne aïant été tué d'un coup de canon, dans le moment qu'il se disposoit à combattre l'Armée ennemie, qui étoit en bataille de l'autre côté du Village de Sasback, l'Armée du Roi, à qui ce grand Capitaine venoit d'être enlevé, resta dans la même situation, où elle s'étoit trouvée dans ce triste moment; c'est-à-dire, que sa gauche & son centre étoient en bataille, sur le terrain que l'Armée devoit occuper en marchant à l'Ennemi, & que la droite étoit en mouvement, pour marcher sur le même front, mais n'y étoit point encore arrivée.

La mort imprévûë de M. de Turenne, arrivée dans ce moment si fatal à une Armée, mit sur le champ la désunion entre les deux Lieutenans généraux, qui servoient sous M. de Turenne, c'étoient M^rs. de Lorge & de Vaubrun; de maniere que la droite en alte y resta immobile, sans achever sa marche, pour se dresser sur le front de la gauche & du centre.

M. de Lorge, comme l'ancien,

prétendoit devoir seul commander toute l'Armée. M. de Vaubrun au contraire prétendit, que le commandement de toute l'Armée devoit continuer à rouller entre eux deux, jusqu'à ce que le Roi eût décidé d'un Supérieur. Il se fondoit sur la parité de grade, & sur ce qu'il n'y avoit rien de décidé dans les Ordonnances Militaires en pareil cas, & alléguoit même plusieurs exemples, où des Généraux en parité de grade, avoient roullé entr'eux pour le commandement.

M. de Vaubrun avoit pourtant contre lui l'exemple fameux de M^rs. les Maréchaux de Créqui, d'Humieres, & de Bellefons, qui avoient obéi à M. le Maréchal de Turenne en l'année 1672. A la vérité, M. de Turenne avoit prétendu, que c'étoit par sa qualité de Maréchal général des Camps & Armées du Roi; M^rs. les Maréchaux, sans approbation de ce titre nouveau en France, s'étoient soûmis à prendre l'ordre de lui, comme du plus ancien, & le Roi ne s'étoit point expliqué de maniere, que ce pût être une décision pour l'avenir.

Ce n'est que depuis ce tems-là, que sa Majesté a décidé pour le commandement entre les Officiers généraux, en faveur de l'ancien en parité de grade. Voilà quel a été le sujet de la dispute entre Messieurs de Lorge & de Vaubrun, qui pensa être la cause de la perte de l'Armée du Roi, depuis le jour de la mort de M. de Turenne, jusqu'à celui de la mort de M. de Vaubrun, tué dans les premieres charges à la gauche, le jour de la Bataille d'Altenheim.

M. de Montecuculli, qui sçut la mort de M. de Turenne un moment après, par un valet de chambre Allemand, qui étoit à M. de Boufflers, & qui déserta pour la lui aller dire, ne chercha point à se prévaloir de l'effet que cette mort pouvoit produire, & qu'il voïoit de ses yeux, par la cessation du mouvement de la droite, qui n'achevoit point de se mettre en Bataille, comme je l'ai dit ci-dessus.

Ce Général se croïoit placé sur un terrain avantageux pour recevoir la Bataille, & ne vouloit pas

perdre cet avantage, en venant combattre une Armée, qui de son côté, en achevant de se former, se seroit trouvée sur une petite hauteur qui regnoit le long du ruisseau, devant la droite & le centre de l'Armée du Roi.

Ainsi il crût plus avantageux aux affaires de l'Empereur dans la conjoncture présente, de faire repasser le Rhin à l'Armée du Roi, & de rétablir la guerre en Alsace, au lieu qu'un peu auparavant, M. de Turenne non seulement lui en empêchoit l'entrée, mais étoit prêt à lui faire repasser le Neckre, ou à le forcer à combattre malgré lui.

M. de Montecuculli donc, pour parvenir à ce qu'il se proposoit, dès le lendemain de la mort de M. de Turenne, détacha la Cavalerie de la gauche de son Armée, sous les ordres de M. de Caprara, qui prenant sa marche par la montagne, à la vûë de la droite de l'Armée du Roi, se dirigea sur Offembourg & Wilstet, où nous avions laissé quelque Infanterie, pour la seureté de nos convois de pain, qui ne pou-

voient venir à l'Armée que de l'Alface, & par le pont d'Altenheim.

Ce premier mouvement de M. de Montecuculli fit sentir à nos Généraux, que si M. de Caprara se rendoit maître de notre pont d'Altenheim, ou détruisoit seulement un de nos Convois, l'Armée du Roi couroit grand risque de périr en-delà du Rhin. Ainsi ce grand inconvénient réünit pour un tems M^rs. de Lorge & de Vaubrun, que les autres Officiers Généraux de l'Armée firent convenir de rouler, en attendant les ordres de la Cour. Après quoi ils résolurent, que la nuit suivante, l'Armée marcheroit à Altenheim, avec la plus grande diligence qu'elle pourroit.

Cette longue marche, commencée de nuit sous des Généraux, en qui l'Armée avoit peu de confiance, ne se fit pas avec l'ordre requis en pareil cas. Cependant un grand orage, qui survint au commencement de la marche, en ôta la connoissance à l'Ennemi, qui n'en fut informé qu'à la pointe du jour par ses Gardes avancées; de sorte que

la plus grande partie de l'Armée avoit passé la petite riviere, qui passe à Acheren, avant que l'arriere-Garde, qui étoit d'Infanterie, destinée à relever les ponts de cette riviere, pût être jointe par les Dragons & Cravates détachés par M. de Montecuculli, pour arrêter la queuë de notre Armée.

Cependant, M. de Montecuculli mettoit toute son Armée en marche, pour suivre celle du Roi dans sa retraite. Mais comme ce Général étoit fort précautionné, & qu'il vouloit mener son Armée ensemble, afin qu'elle fût en état de combattre celle du Roi, lorsqu'il pourroit la joindre, soit au passage de la Kintze, soit au passage du Rhin à Altenheim, & qu'il ne vouloit pas que nous sçussions qu'il nous suivoit de si près, il marcha toujours hors de notre vûë, pour que nous fussions moins sur nos gardes au passage des rivieres ; en quoi il s'en falut peu qu'il n'eût bien pensé, comme je le dirai ci après. Car effectivement notre retraite avoit beaucoup plus l'air d'une fuite en ordre de

marche, que d'une retraite honnête & circonspecte.

* Tout ce que je viens de dire n'étant pas de la matiére que je traite dans ce Chapitre, qui regarde les Batailles, paroîtroit inutile ici, si je n'avois cru nécessaire d'amener de plus loin le récit de la Bataille d'Altenheim, afin de faire mieux connoître les fautes qui furent faites dans les tems qui l'ont précédée, & que ce ne fut que par la seule valeur des Troupes, que l'Armée du Roi se trouva garantie de sa ruine entiére. *

A mesure donc que l'Armée du Roi arrivoit au pont d'Altenheim, M. de Vaubrun, qui la commandoit ce jour là, lui faisoit passer le pont, sans précédemment avoir pris la précaution, de pouvoir être informé par un parti de Cavalerie, laissé en arriere à quelque distance de l'arriere-Garde d'Infanterie, à quelle portée l'Armée de l'Ennemi pouvoit être.

Il faut remarquer, que c'étoit contre toutes les régles, qu'un Corps d'Infanterie, qui faisoit l'arriere-Gar-

de toute l'Armée, depuis qu'elle avoit marché de Sasbach. Ainsi l'on voit que cette Infanterie ne pouvoit sçavoir de nouvelles de l'Ennemi, de plus loin que la vûë pouvoit porter, & que lorsqu'elle arriva à la Schutteren, & qu'elle y trouva la Brigade de Champagne, qui l'y attendoit pour la relever, & faire l'arriere-Garde de toute l'Armée au passage du Rhin, elle ne pût lui dire aucune nouvelle de l'Ennemi, depuis qu'elle avoit passé la Kintze.

De maniere que, dans le moment que M. de Montecuculli avec toute son Armée attaqua la Brigade de Champagne, qui se reposoit sous les armes sur le bord de la Schutteren au-delà de ce ruisseau, la seconde ligne étoit déjà presqu'entiere au-délà du Rhin, & la premiere étoit entre la Schutteren & le Pont sans aucune disposition pour combattre, & seulement en alte, en attendant qu'on la vint avertir, que la seconde ligne & les Bagages avoient achevé de passer le Rhin.

L'Ennemi commença donc par

passer sur le ventre à la Brigade de Champagne ; & s'il avoit poussé avec vivacité cet heureux succès, il est certain, que la premiere ligne d'Infanterie n'auroit pas eû le tems de reprendre les armes, qu'elle venoit de poser, & de marcher en avant pour border le ruisseau, comme elle le fit sans ordre d'aucun Officier Général. La circonspection de M. de Montecuculli, qui ne voulut pas suivre la Brigade de Champagne au-delà du ruisseau, avant que d'avoir connu notre disposition en dedans du ruisseau même, donna donc le tems heureux à l'Infanterie de la premiere ligne de border le ruisseau ; de maniere que quand ce Général ennemi se fut étendu, qu'il eut formé la ligne, & qu'il marcha à celle de l'Armée du Roi, il y trouva une si grande résistance, qu'il ne put jamais lui faire abandonner le bord du ruisseau.

Comme le commencement de cette action n'avoit été précédé de notre part d'aucune disposition, & que les Troupes de la premiere li-

gne, qui n'avoient été menées par aucun Officier Général, s'étoient seulement placées devant le ruisseau, par tout où elles avoient vû que l'Ennemi se portoit de front pour le passer, la gauche de la ligne ne s'étoit point étenduë, au-delà de ce qu'elle voïoit du front de l'Ennemi; desorte qu'elle n'avoit point occupé le terrain entre l'extrémité du front qu'elle voïoit, & une vieille digûe du Rhin. Ce qui donna le moïen à la Cavalerie de la droite des Ennemis, de faire pénétrer dix-huit cens chevaux derriere notre premiere ligne, qui soûtenoit tout l'effort de l'Armée ennemie, qu'elle avoit en tête.

Cette Cavalerie ennemie fut même long-tems en bataille derriere l'Infanterie de la premiere ligne, qui fut obligée de faire tourner les deux derniers rangs des Bataillons, pour faire feu sur cette Cavalerie, pendant que les quatre rangs de la tête soûtenoient le bord du ruisseau contre l'Armée ennemie, qui sur deux lignes s'avança cinq fois jusqu'au coup de pique, sans avoir fait per-

dre un pied de terrain à l'Infanterie. Enfin la Cavalere de notre droite, qui ne se trouva point occupée par la gauche de l'Ennemi, se déplaça, & vint charger cette Cavalerie, qui étoit en bataille entre notre premiere ligne & le Pont, & la détruisit entiérement, parce qu'elle ne pouvoit plus alors se retirer, que par la digue par où elle étoit venuë, & qui se trouva heureusement occupée par un de nos Bataillons.

Par ce que je viens de dire, l'on voit que cette Cavalerie ennemie, empêcha pendant un tems considérable les Troupes de la seconde ligne, à qui on faisoit repasser le Rhin, de se former derriere la premiere.

Cette situation dura plusieurs heures, & jusqu'à ce que la destruction de cette Cavalerie ennemie, dont je viens de parler, fit place aux Troupes de notre seconde ligne; ce qui n'arriva que sur les six heures du soir. Les charges de l'Ennemi en tête, pour forcer le ruisseau, durerent jusqu'à la nuit, sans au-

cun succès par le front de la Bataille, après quoi les Ennemis se remirent en arriere, éloignés de nous de la portée du mousquet. On vit ensuite qu'ils se retranchoient, & l'on en fit autant de notre part. M. de Vaubrun avoit été tué dans les premieres charges, qui se firent à la gauche sur le bord de la Schutteren, ce qui fut un grand bonheur pour l'Armée, parce qu'elle se trouva sans compétence ni contradiction réünie sous les ordres d'un seul Général.

Cette journée me fournit plusieurs belles réflexions sur la matiere de ce Chapitre. La premiere qui est celle de la désunion entre les Chefs, prouvera la nécessité de n'en avoir jamais qu'un; en qui réside le commandement en Chef, & au défaut duquel succéde le plus ancien. Car ce n'a été que la désunion entre Messieurs de Lorge & de Vaubrun, pour le commandement en Chef, ou pour qu'il fût partagé par jour, qui fut cause que l'Armée du Roi resta trois jours entiers en présence de l'Ennemi à Sas-

back, ſans, que perſonne prit le ſoin d'achever de mettre la droite en Bataille, ni ſans prendre aucun parti, ou de combattre, ou de ſe retirer.

Cette déſunion entre les Chefs égaux en autorité, a été encore la cauſe qui a fait faire la retraite de l'Armée de Sasback à Altenheim durant trois jours, avec auſſi peu d'ordre qu'elle ſe fit, & ſans que pendant tout ce tems-là on ait pris aucunes meſures, pour avoir connoiſſance des mouvemens de l'Ennemi. Il n'y eut jamais pendant ces trois jours que cette marche dura, un Parti de cinquante maîtres, commandé pour être à une diſtance raiſonnable de la queuë de l'arriere-Garde d'Infanterie, pour qu'elle pût être informée de ce qui ſe paſſoit hors de ſa vûë. C'eſt ce qui fit que cette arriere-Garde d'Infanterie, qui avoit toujours été la même depuis Sasback juſqu'à la Schutteren, ne fut pas en état de dire aucunes nouvelles de l'Ennemi, lorſqu'elle trouva la Brigade de Champagne, qui devoit faire l'arriere-

Garde de l'Armée, qui paſſoit le pont d'Altenheim, & que cette Brigade ſe repoſoit tranquillement ſous les armes, lorſqu'elle fut attaquée & battuë par toute l'Armée ennemie.

Ce fut encore cette déſunion, qui porta M. de Vaubrun à faire paſſer le Rhin à la ſeconde ligne de l'Armée, à meſure qu'elle arrivoit, ſans que M. de Lorge en fût ſeulement informé, & ſans ſçavoir lui-même à quelle diſtance l'Armée du Roi étoit de celle de l'Ennemi; ce qu'il étoit néceſſaire de ſçavoir, pour juger ſi l'on pouvoit avec confiance, hazarder de laiſſer une partie de l'Armée, ſans précaution pour ſa ſûreté, au-delà d'une riviere comme le Rhin, pendant que l'autre partie paſſoit ce fleuve ſur un ſeul pont.

La ſeconde réflexion à faire ſur cette journée, c'eſt que dans ce tems-là les Troupes étoient mieux commandées par les Officiers particuliers, qu'elles ne l'ont été dans la Guerre préſente. Y a-t'il un plus bel éloge à faire de la valeur des

Troupes, & de la conduite hardie des Officiers particuliers, que de comparer ce qui s'est fait dans les grandes occasions de cette Guerre, avec ce qui se fit le jour de la Bataille d'Altenheim, où la vûë d'un péril aussi grand, que celui où se trouvoit une seule ligne d'une Armée, dont l'arriere-Garde avoit été battuë, ne produisit d'autre effet, que celui d'animer les Officiers & les Soldats à s'en tirer avec gloire, & à suppléer par leur conduite à l'incapacité des Chefs? Aucune Troupe n'a songé qu'à combattre, & à s'opposer aux grands efforts d'un Ennemi supérieur, & audacieux par le bonheur du commencement de l'action, & n'a jamais fait la moindre attention, qu'elle n'étoit pas soûtenuë par une seconde ligne.

On ne peut dire que l'Armée du Roi ait remporté la victoire sur les Ennemis à cette Bataille, puisqu'effectivement elle n'a point battu: mais on peut assurer avec vérité, que cette journée est une des plus glorieuses pour la Nation, puisque dans

dans cette occasion elle a seule, sans l'aide de ses Généraux, & avec la moitié de l'Armée, soûtenu les efforts de l'Armée entiere des Ennemis; & qu'elle est restée maîtresse du Champ de Bataille, a dépouillé les morts des Ennemis, restés sur le terrain où l'on avoit combattu, & forcé l'Ennemi à se retrancher hors de portée d'elle, après avoir pendant une journée entiere fait des efforts inutiles pour l'accabler.

Bataille de Consarbrick en 1675.

La Bataille de Consarbrick, donnée dans la même année 1675. & presque dans le même tems que celle d'Altenheim, doit être mise au nombre des Batailles rangées, perduës, pour s'être négligé sur les attentions, qui peuvent conduire à un heureux succès dans une affaire générale.

Voici quelles furent les principales fautes qui précéderent l'action. M. le Maréchal de Créqui campa son Armée à une distance trop considérable de la Tour & du Pont de

Consarbrick. Ainsi il n'étoit pas à portée, de pourvoir efficacement à la défense de cette Tour, dans laquelle d'ailleurs il n'y avoit pour la garder qu'un Lieûtenant, & vingt hommes.

Il négligea même de faire camper proche de la riviere un Corps bien retranché, & considérable, qui fût à portée de protéger la Tour & le Pont; de maniere que lorsque les Ennemis avec toute l'Armée eurent forcé la Tour, & fait passer leur Infanterie sur le Pont, M. le Maréchal de Créqui n'étoit point encore averti de ce mouvement. Cette premiere faute partoit d'une négligence trop présomptueuse, & d'un mépris trop grand pour l'Ennemi, & ne peut être excusée.

La seconde faute fut celle de n'avoir pas sçû, qu'aux deux côtés du Pont, il y avoit des gués bons pour la Cavalerie; lesquels gués M. de Créqui auroit au moins pû faire gâter, s'il les avoit connus. Faute de cette précaution, les deux colonnes de Cavalerie des Ennemis passerent la riviere à ces gués, en

même tems que la colonne d'Infanterie passoit sur le Pont.

La troisiéme faute fut celle de la situation du Camp de l'Armée, qui avoit un grand défilé derriere elle. Puisque M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas voulu la camper à portée de la Saare, & à une distance raisonnable, pour être en état de protéger le Pont, qui est sur cette riviere, il devoit au moins mettre ce défilé devant lui, au lieu de le laisser derriere son Camp.

Les fautes qui furent faites par M. le Maréchal de Créqui le jour de la Bataille, n'ont pas moins contribué à sa perte, que celles que je viens de remarquer.

Premierement le jour de la Bataille, il avoit envoïé sa Cavalerie au fourage de l'autre côté du défilé, avant que de sçavoir bien précisément si l'Ennemi, dont il ne voïoit pas le Camp, parce qu'il étoit couvert par une petite hauteur qui bordoit la Saare, étoit paisible dans son Camp, & ne faisoit point de mouvement. De maniere que lorsque ce Général fut averti, que l'Ar-

mée ennemie avoit presque toute passé sur le Pont & aux gués, & qu'il voulut faire revenir les Fourageurs, il y eut dans ce défilé une confusion si grande, qu'elle ne put être rétablie assez tôt, pour que la Cavalerie pût se mettre en disposition de combattre sur le Champ de Bataille, que l'on vouloit prendre, où elle ne put arriver qu'en désordre, & sur des chevaux qui étoient hors d'haleine.

Ce Champ de Bataille même étoit à une distance si considérable du front du Camp, qu'il étoit déja occupé presqu'entiérement par l'Armée ennemie, qui avec une diligence extrême s'étoit avancée sur ce terrain, après avoir passé la riviere. Il n'y avoit pas même suffisamment de chevaux d'Artillerie au Camp, pour être attelés au canon, & le conduire à la tête de la ligne, parce que M. le Maréchal de Créqui les avoit presque tous envoïés chercher un convoi à Thionville. Toutes ces fautes causerent la perte de la Bataille, & de presque toute l'Infanterie, & ensuite celle de

Tréves, dont l'événement remarquable trouvera sa place dans la suite de ces réflexions.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des fautes faites par M. le Maréchal de Créqui; il faut à présent faire quelques remarques, sur la judicieuse disposition des Ennemis, pour se procurer cet événement heureux.

Le dessein de nos Ennemis fort supérieurs à M. le Maréchal de Créqui, étoit de faire le Siége de Tréves. Comme cette Ville est située sur la Moselle, il leur paroissoit impossible d'exécuter ce projet, tant que l'Armée du Roi seroit à portée de protéger cette Place, par l'un des deux côtés de la riviere. C'étoit donc à nos Ennemis un préalable indispensable, d'obliger M. le Maréchal de Créqui de s'éloigner de Tréves.

Ce Général avoit les deux rivieres de la Saare & de la Moselle, pour se garantir d'une action générale, contre une Armée supérieure à la sienne. Mais s'étant négligé, comme je viens de le dire, sur tou-

tes les attentions à prendre, pour empêcher les Ennemis d'exécuter leur projet, ils profiterent habilement de ses fautes, vinrent se camper fort près de Consarbrick, à couvert d'un rideau, qui cachoit leur mouvement & leur disposition.

Avertis de la négligence de M. le Maréchal de Créqui pour la garde du Pont, & instruits que sa Cavalerie étoit allée au fourage, audelà du défilé qui étoit derriere le Camp, ils jugerent si bien du tems qu'il leur faudroit, pour passer la Saare sur trois colonnes, & pour être en bataille entre la riviere & le Camp, qu'ils y furent effectivement, & battirent M. le Maréchal de Créqui, sans qu'il pût jamais se mettre en Bataille.

De cette malheureuse journée, notre Général a pourtant tiré dans la suite un avantage considérable pour sa gloire, puisqu'elle lui a fait perdre la présomption, qui causa son malheur, & que ce grand Capitaine a jusqu'à la mort continuellement mérité des éloges, par sa conduite à la Guerre, toujours mesu-

rée & circonſpecte, dans les mouvemens hardis, mais judicieux qu'il a faits devant ſes Ennemis; comme je le dirai en ſon lieu; de ſorte que ce ſera toujours avec juſtice, qu'il ſera regardé comme un des grands Hommes du ſiécle, que le malheur de cette journée a corrigé, & rendu capable de réflexions, qu'il avoit un peu trop préſomptueuſement négligé de faire.

Cet événement prouve encore, qu'aucune attention négligée à la Guerre ne demeure jamais impunie, devant un adverſaire qui ſçait s'en prévaloir. Car enfin ſi M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas dans cette Campagne autant mépriſé les Ennemis qu'il le fit, & que par cette préſomption il n'eût pas négligé des attentions raiſonnables à avoir, il eſt certain qu'il n'auroit pas été battu à Conſarbrick, & que la perte de cette Bataille n'auroit point influé ſur Tréves, qui fut l'objet auquel les Ennemis s'attacherent, & où ils prirent M. le Maréchal de Créqui lui-même, qui alla s'y enfermer après la perte de la Bataille.

Bataille de Cassel en 1677.

Au commencement du Printems 1677. se donna la Bataille de Cassel, que feu Monsieur gagna sur M. le Prince d'Orange.

Après que le Roi eut pris Valenciennes, Sa Majesté alla former le Siége de Cambrai, & en même tems fit faire celui de S. Omer par Monsieur, qui avoit sous lui M. le Maréchal d'Humieres.

M. le Prince d'Orange n'aïant pû assembler assez tôt une Armée, capable de secourir Valenciennes, & trouvant des difficultés insurmontables dans une saison si peu avancée, à porter son Armée jusqu'à Cambrai, tourna toutes ses attentions à la conservation de S. Omer. Ce Prince assembla toutes ses forces à Ypres, dans le dessein de faire lever le Siége de S. Omer, ou de combattre Monsieur devant cette Place.

Le Roi attentif aux mouvemens de ses Ennemis, & les voïant hors de portée de troubler son Siége de

Cambrai, détacha de son Armée un Corps de Troupes, sous les ordres de M. le Maréchal de Luxembourg, pour renforcer l'Armée de Monsieur. A l'arrivée de M. de Luxembourg, il fut résolu, qu'on ne laisseroit devant S. Omer que la Garde de la Tranchée, & quelque peu de Troupes pour la sûreté des quartiers, & qu'on marcheroit à l'Ennemi, qui s'étoit avancé en-deçà de Cassel, qui étoit derriere le Camp, & qui avoit son front couvert d'un petit ruisseau bordé de haïes, & étoit en bataille sur un terrain, qui s'élevoit en s'éloignant du ruisseau, dont les bords étoient gardés par une partie de l'Infanterie de sa premiere ligne.

Dans cette disposition où l'on voïoit l'Ennemi, l'Armée du Roi s'avança, pour combattre d'abord ce qui gardoit le ruisseau. M. le Maréchal d'Humieres, qui commandoit la droite de l'Armée, engagea un peu trop son aile, en faisant passer une partie de sa Cavalerie sur un pont, qu'il trouva devant lui sur ce ruisseau, avant que le centre &

la gauche se fussent rendus maîtres des bords du ruisseau, sur le front de la ligne.

Ce mouvement hazardeux, qui séparoit la Cavalerie de la droite du reste de l'Armée, ne réussit pas. Cette Cavalerie fut chargée par toute la gauche de la Cavalerie de l'Ennemi, & tomba même sous le feu de l'Infanterie, de sorte qu'elle fut obligée de repasser le pont avec beaucoup de désordre, & une perte assez considérable.

Mais dès que ce désordre fut réparé, & la droite réformée en-deçà du pont, l'effort pour passer le ruisseau devint général par tout le front de la ligne. Monsieur au centre de l'Infanterie, & M. de Luxembourg à la gauche, firent abandonner les bords du ruisseau aux Troupes qui le gardoient, & tout le front passa le ruisseau presque en même tems. L'Ennemi abandonna son Champ de Bataille, qui étoit, comme je l'ai déja dit, sur ce terrain élevé au-delà du ruisseau, & fut poursuivi jusqu'au-delà de Cassel.

Par ce récit du mouvement de

notre droite fait mal à propos, on apprendra, que lors qu'entre deux Armées qui veulent combattre, le front n'est pas entiérement libre & dégagé, il ne faut aborder l'endroit du front qui n'est pas libre, qu'également, & en même tems que l'on aborde le front libre; parce qu'il faut que le succès de la charge, qui se fait contre le front libre, mette l'Armée en état de profiter du terrain libre, qui lui a été abandonné par l'Ennemi, soit en s'étendant, pour n'être plus obligé d'attaquer cette partie difficile du front, soit pour tourner, ou prendre en flanc l'Ennemi, trop bien posté pour pouvoir-être attaqué de front.

Ainsi ce fut une grande faute à M. le Maréchal d'Humieres, d'avoir par impatience engagé son aîle droite, avant que le centre & la gauche fussent en état de soûtenir la droite, dont une partie avoit passé le ruisseau sur un pont, & se trouvoit ainsi séparée de l'Armée, avant que la ligne fût assez formée, pour faire un effort égal par tout le front de l'Armée. La faute que fit M.

le Prince d'Orange, & qui décida du gain de la Bataille, fut sa mauvaise disposition pour combattre.

J'ai dit que le terrain du côté de l'Ennemi, s'élevoit en s'éloignant du ruisseau, qui étoit en des endroits plus ou moins bordé de haïes. M. le Prince d'Orange, qui venoit dans le desseïn de donner une Bataille pour secourir une Place, devoit donc la donner, & non pas la recevoir. Il falloit que sa disposition fût telle, qu'elle le mit en état de faire de grands efforts, pour passer le ruisseau, & ne se pas contenter de le garder, & empêcher que l'Armée du Roi ne le passât

C'est ainsi que la raison vouloit qu'il agît; cependant il prit un parti différent, qui le fit battre. Sa premiere ligne étoit à demi-hauteur de ce terrain qui s'élevoit; de sorte qu'il ne soûtenoit le bord du ruisseau, que par des Troupes détachées de sa premiere ligne, qui dès qu'elles furent forcées au bord de ce ruisseau, ne se trouverent plus en état de se replacer dans les vuides de la premiere ligne. Celle-ci se trouva char-

gée par tout le front de l'Armée, qui s'étoit formée de l'autre côté du ruisseau, dès qu'elle en eut éloigné cette Infanterie détachée, & qui étoit soûtenuë de la seconde ligne, qui s'étoit avancée sur le ruisseau. Ainsi la premiere ligne de l'Ennemi aïant perdu du terrain, donna le moïen à notre seconde ligne de passer le ruisseau.

Nos deux lignes passées marcherent à la seconde ligne des Ennemis, qui pour se conserver inutilement la supériorité du terrain, étoit trop éloignée de la premiere, & ne lui avoit même pas laissé un terrain propre à se réformer derriere elle, pendant qu'elle soûtiendroit la charge de nos deux lignes.

Ainsi les Troupes de la premiere ligne ne trouvant point de terrain favorable derriere la seconde, pour se mettre en bataille, continuerent leur fuite, ce qui rendit la charge que la seconde ligne se préparoit de faire, inutile à tenter, & communiqua le désordre & la fuite dans toute l'Armée.

Avant la Bataille M. de Lu-

xembourg s'apperçut, que M. le Prince d'Orange ne s'étoit mis dans la disposition dont je viens de parler, que pour cacher la vûë d'un mouvement que ce Prince vouloit faire faire à sa droite, pour gagner le Fort de Warté au-dessus de Saint Omer; ce qui lui auroit procuré le secours de la Place. Ce fut ce dessein que M. de Luxembourg pénétra, qui obligea à engager promptement le combat par notre gauche & au centre, sans quoi M. le Prince d'Orange seroit parvenu à secourir Saint Omer sans combattre.

Cette Bataille est de la premiere espéce de grandes actions, parce que les deux Armées étoient en bataille, & qu'elles se chargerent presque par tout leur front.

Bataille de Saint Denys en 1678.

L'année 1678. me fournit l'exemple de la Bataille S. Denys, qui n'a eu ce nom, que parce qu'effectivement les deux Armées étoient en bataille vis-à-vis l'une de l'autre; car dans le fond ce ne fut qu'un gros

combat à l'Abbaïe de S. Denys, & auprès de la ferme de Casteau.

Les deux Armées ne furent pendant tout le jour que spectatrices du combat, parce qu'il étoit impossible qu'elles pussent engager une affaire générale, en étant empêchées par le ruisseau de S. Denys qui coule entre deux hauteurs, qui ne laissent qu'un fond étroit, & sont inabordables presque par tout.

On a cru avec apparence de vérité, que les Espagnols avoient porté M. le Prince d'Orange, * chagrin de la paix en son particulier, * à chercher dans un événement heureux, à troubler la paix que les Hollandois venoient de signer à Nimégue avec la France, avant que les Plénipotentiaires d'Espagne eussent signé le Traité, & l'on assure que ce Prince avant que de commencer le combat, sçavoit que la paix étoit signée : ce qui est fort vrai-semblable, puisque M. de Luxembourg en avoit eu l'avis par M. d'Estrades, & que M. le Maréchal d'Estrades son pere, premier Plénipotentiaire du Roi au Congrès de Nimégue,

qui portoit le Traité au Roi, le lui avoit écrit en passant à Charleroi. Si c'étoit le dessein de troubler la Paix, qui porta M. le Prince d'Orange à chercher les moïens d'engager une affaire générale, on peut dire qu'il ne s'y prit pas en Général habile.

Par ce que je viens de dire de la situation des deux Armées, il est aisé de juger, qu'il étoit absolument impossible qu'elles en pussent venir à une action générale, quand même elles l'auroient souhaité toutes deux; parce que pas une des deux Armées n'auroit voulu perdre l'avantage de son Poste, pour aller chercher, en défilant, son Ennemi qu'elle auroit trouvé posté sur le bord de la hauteur, au fond de laquelle passoit le ruisseau de Saint Denys, qui séparoit les deux hauteurs sur lesquelles les deux Armées étoient en bataille, comme je viens de le dire.

Ainsi M. le Prince d'Orange ne pouvoit espérer aucun succès heureux, par rapport à la vûë d'engager une affaire générale, capable par sa réussite de rompre une Paix,

qui venoit d'être signée; parce que quand même à l'Abbaïe de Saint Denys & à Casteau, ce Prince seroit parvenu à déposter totalement l'Infanterie, placée en-deçà du ruisseau du côté de Saint Denys, & celle qui gardoit le défilé du côté du moulin, qui étoit dans le fond, au-dessous de la Ferme de Casteau, il lui auroit encore été impossible, quoique maître du fond de ces deux défilés, d'en sortir du côté de la hauteur, sur laquelle l'Armée du Roi étoit en bataille, & d'où elle protégeoit l'Infanterie, qui soûtenoit le combat sur le bord du ruisseau. Aussi ne lui fut-il jamais possible de déposter cette Infanterie, ni de lui faire perdre un pied du terrain qu'elle avoit à garder.

C'étoit donc une faute considérable à M. le Prince d'Orange, de faire périr un grand nombre d'hommes, pour engager une affaire générale, sur un terrain qui n'étoit pas susceptible d'une action de cette espéce.

Des gens plus favorables à M. le Prince d'Orange, & qui ont voulu

trouver à redire à la conduite de M. le Maréchal de Luxembourg, d'avoir mis son quartier dans l'Abbaïe de Saint Denys, séparé de l'Armée par le ruisseau, ont dit que M. le Prince d'Orange s'étoit approché de l'Armée du Roi, non dans le dessein de troubler la Paix par un combat, de quelque maniere qu'il pût être engagé, mais dans la seule vûë de faire lever le blocus de Mons.

Il est aisé de faire sentir le faux de ce projet attribué à ce Prince; en voici les raisons. M. de Montal avec un Corps considérable formoit depuis long-tems le blocus de Mons, par des quartiers pris autour de cette Place; & M. de Luxembourg avoit ordre de protéger ce blocus, avec l'Armée qu'il commandoit. Ainsi l'on voit, que M. le Prince d'Orange devoit compter, que dès que son Armée s'approcheroit de Mons, M. de Luxembourg s'approcheroit aussi des Troupes, qui formoient le blocus, pour le protéger.

Ces mouvemens venoient d'être faits. M. le Prince d'Orange étoit venu camper à Soignies, & M. de

Luxembourg sur les Bruïeres de Casteau. Lorsque M. le Prince d'Orange marcha de Soignies, pour s'approcher de l'Armée du Roi, il passa par le Rœux, & déboucha dans la plaine, qui est entre le moulin du Rœux & l'Abbaïe de Saint Denys.

Ainsi il avoit d'un côté la Hayne entre son Armée & celle du blocus, & le ruisseau de Saint Denys entre son Armée & celle de M. de Luxembourg. Par conséquent sa marche ne regardoit pas l'exécution du dessein, de faire lever le blocus de Mons par une affaire générale, qui ne pouvoit jamais être engagée, que du côté des plaines de Binche, & après avoir passé la Hayne, hors de portée de l'Armée du Roi. Ainsi donc le dessein de M. le Prince d'Orange, en attaquant l'Abbaïe de Saint Denys, ne pouvoit avoir pour objet la levée du blocus de Mons, ni une affaire générale.

Il est vrai que M. de Luxembourg, en prenant son logement, & mettant son Quartier général dans Saint Denys, de la maniere dont je l'ai dit

ci-dessus, avoit en cela agi contre les régles, que j'ai-moi-même données pour la sûreté du Quartier général de l'Armée; & il pourroit être accusé d'imprudence dans cette occasion, s'il étoit vrai que M. le Prince d'Orange eût enlevé son quartier.

Mais supposé même que lorsque l'Ennemi déboucha dans la plaine au-dessous de l'Abbaïe, il eût vû les tentes des Troupes qui campoient au-dessus de l'Abbaïe, & que sçachant ce Corps séparé de l'Armée par le ruisseau, le dessein de M. le Prince d'Orange eût été de battre ce Corps ainsi séparé, ce dessein devoit s'évanoüir à l'approche de ce Camp, qui avoit été levé par l'ordre de M. de Luxembourg, & son quartier retiré, dès que les premieres Troupes de l'Ennemi commencerent à sortir du défilé du Rœux. Il est d'une verité constante, qu'il y avoit au moins quatre heures que ce Camp, qui couvroit le Quartier général, étoit détendu, & que tout étoit repassé en-dedans du ruisseau, lorsque le combat commença; ce que l'Ennemi ne pou-

voit ignorer, puisque ce mouvement s'étoit fait à sa vûë, & en plein jour. Je puis d'autant mieux assurer cette verité, que c'étoit moi qui commandois ce Camp séparé de l'Armée, pour couvrir le Quartier général, & qui soûtins le combat à l'Abbaïe de Saint Denys.

Ainsi donc on peut dire, que le combat de Saint Denys n'a eu de raison, que celle du seul chagrin de M. le Prince d'Orange, de voir la Paix faite dans un tems qu'il souhaitoit la continuation de la Guerre, ou le dessein de troubler cette Paix par un événement, qui ne pouvoit pourtant produire aucune décision dans les circonstances, & de la maniere que ce Prince cherchoit à se le procurer. En effet il est encore vrai, que quand même M. de Luxembourg auroit laissé ce Corps endelà du ruisseau, & qu'il eût été entiérement détruit par l'Ennemi, cet avantage ne lui auroit produit, que la ruine de cinq Bataillons & d'un Régiment de Dragons le jour de la Paix, & ne pouvoit jamais conduire ce Prince à une action générale, n'

même à la petite gloire d'avoir fait lever le blocus de Mons.

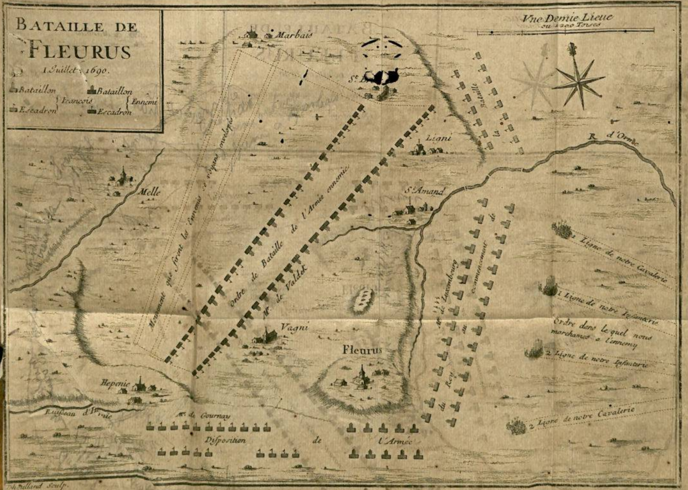
Combat de Walcourt en 1689.

L'année 1689. me fournit l'exemple d'un combat, dont j'avouë que je ne connois pas l'espéce. C'est celui du combat de Walcourt, donné par une Infanterie à découvert, contre les murailles de cette petite Ville. C'étoit M. le Maréchal d'Humieres, qui commandoit l'Armée du Roi.

Je n'ai point de réflexion instructive à faire sur ce sujet, que celle de dire, que ce combat ne doit jamais être cité, que pour en défendre l'imitation.

Bataille de Fleurus en 1690.

L'année 1690. me fournira de belles réflexions à faire sur les Batailles de Fleurus & de Staffarde, qui sont de la premiere espéce des grandes actions, parce que les Armées étoient en bataille, lorsqu'elles ont commencé à combattre, &


Bataille de Fleurus
1 Juillet 1690.
Bataillon
Escadron
François
Bataillon
Escadron
Ennemi
Vne Demie Lieue
ou 1200 Toises
Marbais
Ligni
S.t Amand
Melle
R. d'Orne
Ordre de Bataille de l'Armée ennemie
M.r de Valdek
Vagni
Fleurus
Hepenie
M.r de Gournay
Disposition de l'Armée
M.r de Luxembourg
1 Ligne de notre Cavalerie
1 Ligne de notre Infanterie
Ordre dans le quel nous marchames a l'ennemy
2 Ligne de notre Infanterie
2 Ligne de notre Cavalerie

qu'elles ſe ſont abordées par tout leur front, avec des circonſtances pourtant ſi différentes, qu'elles feront juger, que jamais deux Batailles ne peuvent ſe reſſembler en tout, & que ceux qui veulent ſe perfectionner à la Guerre, doivent chercher dans les Hiſtoires, & dans les Relations des Batailles, des inſtructions que le manque d'expérience ne leur a pû fournir ſur cette eſpéce.

Comme j'ai parlé de ce qui a précédé le moment de la Bataille de Fleurus, lorſque j'ai diſcuté la matiere des Chapitres précédens, je m'arrêterai ſeulement ici à ce qui regarde le ſujet de ce Chapitre, qui eſt celui des Batailles, & je ferai voir, que la ſeule ſupériorité du génie de M. de Luxembourg ſur M. de Waldec, fit la décision de cette grande journée. Le ſuccès n'en fut dû qu'au tems que prit M. de Luxembourg, pour faire faire à la Cavalerie de ſon aîle gauche un mouvement, que l'Ennemi ne put connoître, parce qu'il fut fait hors de ſa vûë, quoique fort proche de lui.

Voici quel fut ce sçavant & judicieux mouvement, qui n'a pû être pensé que par un grand homme, dont le coup d'œil fut si juste, qu'il sçut qu'il auroit précisément le tems de faire ce mouvement, sans que son Ennemi en pût avoir la connoissance, parce qu'il auroit été trop hazardeux à faire, si l'Ennemi eût pu connoître qu'il se faisoit.

M. de Waldec étoit en bataille sur un terrain, qui s'élevoit un peu à sa droite; par conséquent ce terrain un peu élevé formoit un petit revers, que l'extrémité de la droite ne voïoit point, & qui diminuoit toujours sur la plaine, à mesure qu'il s'approchoit du terrain, par lequel M. de Luxembourg marchoit à son Ennemi.

Ce fut ce moment précieux de l'arrivée du front de l'Armée du Roi, à l'endroit où ce terrain étoit assez élevé, pour que M. de Waldec ne pût plus voir la continuation de la marche de l'aîle gauche de Cavalerie; ce fut, dis-je, ce moment précieux, que M. de Luxembourg saisit avec une capacité surprenante,

prenante, pour ordonner à M. de Gournai, très-bon Officier de Cavalerie, de profiter de ce revers, qui déroboit à l'Ennemi la connoissance du mouvement qui se faisoit, & pour porter toute la gauche de Cavalerie sur le flanc droit de l'Ennemi, avec l'attention dans sa marche, de se trouver par la droite de sa gauche rejoint à la gauche de l'Infanterie, dans le même tems qu'elle seroit à portée de charger le front de l'Infanterie ennemie.

Ce mouvement hazardeux, s'il avoit pû être vû par l'Ennemi, mais décisif pour le gain de la Bataille, aïant été aussi capablement exécuté, qu'il avoit été judicieusement pensé, toute l'aîle gauche de Cavalerie de l'Armée du Roi se trouva en potence sur le flanc de l'aîle droite de l'Ennemi, quoiqu'elle tînt à notre ligne d'Infanterie.

L'Ennemi se trouva ainsi débordé, & pris en flanc par une Armée, qu'il croïoit marcher à lui par un front égal à celui qu'il occupoit; de sorte que se trouvant chargé en flanc à sa droite, dans le même tems

que ſon centre & ſa gauche ſe trouvoient abordés par le centre & la droite de l'Armée du Roi, il ne fut pas poſſible à M. de Waldec de remédier au déſordre de ſa droite. Ce déſordre ſe communiqua aiſément au centre & à la gauche ; ce qui cauſa l'abandon du champ de Bataille, la perte de toute l'Artillerie, & de preſque toute l'Infanterie, parce que M. de Waldec qui en avoit trop placé dans le Village de Ligny, ne la put retirer, dès qu'elle fut abandonnée par la Cavalerie.

Ce récit fait connoître, qu'un champ de Bataille, même choiſi avec attention par le Général qui y veut attendre ſes Ennemis, ne peut être ſi uni, ſi ouvert, ni ſi égal, pour les avantages de ſa ſituation, qu'un Général plus capable ne puiſſe trouver les moiens, de profiter de quelque petit avantage du terrain, qui ſouvent lui procure une déciſion glorieuſe & heureuſe.

Cette journée doit être miſe avec raiſon au nombre des plus belles de M. de Luxembourg, par ſa grande capacité dans la ſcience de la Guer-

te, la justesse de son jugement, & la vivacité de son exécution. Car dans cette occasion, ce grand Capitaine a capablement pensé, dans le moment de sa marche à l'Ennemi pour le combattre; il a jugé avec une justesse infinie du tems qu'il lui falloit, pour se mettre en état d'exécuter ce qu'il avoit pensé; & il l'a exécuté avec une vivacité, qui n'a pas laissé à son Ennemi le tems de remédier au coup fatal qu'il lui portoit.

Bataille de Staffarde en 1690.

Dans la même année 1690. & presque dans le même tems, M. de Savoïe perdit la Bataille de Staffarde contre l'Armée du Roi, commandée par M. de Catinat. Ce Prince dans cette occasion fit un assez grand nombre de fautes dans sa disposition, pour leur pouvoir attribuer la perte de la Bataille. Voici quelles elles furent.

Quoique le dessein de M. de Savoïe fût de combattre l'Armée du Roi, lorsqu'elle passeroit le Pô près de Salusses, il reçut cependant la Ba-

taille, & ne la donna pas; & il la reçut, parce qu'il se crut bien posté, & son champ de Bataille avantageux, quoiqu'il ne le fût pas autant qu'il auroit pû l'être, si ce poste avoit été plus judicieusement occupé par son Armée.

La droite étoit couverte & appuïée au ruisseau qui passe à l'Abbaïe de Staffarden, & sur le bord duquel il y avoit d'espace en espace d'assez grosses cassines, pour pouvoir mériter d'y mettre de l'Infanterie, laquelle auroit appuïé & protegé les droites de ses deux lignes. Au lieu de porter ses aîles à ces cassines, il les laissa à quelque distance de sa ligne, & y mit de l'Infanterie, qui n'étant pas protegée de la ligne, au moins d'assez près, y fut successivement forcée par l'Armée du Roi, avant même qu'elle attaquât le front de l'Ennemi.

Cette premiere faute fit perdre à M. de Savoïe assez considérablement d'Infanterie, avant que la Bataille commençât sur le front des Armées. Sa gauche pouvoit être couverte d'une vieille digue du Pô,

au-delà de laquelle le terrain jusqu'au Pô étoit fort marécageux ; mais ce Prince négligea un recoude que faisoit cette digue, & ne l'occupa point.

S'il avoit appuïé sa gauche à ce recoude, qui se trouvoit à même hauteur des cassines de la droite, dont je viens de parler, les droites & les gauches de cette Armée auroient été également bien appuïées, avec cet avantage à la gauche, que le terrain en-dedans de ce recoude étant beaucoup plus étendu que celui du dehors, par lequel il falloit que nous abordassions ce front appuïé, une partie de la Cavalerie de la gauche de M. de Savoïe auroit pû charger en flanc celle du Roi, dès qu'elle auroit voulu s'étendre au-delà de ce recoude, en cas qu'on en eût pû déplacer l'Infanterie ennemie.

Par le récit de cette mauvaise disposition de l'Armée de M. de Savoïe pour la droite & la gauche, l'on voit que le front de la premiere ligne étoit également hors de portée, de soutenir à la droite l'Infan-

terie qui étoit dans les cassines, & d'empêcher à la gauche, que l'Infanterie de l'Armée du Roi ne se portât jusqu'à ce recoude.

En y arrivant, elle fut allongée le long du coude de cette digue, où elle trouva sous son feu l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi, qu'elle força bien-tôt à quitter son terrain, pour se placer plus en arriere, que n'étoit le front de son Infanterie, * ce qui donna à la Cavalerie de la droite de l'Armée du Roi, qui jusqu'à ce tems-là étoit derriere l'Infanterie, * le moïen d'occuper presque le même terrain sur lequel étoit l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi; après quoi l'Infanterie devenuë inutile à cette digue, puisqu'elle y avoit operé ce qu'elle avoit voulu, qui étoit de déplacer l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi; cette Infanterie, dis-je, s'étendant sur sa gauche, rejoignit le front de l'Infanterie de l'Armée dans son ordre de bataille, & marcha au front de l'Infanterie ennemie, qui fut bientôt emportée & battuë.

Si la disposition de M. de Savoie

avoit été exempte des fautes, dont je viens de parler, il est apparent que l'Armée de ce Prince n'auroit pas été si aisément battuë, parce que l'Armée du Roi étoit tombée dans un inconvénient, qui ne put être réparé qu'après la Bataille gagnée. Voici quel il fut.

M. de Quinson Maréchal de Camp commandoit l'aîle gauche de Cavalerie, lorsque l'Armée se mit en mouvement pour marcher à l'Ennemi. Il voulut s'ouvrir sur la gauche, afin de laisser suffisamment de terrain au centre & à la droite, pour marcher de front, & par ce mouvement il se trouva, sans s'en appercevoir, au dehors de la source du ruisseau de Staffarden, & ne connut qu'il étoit separé de l'Infanterie, que quand le ruisseau ne put plus être passé par la Cavalerie. Pendant tout le tems que la Bataille dura, qui fut de plus de six heures, il ne put que cottoïer le ruisseau, pour y trouver un endroit où il pût le passer; ce qu'il ne trouva qu'à l'Abbaïe de Staffarden, qui étoit derriere l'Armée ennemie, où

il y avoit un pont sur le ruisseau ; & cela même après la Bataille gagnée. Ainsi cette Bataille se donna & se gagna sans aîle gauche.

Dans cet exemple je trouve la punition d'un Général, qui fait battre son Armée, pour n'avoir pas eû assez de capacité, pour connoître les avantages qu'il pouvoit tirer du terrain, sur lequel il avoit résolu de recevoir la Bataille, que son Ennemi venoit lui donner. Cette capacité est pourtant bien au-dessous de celle du Général, qui sçait sur le champ décider sur le parti le plus avantageux, * qui n'a pas le tems de réflechir, & en qui il faut que la premiére pensée soit la plus judicieuse, & seule sûre, pour parvenir à battre son Ennemi. *

Combat de Leuse en 1691.

L'année 1691. me fournit un exemple de la seconde espéce des grandes actions dans le Combat de Leuse.

M. le Prince d'Orange étoit campé à la fin de la Campagne à Leuse, & M. de Luxembourg étoit avec

l'Armée du Roi ſous Tournai, où il ne paroiſſoit penſer qu'à voir la ſéparation des Ennemis, pour faire auſſi-tôt entrer l'Armée du Roi dans ſes quartiers d'hiver.

La diſtance de Tournai à Leuſe étant aſſez conſidérable, pour faire préſumer à M. le Prince d'Orange, que ſon Armée étoit hors de portée d'avoir rien à craindre de la part de M. de Luxembourg, en décampa. Ce Prince crut qu'il lui ſuffiſoit, de laiſſer à la tête du Camp qu'il alloit quitter, un Corps conſidérable de Cavalerie, juſqu'à ce que ſon Armée eût entiérement paſſé le ruiſſeau de la Catoire, qui étoit derriere ſon Camp. Il négligea de placer de l'Infanterie aux ponts, qui étoient ſur ce ruiſſeau, pour recevoir ſon arriere-Garde de Cavalerie, & la protéger au paſſage des ponts, en cas qu'elle fût pouſſée.

M. de Luxembourg, dont le deſſein étoit d'entreprendre ſur ſon Ennemi lorſqu'il décamperoit, étoit attentif ſur ce mouvement, pour en profiter, en cas qu'il ne fût pas fait avec prudence & précaution.

Aïant ſçu que l'Ennemi devoit décamper le lendemain, & prendre ſa marche en arriére, il penſa que ſi M. le Prince d'Orange négligeoit de placer de l'Infanterie au ruiſſeau de la Càtoire, il pourroit entreprendre ſur ſon arriere-Garde. Ce Général partit donc de Tournai la nuit avec un Corps de Cavalerie, & arriva à Leuſe le bon matin, ſans que l'Ennemi en eût aucune connoiſſance, parce que l'Officier général qui commandoit l'arriere-Garde de l'Armée de M. le Prince d'Orange, n'avoit pas un Parti au-delà de Leuſe, pour être informé s'il venoit des Troupes à lui.

Ainſi M. de Luxembourg toûjours vif dans l'exécution, traverſa Leuſe avec une diligence extrême; & aïant trouvé cette Cavalerie d'arriere-Garde, qui n'étoit pas ſeulement en bataille par négligence, mais comme allongée en colonne ſur les Ponts, où elle devoit paſſer le ruiſſeau, il la fit charger ſi bruſquement, qu'elle n'eut pas le tems de ſe former en ligne; il la battit entiérement, & la mena juſqu'au

ruiſſeau, où ſon déſordre fut fort grand, parce que comme je l'ai dit, il n'y avoit point d'Infanterie placée à ce ruiſſeau, pour recevoir cette Cavalerie.

Ce fut là où finit le combat, parce que les colonnes d'Infanterie qui étoient encore près du ruiſſeau, y revinrent, ſans y pouvoir produire aucun effet, que celui d'être les ſpectatrices du déſordre de leur arriere-Garde, & de la ſatisfaction que M. de Luxembourg devoit avoir du châtiment qu'il venoit de faire d'un Général préſompteux, qui avoit crû pouvoir décamper de devant lui, ſans prendre toutes les précautions néceſſaires pour la ſûreté d'une arriere-Garde d'Armée, qu'on eſt obligé de laiſſer pour un tems ſéparée par un défilé, de quelque nature qu'il ſoit.

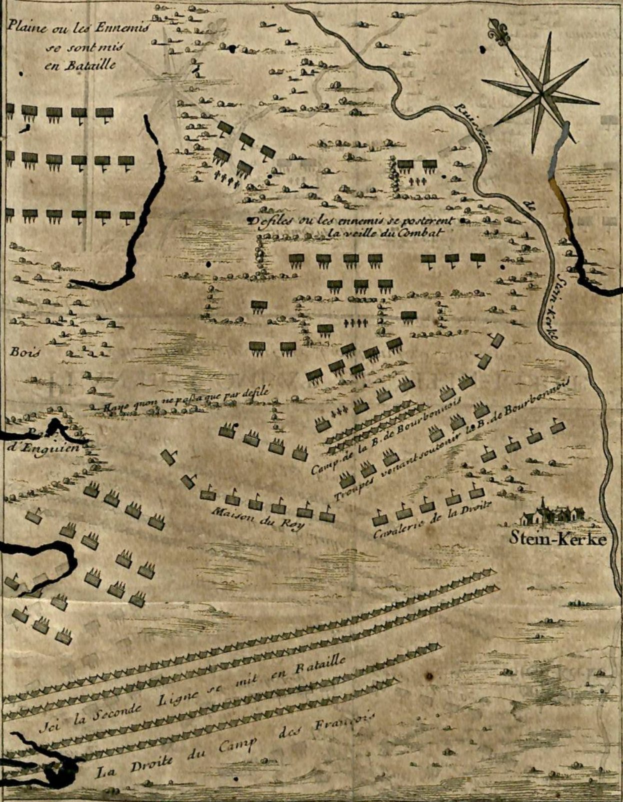
Cet exemple juſtifie mes maximes ſur cette maniere de marcher en arriére, lorſqu'on eſt à portée de ſon Ennemi ; * & fait voir, qu'il eſt dangéreux à un Général de ſe croire légerement hors de portée de ſon Ennemi, pour en être à une diſtance

raisonnable, parce que cet Ennemi peut avoir sçu assez tôt le mouvement que l'on a résolu de faire, * pour se mettre en état d'en profiter, comme il est arrivé au combat de Leuse.

Cette action fait encore sentir, qu'un Général dans la pensée que son Armée est hors de portée de celle de son Ennemi, ne doit jamais se négliger sur les attentions à prendre pour la sûreté de ses mouvemens. Il ne s'en doit jamais faire aucun à la guerre que de la même maniere, & avec les mêmes précautions, que s'ils étoient faits en présence de l'Ennemi. Dailleurs par la tolérance pour la négligence dans le service & dans les mouvemens, un Général autorise les Troupes à s'accoûtumer au relâchement & à l'inapplication.

Bataille de Steinkerque en 1692.

L'année 1692. me fournit un exemple remarquable de la seconde espéce dans le combat de Steinkerque, sur lequel il y a plusieurs réflexions à faire.



PLAN DU COMBAT DE STEIN-KERKE

Au commencement de l'action le 3 Aoust 1692.

Dheulland Sculp.

Après la prise de Namur, le Roi aïant quitté l'Armée, en laissa le commandement à M. de Luxembourg, qui fut seulement chargé de la conservation des conquêtes & du païs. Ainsi ce Général se contentoit d'observer soigneusement M. le Prince d'Orange, qui chagrin de n'avoir pû empêcher la perte de Namur, cherchoit dans les mouvemens qu'il faisoit faire à son Armée, les occasions d'entreprendre sur celle du Roi, ou au moins de subsister aux dépens d'un païs, dont les Espagnols n'étoient plus les maîtres.

M. de Luxembourg étoit campé, sa droite à Steinkerque, & sa gauche à Anghien; & M. le Prince d'Orange entre Tubise & S. Arnelle, païs fort couvert, & rempli de défilés, qui séparoient les deux Armées.

Ainsi il paroissoit impossible, qu'il pût se passer une action générale entr'elles. Cependant M. le Prince d'Orange aïant découvert que M. de Luxembourg étoit en commerce avec un homme de sa sécretairerie, qui instruisoit réguliere-

ment ce Général de tout ce qui venoit à sa connoissance, ce Prince résolut de se prévaloir de cette découverte, pour cacher la marche de son Armée sur celle du Roi.

Pour cet effet il arrêta secrettement ce sécretaire dans son Cabinet, & le força d'écrire en sa présence à M. de Luxembourg, & de lui mander, que le lendemain l'Armée de M. le Prince d'Orange feroit un grand fourage de l'autre côté du ruisseau de Steinkerque, devant la droite de l'Armée du Roi, & que pour couvrir ce fourage, il marcheroit cette même nuit un Corps considérable d'Infanterie avec du canon, pour occuper les défilés qui séparoient les Armées, afin que le fourage ne fût point troublé à son retour.

Ce faux avis porté à M. de Luxembourg, comme bon, & de la part d'un Espion qu'il croïoit fidéle & sûr, fut cause que ce Général négligea celui qui fut donné par un Partisan, qui étoit à la guerre, qui lui mandoit, que tous les défilés qui séparoient les Armées, étoient

pleins d'Infanterie, de Cavalerie, & de canon ; & comme ce que lui marquoit le Partisan, se trouvoit conforme à l'avis qu'il avoit reçu de son Espion, il crut que ces Troupes avancées dans les défilés, n'étoient que l'effet des précautions, qu'il sçavoit par ce faux avis que M. le Prince d'Orange devoit prendre, pour la sûreté de son fourage.

Ainsi ne pouvant troubler un fourage, pour la sûreté duquel l'Ennemi prenoit de si grandes précautions, il demeura tranquille dans son Camp, jusqu'à ce qu'il apprit, que tout à coup l'Armée Ennemie sortoit de toutes parts des défilés, qui étoient fort près de la tête de son Camp, qu'elle se mettoit en Bataille, & que la Brigade de Bourbonnois, qui étoit campée hors de la ligne, couvrant l'aîle droite de Cavalerie, étoit déjà attaquée par un Corps d'Infanterie, qui lui étoit fort supérieur.

Dans cette surprise presque générale sur tout le front de l'Armée, M. de Luxembourg se servit de toute sa vivacité ordinaire. Dans

un moment l'Armée eut pris les armes, & se trouva en Bataille à la tête de son Camp. Ce Général porta même un si prompt secours à la Brigade de Bourbonnois, qui avoit perdu son Camp, & abandonné quelques pieces de canon placées à sa tête, que l'Ennemi exécutoit déjà contre l'Armée du Roi, que cette Brigade, & les Troupes qui avoient marché à son secours, chasserent les Ennemis de ce poste qu'ils venoient d'occuper, reprirent notre canon; ainsi l'affaire commença à se rétablir à la droite.

Le front de l'Ennemi, qui devoit attaquer notre front, trouva des difficultés à l'aborder, parce qu'il y avoit en des endroits des haïes, assez claires pourtant, qui entouroient de petites prairies; desorte que cette lenteur à aborder la ligne par tout son front en même tems, donna à nos Troupes le tems de se former, lorsque l'Ennemi enflé du bon succès de sa gauche contre la Brigade de Bourbonnois, voulut venir à la charge. Il trouva une si grande résistance de notre part, que

non

non seulement il ne put aborder notre front, mais même il fut contraint de se remettre en arriere, lorsqu'il vit que les Troupes de sa gauche, avoient perdu le terrain du Camp de la Brigade de Bourbonnois.

Ce terrain abandonné par tout le front, donna le moïen à notre premiere ligne de s'avançer, & de donner par ce mouvement un espace suffisant à la seconde ligne, pour se former derriere la premiere. Car jusqu'alors nos deux lignes avoient bien été sous les Armes, mais seulement à la tête de leur Camp; desorte que le Camp de la premiere se trouvoit encore tout tendu entre les deux lignes.

Enfin tout le front de l'Armée, qui venoit de se faire un champ de Bataille à la faveur de son feu, s'avança sur l'Ennemi, qui étant mis un peu en désordre par la perte d'hommes qu'il avoit faite, fut rejetté en confusion dans les défilés, dont il étoit sorti pour combattre, & contraint d'abandonner le canon qu'il avoit porté à sa tête, & un

champ de Bataille couvert de dix à douze mille morts.

Il est pourtant vrai-semblable de croire, que si la droite de l'Ennemi, destinée à attaquer Anghien & notre gauche, ne s'étoit point égarée la nuit dans sa marche, & si elle avoit attaqué la gauche, en même tems que le combat avoit commencé à la droite & au centre, il auroit été bien plus difficile à M. de Luxembourg de soûtenir un effort général, depuis la droite jusqu'à la gauche, dans une circonstance aussi imprévûë.

Ce combat est le plus sanglant qui ait été donné de cette guerre. On ne lui a pas donné le nom de Bataille, quoique de notre part l'Armée fût en bataille, mais seulement celui de combat, parce qu'effectiment le front n'a pas chargé en même tems partout, mais successivement. Le récit que je viens d'en faire m'engagera à plusieurs réflexions; les unes regarderont M. le Prince d'Orange; les autres M. de Luxembourg.

Il est certain, qu'il n'est pas pos-

ſible à un Général de ſe ſervir plus avantageuſement de la découverte d'un Eſpion domeſtique, que M. le Prince d'Orange le fit en cette occaſion. Il eſt certain même, que le deſſein de ce Prince étoit grand, & devoit réuſſir, s'il avoit été auſſi vivement exécuté, qu'il avoit été judicieuſement conduit au point de de ſon exécution.

Car enfin M. de Luxembourg n'avoit fait aucune attention aux avis donnés par ſon Partiſan. D'ailleurs tout ce que ce Partiſan lui envoïa dire ſe trouvoit ſi conforme au faux avis, que M. le Prince d'Orange lui avoit fait donner par cet Eſpion découvert, qu'il ne ſervit qu'à lui confirmer la fidélité exacte de ſon Eſpion, & ne put le mettre en aucune défiance. Ce qui paroiſſoit d'autant plus raiſonnable, que le Partiſan qui ne pouvoit voir que ce qui ſe faiſoit à la tête des défilés, & qui ne pouvoit porter ſa vûë ſur ce qui ſe paſſoit à la queue, n'étoit en état d'informer M. de Luxembourg, que de ce qu'il croïoit avoir déjà appris par ſon Eſpion.

Ainsi donc l'Armée du Roi, avec des défilés fort longs & fort difficiles à passer, commandée par un Général fort vigilant, alloit être surprise dans son Camp, & battuë, si M. le Prince d'Orange avoit, comme je l'ai dit, aussi vivement exécuté, que judicieusement pensé.

Ce Prince ne devoit pas se former, & se mettre en bataille à la sortie des défilés. Comme il marchoit sur plusieurs colonnes, qu'il débouchoit par plusieurs défilés, toutes ces colonnes devoient attaquer le front du Camp qui leur étoit opposé, afin de porter par tout la difficulté de prendre les Armes, & de former un front. Il lui suffisoit que ses colonnes pénétrassent ce Camp, pour mettre le désordre partout, & pour faire prospérer en un moment les efforts, qu'il faisoit faire en colonne par les Troupes de sa premiere ligne.

Voilà comme il devoit se conduire pour l'attaque du Camp avec les Troupes de sa premiere ligne. Celles de la seconde devoient se mettre en Bataille, tant pour soûte-

nir la premiere, qui attaquoit en colonne, que pour montrer à notre Armée ce front prêt à agir, & lui ôter par cette démonstration la pensée de se former derriere le Camp, après l'avoir abandonné par l'impossibilité d'en conserver la tête.

L'attaque d'une Armée entiere surprise dans son Camp doit être exécutée par des colonnes fortes, qui ouvrent, qui pénétrent, & qui séparent le Camp. Cela suffit pour sa destruction. Un Champ de Bataille se trouve ordinairement à la tête du Camp, & presque jamais à sa queue.

Ainsi donc il ne faut pas donner le tems à une Armée, que l'on veut surprendre dans son Camp, de se mettre en bataille à la tête de son Camp, & il faut l'aborder avec tant de vivacité, qu'on lui ôte la possibilité de se former à sa tête. Cela seul force l'Armée à une fuite honteuse, & en désordre, & à l'abandon de son Artillerie & de tous ses Bagages.

Voilà quelle a été la principale faute commise par M. le Prince

d'Orange, dans l'exécution d'un projet, d'ailleurs fort bien concerté, & fort heureusement conduit au point de son exécution.

A l'égard de M. de Luxembourg, il doit être loüé de la vivacité avec laquelle il donna ses ordres, pour mettre son Armée en bataille, & remédia au premier désordre de la droite; de la hardiesse avec laquelle il fit prendre un Champ de Bataille à son Armée, qui n'en avoit point au commencement de l'action, & de la conduite avec laquelle il profita du premier mouvement en arriere qu'il vit faire à l'Ennemi, pour le rejetter dans ses défilés, & le mettre en désordre.

Dans cet exemple je trouve une réflexion générale à faire, utile à tous ceux qui se trouvent chargés des affaires, soit de Guerre, soit de Politique. C'est qu'on doit toujours comparer tous les différens avis, que l'on reçoit sur un même sujet, sans que la prévention de la sûreté de l'un fasse négliger la moindre précaution, pour se garantir contre l'événement, que pourroit avoir

celui que l'on aura crû le moins sûr, en cas qu'il se trouvât pourtant être le plus véritable.

Quoique de tous les avis, ceux qui viennent d'un correspondant, ou d'un Espion, dont on a souvent éprouvé la fidélité, paroissent devoir être les plus sûrs, il est pourtant possible que ce correspondant, ou cet Espion, qu'on croit le plus fidéle, puisse être double, ou qu'il puisse avoir été découvert, & forcé à donner un faux avis. C'est pourquoi il est toujours prudent, de comparer ensemble tous les avis que l'on reçoit sur un même sujet, & de chercher à s'assurer de la vérité de plusieurs manieres.

Combat du Spireback en 1692.

En cette même année 1692. il se donna en Allemagne un assez grand combat sur une branche du Spireback, entre un Camp détaché de l'Armée de M. le Maréchal de Lorges, & l'Armée entiere des Ennemis.

J'avois eu ordre d'aller prendre le commandement de neuf Batail-

lons, d'un Régiment de Cavalerie, & d'un Régiment de Dragons détachés de l'Armée, qui étoit à Markeim, & qui sous les ordres de M. de Melac devoient veiller à ce que l'Armée ennemie, campée auprès de Manheim, ne fît pas de pont sur le Rhin. M. de Melac étant tombé malade, notre Général m'ordonna d'aller prendre le commandement de ce Corps.

Lorsque j'arrivai, je trouvai qu'à la faveur d'une cruë du Rhin, l'Ennemi achevoit son pont, entre l'Isle de Santhouen & le Palatinat, sans que M. de Melac en eût eu connoissance; & même qu'il y avoit déja plus de quatre mille hommes des Ennemis passés. Ce Corps seul étoit supérieur au mien, réduit par la maladie qui s'y étoit mise, à moins de trois mille hommes sous les armes. Je n'eus donc de parti à prendre, que celui de me couvrir de la branche du Spireback qui passe autour de Spire, & d'en donner promptement avis à notre Général, qui étoit à neuf lieuës de moi, afin de recevoir ses ordres; & en attendant,

dant, de chicaner aux Ennemis le débouché de la digue d'Opau, à laquelle leur pont aboutissoit.

Cela me réussit durant vingt-quatre heures, pendant lequel tems je me retranchai sur le bord du Spireback, par le front que je pouvois occuper. Dans cette disposition j'attendis les ordres de M. le Maréchal de Lorges, & les Ennemis. Les ordres que je reçus de M. de Lorges furent de quitter ce poste, & de me retirer à Philisbourg, d'y passer le Rhin, & de lui aller marquer un Camp pour son Armée.

Il espéroit par ce mouvement de forcer l'Ennemi à repasser le Rhin; mais lorsque je reçus cet ordre, il ne m'étoit plus possible de l'exécuter, parce que l'Armée ennemie entroit dans le Landwert de Spire, & n'étoit plus qu'à une portée & demie de canon de moi.

La lenteur de l'Ennemi à entrer dans le Landwert, & à faire sa disposition pour m'attaquer, fit qu'il ne marcha à moi que sur les quatre heures du soir. Je soûtins son feu & ses efforts jusqu'à minuit, qu'il se

remit en arriere, laissant mille à douze cens hommes tués sur le front de l'attaque, avec fort peu de perte de mon côté, parce que j'étois retranché.

Deux fautes que l'Ennemi fit, sauverent ce foible Corps attaqué par quarante-deux Bataillons & cent Escadrons. La premiere fut sa lenteur à entrer dans le Landwert, & son attention sur le feu de cinq piéces de canon que j'avois. La seconde fut dans sa disposition pour m'attaquer, qu'il n'étendit que contre le front, que je pouvois lui opposer. S'il m'avoit embrassé, comme il le pouvoit facilement faire par sa supériorité, il est certain que j'aurois été accablé en fort peu de tems.

Le récit de ce combat servira d'exemple pour faire connoître, combien grand est le danger que court un petit Corps, qu'on laisse trop long-tems exposé à portée d'une Armée supérieure.

J'étois retenu par les ordres de M. le Maréchal de Lorges, & lorsque je reçus de lui celui de me retirer à Philisbourg par la petite Hollan-

Dheulland Sculp.

de, l'Ennemi étoit trop proche de moi, pour le pouvoir exécuter. J'avois trois lieuës de plaine à passer près d'une Cavalerie de cent Escadrons, qui m'auroit taillé en piéces dans ce trajet.

Bataille de Nerwinde en 1693.

L'année 1693. me fournit les réflexions à faire sur la Bataille de Nerwinde. Comme j'ai déja parlé ailleurs de cette action, dans les réflexions sur les matieres des Chapitres précédens, je ne dirai ici que ce qui convient au Chapitre des Batailles.

L'Ennemi à la premiere vûë de la Cavalerie de l'Armée du Roi auroit pû, s'il n'avoit point voulu combattre, quitter son Camp, & mettre la Gethe devant lui. Il avoit plus de tems qu'il ne lui en falloit, pour faire avec sûreté ce mouvement; mais il crut pouvoir rendre son poste si bon, que M. de Luxembourg n'oseroit l'y attaquer.

Voici quelle fut la disposition de M. le Prince d'Orange. Il retrancha

le front de son Camp où il le crut nécessaire, mit de l'Infanterie dans le Village de Nerwinden, qui fut aussi retranché. Ce Village se trouvoit dans son centre, & par le derriere il tenoit à sa ligne d'Infanterie, & au retranchement par les flancs, de sorte qu'il ne pouvoit être embrassé. M. le Prince d'Orange occupa à sa gauche le Village de Romsdorff sur le bord du ruisseau de Landen; il retrancha aussi la tête de ce Village, qui par le flanc tenoit au retranchement. Sa droite étoit appuïée à la Getthe, & couverte depuis cette riviere jusqu'à Nerwinden d'une forte haïe, qu'on ne pouvoit passer qu'en défilant un à un. Tout le front étoit couvert de plus de cent pieces de canon.

La disposition de M. de Luxembourg fut telle que je vais le dire. Ce Général, comme je l'ai déja fait remarquer, étoit arrivé à la vûë du Camp ennemi sur les trois heures après midi, seulement avec son aîle droite de Cavalerie; le reste de l'Armée ne put arriver que depuis ce tems-là jusqu'à minuit. M. de

Luxembourg ne laissa pas de s'avancer avec sa Cavalerie, jusqu'à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, où le front de la plaine étant assez serré, il y plaçoit les Troupes sur plusieurs lignes, à mesure qu'elles arrivoient.

Les quatre premiers Bataillons qui arriverent, furent emploïés à chasser les détachemens de l'Armée ennemie, qui occupoient Landen, qui se trouvoit un peu à la tête de la gauche du Camp de l'Ennemi, & qui devoit le lendemain, jour de la Bataille, être la droite de l'Armée du Roi, lorsqu'elle marcheroit à l'Ennemi.

Cette premiere faute que fit M. le Prince d'Orange, en ne soûtenant point ce Poste, & en l'abandonnant trop facilement, donna le moien à M. de Luxembourg de placer pendant la nuit plus de quarante Bataillons entre Landen & Romsdorff, & à la gauche de Landen, devant la gauche de l'Ennemi, dont la Cavalerie de l'aîle gauche n'aïant pas assez de terrain sur le front, ni même de fond pour se placer der-

riere l'Infanterie retranchée, fut obligée de se mettre en potence, la droite au dessus de Romsdorff, & la gauche sur Loo, faisant tête au ruisseau de Landen.

Cette disposition particuliere de la gauche de l'Ennemi, dont je n'ai point parlé, en disant qu'elle étoit la générale pour son front, rendit cette aîle inutile pendant la Bataille, comme je le dirai dans la suite.

Voilà quelle fut la disposition de l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi pour l'attaque du lendemain.

La Cavalerie de la droite étoit, comme je l'ai dit, restée à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, & les seize Escadrons de Dragons de la droite resterent pendant la nuit à la droite de Landen, & furent avant que le combat commençât, placés au-dessus de ce ruisseau, vis-à-vis de l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi, tant pour la contenir, que pour chercher des passages sur le ruisseau, & agir contre le flanc de l'Ennemi, si l'occasion s'en présentoit.

Le centre où M. de Luxembourg,

manque de front, s'étoit pendant la nuit placé sur onze lignes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, fut par ce Général ébranlé entre cinq & six heures du matin, par un mouvement en avant si beau & si sçavant, que sa marche à l'Ennemi forma son ordre de bataille sur deux lignes; ce qui fut exécuté sous le feu du canon de l'Ennemi, qui avoit commencé à tirer à quatre heures & un quart du matin.

L'Infanterie de la gauche des premiere & seconde lignes fut destinée pour l'attaque du Village de Nerwinden, & l'aîle gauche de Cavalerie se plaça en s'étendant vers la Getthe devant la droite de l'Ennemi, avec ordre de pénétrer la haïe, que j'ai dit qui couvroit un peu de loin la droite de l'Ennemi, & de charger la Cavalerie de cette aîle, en cas qu'elle pût se former en dedans de la haïe, & suivant qu'elle verroit que l'attaque du Village de Nerwinden prospereroit; parce qu'il auroit été impossible à notre Cavalerie d'occuper ce terrain en dedans de la haïe, tant que l'Ennemi

auroit été le maître de ce Village.

Voilà quelle fut la disposition générale des deux Armées, au moment qui précéda la Bataille. Elle fait voir que du côté des Ennemis, quoique leur Armée fût en bataille derriere des retranchemens, cependant ce front retranché nous réduisoit à des points d'attaque, préalables à celle de tout le front ; c'étoient les Villages de Nerwinden & de Romsdorff, excédans le front retranché, qui ne pouvoit être abordé, sans essuïer en flanc le feu de ces deux Villages.

Ainsi donc avant que de combattre l'Ennemi par tout son front, il falloit lui avoir fait abandonner les deux Villages, & par conséquent il falloit encore que l'Armée du Roi essuiât tranquillement le feu du canon de l'Ennemi, & celui du front du retranchement, au moins jusqu'à ce que le Village de Nerwinden fût emporté, & que les fronts de l'Armée pussent s'avancer au front du retranchement, pour l'attaquer en même tems.

Le combat commença sur les six

heures du matin par l'attaque du Village de Nerwinden, qui fut emporté en peu de tems. Mais comme l'ordre que M. de Luxembourg avoit donné, pour que sa droite attaquât le centre & la gauche de l'Ennemi, dans le moment que l'on verroit prospérer l'attaque du Village de Nerwinden, ne fut point exécuté par le Général qui commandoit la droite de l'Armée du Roi, les Troupes qui étoient entrées dans Nerwinden un peu trop en désordre, & qui n'avoient pas eu la précaution de se placer dans tout le travers du Village du côté de l'Ennemi, en furent chassées par l'Infanterie ennemie de la gauche, qui se déposta du front du retranchement, pour aller faire cette attaque.

Ce mouvement étoit vû de toute notre droite, & il fut proposé au Général qui la commandoit d'en profiter, en faisant sur le champ attaquer ce front, qui venoit d'être dégarni en partie de l'Infanterie, qui avoit marché pour reprendre Nerwinden. Ce fut en vain que cette proposition fut faite, quoique ce

mouvement & cette attaque eussent vrai-semblablement décidé du gain de cette Bataille dès ce moment même.

L'Infanterie de l'Armée du Roi qui avoit été chassée de Nerwinden, s'étant rétablie de son désordre, ce Village fut une seconde fois attaqué, & emporté par M. de Luxembourg. Mais les Troupes ne purent encore s'y maintenir, parce que ceux qui les commandoient, ne sçûrent pas se mieux placer dans le Village, qu'ils l'avoient fait la premiére fois, & furent une seconde fois rechassés par la même Infanterie de la gauche des Ennemis, qui s'étoit encore déplacée pour marcher à cette attaque; ce qu'elle fit aussi impunément que la premiére fois.

Par ce que je viens de dire il est aisé de comprendre, que si le Général de la droite de l'Armée du Roi avoit ces deux fois exécuté les ordres de M. de Luxembourg, & avoit fait attaquer la gauche & le front du retranchement, dans le tems qu'il voïoit que l'Ennemi le

dégarnissoit, il est certain que non-seulement la Bataille de Nerwinde auroit duré cinq ou six heures de moins, mais qu'elle auroit infiniment moins coûté d'hommes.

Dans cet état M. de Luxembourg, qui n'étoit pas homme à se rebuter par ces deux attaques malheureuses, vint lui-même prendre à sa droite une partie de l'Infanterie qui y étoit, & la maison du Roi. Avec ces troupes fraîches il attaqua une troisiéme fois Nerwinden, & l'emporta.

Les Ennemis qui deux fois avoient impunément dégarni leur gauche pour reprendre Nerwinden, en furent punis cette troisiéme fois. Le Général de la droite aiant marché lui-même avec les troupes que M. de Luxembourg étoit venu prendre, je restai seul pour commander la droite, que je mis d'abord en disposition d'attaquer la gauche de l'Ennemi, dès qu'il m'en fourniroit l'occasion. C'est ce qu'il ne manqua pas de faire, en déplaçant encore son Infanterie, même plûtôt qu'il n'avoit fait les deux premiere fois,

parce qu'il voïoit que M. de Luxembourg avoit attaqué le Village avec un plus grand nombre de troupes.

Je laissai donc marcher l'Infanterie ennemie, jusqu'à ce que je la jugeai hors de portée de revenir à son retranchement, avant qu'il pût être abordé par l'Infanterie du Roi. Je chargeai de cette attaque le Marquis de Crequi, & je me mis à la tête de la Cavalerie de la droite, que je menai à l'endroit du front de l'Ennemi, qui n'étoit fermé que par des chariots d'Artillerie mis en travers.

L'Infanterie ennemie de la gauche, qui étoit en marche pour aller soûtenir Nerwinden, voiant toute la droite de l'Armée du Roi en mouvement vers le front du retranchement, & jugeant que l'Infanterie qui y étoit restée, ne seroit pas capable de soûtenir l'effort de celle du Roi, voulut revenir à son poste; mais elle n'en eut pas le tems, parce qu'il se trouva abordé par l'Infanterie que le Marquis de Créqui y avoit conduite. Ainsi cette Infanterie ennemie, qui étoit de neuf bataillons, se forma en bataillon

quarré, pour résister à la Cavalerie, avec laquelle j'étois entré dans les retranchemens.

Mais dans ce moment la destruction de ces neuf bataillons ne faisoit pas mon objet principal. L'endroit par où j'avois forcé le retranchement étoit le plus élevé du Camp de l'Ennemi, d'où je voiois au-dessous de moi que M. le Prince d'Orange faisoit marcher toute sa droite, pour r'attaquer Nerwinden, ignorant encore que toute sa gauche étoit forcée.

Je mis donc la Cavalerie en Bataille, faisant tête au flanc de M. le Prince d'Orange, pour le charger, en cas qu'il s'avançat à Nerwinden. M. de Luxembourg à qui j'avois fait sçavoir que toute la droite étoit maîtresse de la gauche du Camp des Ennemis, fit en même têms faire un grand effort à toute sa gauche & à son centre, & se forma entre Nerwinden & le front de l'Ennemi, qui se trouvant trop serré par un recoude de la Gethe, fut aisément débordé par notre gauche, & entiérement taillé en piéces, ou noïé

dans la Getthe. Ainsi toute la droite & le centre de l'Ennemi furent entiérement battus.

La Cavalerie ennemie de la gauche, qui n'avoit pas eu de place sur le front de la ligne, avoit été mise, comme je l'ai dit, en potence, faisant tête au ruisseau de Landen. Dès qu'elle vit l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi maîtresse du retranchement, elle ne songea qu'à se retirer à Loo; ce qu'elle fit assez paisiblement, parce qu'elle se trouvoit éloignée du lieu, où le fort de l'action venoit de se passer. Elle ne pouvoit même faire mieux, parce qu'elle n'avoit pas assez de terrain pour faire un mouvement, qui pût la mettre en état de charger de front les troupes de notre droite, qui avoient forcé le retranchement.

Ce fut ainsi que se termina la Bataille de Nerwinde, dans laquelle les Ennemis perdirent plus de dix-huit mille hommes, tués ou pris, cent quatre piéces de canon, & un nombre prodigieux d'Officiers, de Drapeaux, & d'Etendarts.

Il me paroît à propos de dire ici

une raison particuliere, qui fut en partie cause de ce que l'Infanterie du Roi, deux fois maîtresse de Nerwinden, ne pût s'y maintenir; c'est que dans ce païs-là les païsans dans les Villages, au lieu de haïes, séparent leurs héritages par de petits murs de terre, d'environ cinq pieds de haut & d'un pied d'épais, & que l'Infanterie qui abordoit en même tems les avenuës retranchées & baricadées du Village, & ces petits murs qui se trouvoient sur la campagne, se resserroit sur l'Infanterie qui avoit chassé l'Ennemi des avenuës retranchées, pour entrer avec elle dans le Village, & qu'ainsi elle ne poussoit plus l'Ennemi que par un front, qui n'avoit d'étenduë que la largeur de la ruë, sans penser qu'il lui fût capital, pour se procurer un front, de démolir ces petits murs de terre, qui auroient pû l'être dans un moment du côté par où on avoit attaqué, & sans songer à border d'Infanterie ces petits murs, du côté par lequel le Village tenoit à la ligne, pour faire un front au moins égal à celui de l'Ennemi, lorsqu'il revien-

droit attaquer le Village ; ce qui étoit pourtant bien aiſé à penſer, puiſque l'on voioit toute la ligne d'Infanterie de l'Ennemi placée à portée de revenir au Village ; deſorte qu'effectivement lorſque l'Ennemi revint attaquer le Village, il aborda lui-même ces petits murs, qu'il ne trouva pas garnis de Troupes, en même tems qu'il abordoit l'avenuë du Village, qu'il avoit eû ſoin d'ouvrir de ſon côté. Ainſi il ſe trouvoit un front pour ſon attaque, plus étendu que celui que notre Infanterie occupoit pour ſa défenſe.

Les Ennemis de la gloire de M. de Luxembourg on dit fort mal-à-propos, que ce Général auroit pû ſur le champ profiter de cette grande Victoire plus qu'il ne le fit. Je renvoïe à ce que j'ai dit ailleurs, pour en faire connoître l'impoſſibilité, cette diſcuſſion n'étant pas du ſujet de ce Chapitre.

Le récit de cette grande journée me ſervira donc à faire voir, qu'une Armée quoique bien retranchée par ſon front, & avec ſes aîles couvertes, peut être attaquée, & battue

par

par une Armée égale; parce que les mouvemens de l'Attaquant sont libres, son front sans embarras, & que souvent l'Attaqué n'a pû se donner assez de fond, & le faire occuper par un nombre de troupes suffisant, pour résister à celui par lequel il est attaqué.

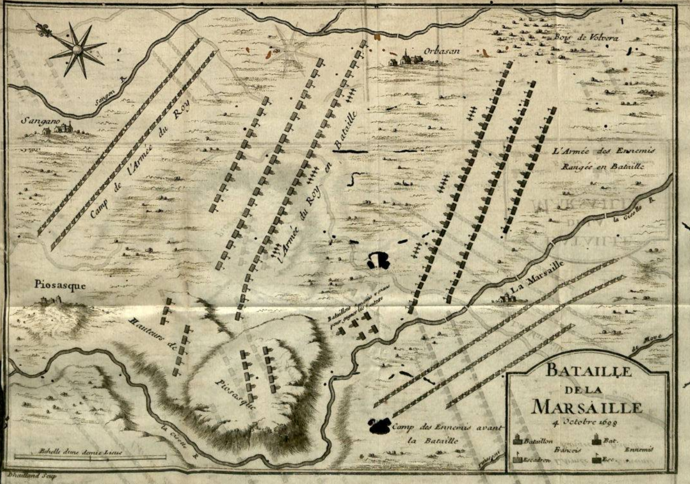
En ce cas ses aîles couvertes l'embarrassent, plus quelles ne lui servent, puisqu'elles restent sans action, par le manque de terrain pour faire leurs mouvemens. Cet Ennemi retranché n'aïant pas assez de fond, pour placer toutes ses troupes sur plusieurs lignes, assez distantes les unes des autres, pour se pouvoir procurer une liberté entiére dans leurs mouvemens, se trouve obligé à mettre des Troupes en potence, lesquelles lui deviennent inutiles pour son front, dont elles ne peuvent réparer le désordre, parcè qu'elles ne peuvent présenter un front capable de charger avec succès un Ennemi, qui a mis en désordre les Troupes qui gardoient le front retranché.

Ainsi dès que son front est ouvert, & que l'Ennemi qui l'a abordé peut s'y maintenir un peu de tems, il est certain qu'il faut qu'il perde de son terrain intérieur ; ce qui le mettant dans l'impossibilité de faire ses mouvemens, il faut de nécessité que le désordre de la tête se communique au reste de l'Armée, sur laquelle tombe ce premier front en désordre, & sans terrain pour se réformer, ou pour donner à la seconde ligne un espace libre, pour se porter en avant sur l'Ennemi.

Bataille de la Marsaille en 1693.

Cette même année 1693. me fournit encore des réflexions à faire sur la Bataille de la Marsaille, gagnée en Piémont par l'Armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Catinat.

M. le Duc de Savoïe avoit poussé ce Général jusqu'au fond de la valée de Pragelas. Il avoit ensuite pris le fort de Ste. Brigide au-dessus de la Citadelle de Pignerol. Il avoit bombardé la place, & se préparoit


BATAILLE DE LA MARSAILLE
4 Octobre 1693
Bataillon
Escadron
François
Bat.
Esc.
Ennemis
Sangon R.
Sangano
Camp de l'Armée du Roy
l'Armée du Roy en Bataille
Orbasan
Bois de Volvera
L'Armée des Ennemis Rangée en Bataille
la Cisolle R.
La Marsaille
Piosasque
Hauteurs de Piosasque
la Cisolle R.
Camp des Ennemis avant la Bataille
Echelle d'une demie Lieue
Dheulland Sculp

à l'aſſiéger dans les formes.

M. de Catinat auroit peut-être pû s'oppoſer aux entrepriſes de ce Prince avec le Corps d'Infanterie qui étoit à ſes ordres, fort ſupérieur à celui de M. le Duc de Savoïe, ſi ſon plan général de défenſive avoit été different de ce qu'il étoit ; mais comme je ne parle ici que des Batailles, je n'entrerai pas dans cette diſcuſſion, en aïant parlé ailleurs.

Je dirai ſeulement, que dans la circonſtance préſente M. de Catinat n'avoit pas aſſez de Cavalerie, pour entrer dans la plaine de Piémont, & y combattre M. de Savoïe, pour lui faire abandonner ſon deſſein ſur Pignérol. Il attendit donc dans la ſituation où il s'étoit mis, que la Cavalerie détachée de l'Armée d'Allemagne pour le venir joindre, fût arrivée.

Par la ſituation de M. de Savoïe on voit, que M. de Catinat ne pouvoit plus aſſembler ſa Cavalerie que dans la vallée de Suze, & déboucher enſuite par Rivoli, pour marcher à l'Ennemi. M. de Savoïe qui

se faisoit un capital de tenir Pignerol serré du côté du Pragelas, & qui étoit résolu de combattre l'Armée du Roi, en cas qu'elle marchât à lui par le côté du Piémont, laissa paisiblement déboucher M. le Maréchal de Catinat de la vallée de Suze.

Cette premiére faute de ce Prince étoit fort grande. Car il laissoit placer l'Armée du Roi entre son Armée & Turin; & par conséquent, supposé que M. de Catinat eût pû faire vivre son Armée quelque tems où elle étoit, il est certain que pendant tout ce tems-là M. de Savoïe n'auroit rien pû tirer de Turin, ni du Piémont.

Mais comme ce Prince croïoit battre, au lieu qu'il fut battu, il comptoit qu'il détruiroit totalement l'Armée du Roi, qui n'auroit de retraite après le combat qu'à Suze; & qu'après la Bataille gagnée, en faisant prendre le revers de cette vallée par Cumiane & Javen à toute son Infanterie, il empêcheroit que les débris de l'Armée ne pussent se rassembler à Suze, prendroit cette

place dès qu'il ſe préſenteroit devant, pourſuivroit l'Armée juſques dans la Savoïe, après quoi la priſe de Pignerol lui ſeroit ſeure. Le projet étoit bon s'il avoit réuſſi, mais ſujet à de trop grands inconvéniens, s'il ne réuſſiſſoit pas.

La ſeconde faute que fit M. de Savoïe, fut celle de quitter trop tard le voiſinage de Pignerol; de ſorte qu'il ne put venir au devant de l'Armée du Roi qu'à Marſaglia, entre les ruiſſeaux de la Ciſola & de Non, qui dans cette ſaiſon ſont preſque à ſec.

L'avantage que ce Prince crut avoir trouvé dans cette diſpoſition, étoit qu'il prenoit ſon champ de Bataille de maniére, qu'en cas qu'il fût battu, il pouvoit ſe retirer au Pô du côté de Ville-Franche & de Saluſſes, & que ſi au contraire il battoit l'Armée du Roi, il ſe trouvoit à portée de faire paſſer, comme je viens de le dire, une partie de ſon Infanterie par Cumiane & Javen, pour achever de détruire l'Armée du Roi dans ſa retraite par la vallée de Suze.

Cette disposition fait voir que M. de Savoïe abandonnoit les hauteurs de Piosasc, où il auroit pû appuïer sa gauche, en relevant sa droite vers le Sangon, de sorte que sa gauche se trouva sans protection, & que sa droite ne fut appuïée qu'aux petits bois de la Volvera, où il avoit jetté quelques Bataillons, & ces bois à proprement parler n'étoient que des broussailles, pénétrables même à la Cavalerie.

Par l'abandon des hauteurs de Piosasc, l'Armée du Roi eut le moïen d'étendre sa droite jusqu'au pied des hauteurs, & de déborder ainsi la gauche de l'Ennemi, par où son désordre commença, & se communiqua ensuite aisément au centre. La gauche & le centre se reploïant sur la droite, il fut facile à l'Armée du Roi de s'avancer sur le terrain du champ de Bataille de l'Ennemi ; & de le lui faire abandonner.

Dans cet exemple de la premiére espéce des grandes actions, qui sont celles où les deux Armées sont en Bataille ; & se chargent de front par

tout, je trouve plusieurs réflexions à faire, les unes sur la maniére de combattre, les autres sur le choix du lieu où l'on veut combattre, & enfin sur les raisons pour combattre.

Sur la maniére de combattre, je dirai qu'il est essentiel à un Général, qui veut recevoir la Bataille de son Ennemi, de le forcer au moins de la lui donner avec tous les désavantages, qui se peuvent trouver à l'attaque d'une Armée bien postée.

Si M. le Duc de Savoïe avoit appuié sa gauche aux hauteurs de Piosasc, comme je l'ai dit, il est certain que M. de Catinat auroit trouvé beaucoup plus de difficulté à battre son Armée, parce que ç'auroit été un préalable à M. de Catinat de déposter l'Infanterie ennemie de cette hauteur; ce qui auroit pû être fort difficile par la nature du terrain, élevé & difficile à déborder en se soutenant sur la hauteur.

Sur le choix du lieu où l'on veut combattre, je dirai que si M. de Savoïe s'étoit avancé avec toute son Armée au débouché de la Vallée de

Suze, il auroit été impossible à M. de Catinat de s'étendre dans la plaine devant ce Prince, pour le combattre. A la vérité par ce mouvement M. de Savoïe s'éloignoit de Pignerol, & laissoit M. de Catinat le maître de porter son Infanterie à cette Place, par les cols qui sont entre la Vallée de Suze & le Pragelas; mais dans le fond qu'est-ce que cela auroit produit? Il auroit été absolument impossible à la Cavalerie de l'Armée du Roi, de subsister dans la Vallée de Suze, & elle auroit été contrainte de repasser incessamment en Savoïe, & en Dauphiné.

Ainsi puisque le siege de Pignerol n'étoit pas encore formé, il n'y avoit aucun inconvénient pour M. de Savoïe de s'éloigner de cette Place, pourvû que cet éloignement lui produisît un avantage capable de détruire l'Armée du Roi, ou au moins de mettre par le manque de subsistances, M. de Catinat dans l'impossibilité de se rapprocher une seconde fois de lui avec sa Cavalerie.

Ainsi donc M. le Duc de Savoïe, en s'éloignant de Pignerol, n'abandonnoit point une entreprise formée, & ne faisoit que la remettre à un tems plus favorable.

Sur les raisons pour combattre, je dirai que M. de Savoïe n'en a eu en cette occasion aucune de celles, que j'ai dit être les véritables & bonnes raisons, qui doivent porter un Général, à chercher les occasions de combattre son Ennemi.

Ce Prince n'a été porté à donner la Bataille à la Marsaglia que par présomption, & enflé de quelques succès heureux, qu'il avoit eus la Campagne précedente, & dans le commencement de celle-ci. Il a cru qu'il battroit l'Armée du Roi, & que la battant à la Marsaglia, ainsi engagée dans la plaine, il détruiroit l'Infanterie, avant qu'elle pût avoir trouvé sa retraite à Suze, où elle n'oseroit même se rassembler sous la protection de cette Place, dont la Ville ne valoit rien, & le Château étoit trop petit pour la contenir.

Il crut aussi que la Cavalerie, en

cas qu'elle pût rentrer dans la Vallée de Suze, ne pourroit s'y arrêter & repasseroit en Savoïe & en Dauphiné, après quoi il prendroit Pignerol en fort peu de tems avec une partie de son Infanterie, & passeroit avec toute son Armée, pour la faire hiverner jusques dans Lyon & Grenoble.

Voilà comme M. de Savoïe a pensé, lorsqu'il a donné la Bataille de la Marsaille; d'où je concluds, que toutes les fois qu'un Général s'écarte des principes & des bonnes régles, il risque de manquer son projet, qui pour n'être point judicieusement concerté, le jette dans de grands inconvéniens pour la suite.

L'on a reproché à M. le Maréchal de Catinat de n'avoir pas assez profité d'une victoire aussi complette, de n'avoir pas pris Coni & fait hiverner l'Armée du Roi dans la plaine de Piémont. Comme je ne servois pas dans cette Armée je ne dirai sur ce sujet que ce que j'en ai appris, qui est, que l'onn'a point administré à ce Général les muni-

tions de Guerre & de bouche nécessaires, pour exécuter le Siége de Coni, & pour faire subsister l'Armée au-delà des monts. Ainsi il se pourroit, que ce ne seroit pas un reproche équitable à faire à M. le Maréchal de Catinat.

Jusqu'à présent j'ai eu à faire remarquer bien plus de fautes faites par les Généraux de nos Ennemis, que par ceux que le Roi a emploïés dans le commandement de ses Armées. Il n'en sera pas de même pour ce qui me reste à dire sur la discussion des Batailles, ou grands combats, qui se sont donnés depuis le commencement de cette Guerre. Tous leurs évenemens malheureux ne peuvent raisonnablement être attribués, qu'à ceux qui ont été chargés en chef de la conduite des Armées; ce qui sera aisément prouvé par la maniére dont ils se sont conduits, tant avant, que le jour même de ces grandes actions.

Combat de Carpi en 1701.

La premiére action de la Guerre qui a commencé en 1701. est de la seconde espéce. C'est celle du combat de Carpi donné en Lombardie. Le hazard seul fut cause, que son évenement ne fut pas entiérement décisif contre les deux Couronnes; pour la Guerre d'Italie dans son commencement. Pour prouver cette vérité, il est nécessaire de dire, quel étoit le projet de cette Guerre de nôtre part; & ce qui s'étoit passé avant cette journée.

Le Plan général que le Roi se fit, pour soûtenir la Guerre en faveur de la Monarchie d'Espagne, dévoluë à Philippe V. contre l'Empereur, & tous ses Alliés, étoit d'une Guerre défensive, comme je l'ai dit ailleurs. Ainsi M. le Maréchal de Catinat, à qui le commandement de l'Armée d'Italie fut donné, eut des instructions pour sa conduite, qui le gênerent trop dans ses premiers mouvemens. Il ne lui avoit pas été permis de s'opposer au débouchement de l'Armée de l'Em-

pereur à la ſortie du Trentin. Cette Armée étoit commandée par M. le Prince Eugéne; * de ſorte que ce Prince ſe trouvoit avec toute ſon Armée, dans la plaine de Veronne, en-delà de l'Adige, * ſans qu'il eût été permis à M. de Catinat de s'y oppoſer, ſur les terres de la République de Veniſe au-delà de cette riviere.

On voit par ce récit, que M. le Prince Eugéne ſe trouvoit en Italie avec une Armée puiſſante, à l'entrée de laquelle il auroit été facile de s'oppoſer avec apparence d'un ſuccès heureux. M. le Maréchal de Catinat étoit en-deçà de l'Adige avec toute ſon Armée. Ses ordres lui défendoient le premier acte d'hoſtilité. Ainſi il voïoit défiler devant ſes yeux l'Infanterie de l'Armée de l'Empereur, qui deſcendoit les montagnes, pour s'approcher de l'Adige auprès de Veronne, ſans oſer s'y oppoſer.

L'Armée du Roi étoit ſéparée en pluſieurs Corps. Une partie de l'Infanterie occupoit le poſte de Rivoli ſur le bord de l'Adige, au-deſſus

de Veronne, & pouſſoit des poſtes ſur le mont Baldo, pour empêcher ſeulement, que l'Ennemi ne prît ſa marche entre le Lac de Guardia & l'Adige, & ne ſe portât d'abord auprès de Peſchiéra & du Mincio. La plus grande partie de la Cavalerie, & le reſte de l'Infanterie, étoient vis-à-vis de Veronne. Par cette 1re. diſpoſition M. le Maréchal de Catinat crut s'oppoſer également aux premiers efforts de M. le Prince Eugene, ſoit que ſon deſſein fût de porter ſon Armée d'abord à Peſchiéra, ſoit que ce Prince voulût paſſer l'Adige à Veronne, ou ſur des ponts proche de cette Place; car on ne pouvoit douter, que la neutralité des Venitiens ne fût entiérement favorable à l'Empereur.

On ne croïoit pas d'ailleurs, que dans le commencement de la révolution d'Eſpagne, le Milanès fut bien diſpoſé pour ſon nouveau Roi. C'eſt ce qui fit imaginer, qu'il ſuffiſoit d'empêcher, que l'Armée de l'Empereur n'y pût entrer; ce que l'on croïoit opérer, en retenant cette Armée de l'autre côté de l'Adige.

Cette premiere disposition ne dura guere, parce que M. le Prince Eugéne s'étendit le long de l'Adige, au-dessous de Veronne, jusques vis-à-vis de l'Abadia. M. de Catinat s'étendit aussi de son côté, & porta sa droite jusqu'à S. Pierre de Laigniago, & à Carpi, sans diminuer pourtant le Corps d'Infanterie qu'il avoit à Rivoli, parce que M. le Prince Eugéne avoit aussi laissé de l'Infanterie vis-à-vis de Rivoli; qui paroissoit toujours vouloir passer l'Adige en cet endroit.

On sçait que l'Adige qui coule au Midi depuis sa source jusqu'au Pô, un peu au-dessus de Veronne, tourne tout à coup au Levant. Il est donc aisé de voir, que M. le Prince Eugéne ainsi étendu, pouvoit être ensemble en bien moins de tems que M. de Catinat, qui avoit bien plus de chemin à faire pour se rassembler.

Aussi ce Prince se servit-il de cet avantage, pour faire passer une partie de son Armée au-dessous de l'Abadia, pendant qu'il laissoit encore à M. de Catinat les attentions

du côté de Rivoli. Après cela ce Prince mit ce Corps assez en force, pour à l'aide du païs fort coupé, qui est entre l'Adige & le Pô, ne pas craindre ce quartier trop foible de Carpi, ni celui de saint Pierre de Laigniago, où étoit M. de Tessé avec la plus grande partie de la Cavalerie, comme dans un centre à se pouvoir porter également à Carpi, & du côté de Veronne, suivant qu'il en seroit besoin.

Cette seconde disposition de M. le Maréchal de Catinat ne m'a jamais paru bonne. Son Armée étoit trop séparée. Je suis persuadé, qu'on ne peut efficacement s'opposer à un Ennemi, qui est, ou qui peut être ensemble, en moins de tems qu'on ne peut en avoir pour se rassembler, en se séparant soi-même, & que l'on court toujours risque d'avoir des quartiers battus, quand on se sépare ainsi.

Tout ce que je viens de dire de ces premiers mouvemens, qui ne sont pas du sujet de ce Chapitre, & & qui ont même été traités ailleurs, n'est que pour faire connoître, que

ce fut véritablement cette séparation de l'Armée du Roi, qui fit concevoir à M. le Prince Eugéne le dessein de la battre en détail.

Pour y parvenir, ce Prince crut qu'il falloit donner à M. de Catinat de nouvelles attentions, sans pourtant lui ôter celles, qu'il continuoit d'avoir du côté de Rivoli & de Veronne. Pour cela M. le Prince Eugéne avança un Corps de Troupes jusqu'au Pô, vis-à-vis Ferrare, & fit travailler à un pont sur cette riviere; comme s'il eût eu dessein de faire passer son Armée dans l'Etat de la Mirandole, & dans le Modenois, dont on sçavoit que le Prince étoit affectionné à la Maison d'Autriche. Il fit même passer quelque Cavalerie sur un pont volant, laquelle se montra aux portes de Ferrare. Ce mouvement engagea M. de Catinat à s'étendre encore plus qu'il ne l'étoit, & à faire passer un Corps d'Infanterie sur le pont du Pô, qu'il avoit dans le Seraglio. Ce Corps vint occuper le poste de la Stellata, presque vis-à-vis M. le Prince Eugéne.

Ce fut ce tems, que ce Prince jugea favorable à l'exécution de son projet, de battre l'Armée du Roi en détail. Il marcha à Carpi avec un Corps de Troupes, & fit marcher M. le Prince de Commerci avec un plus gros Corps de Cavalerie, pour pénétrer entre Carpi & l'Adige, dans le même tems qu'il pourroit avoir forcé le quartier de Carpi; après quoi ces deux Corps rejoints auroient aisément pû battre M. de Tessé, qui étoit à saint Pierre de Laigniago, ce qui achevant de séparer le Corps qui étoit * le long de l'Adige, & à Rivoli, de celui qu'on avoit posté * à la Stellata, & à portée de notre pont du Pô, il étoit sûr que toute l'Armée du Roi se seroit trouvée battuë en détail. Dès lors le Milanès & l'Italie auroient été perdus. Voilà l'effet qu'auroient produit les mouvemens de M. le Prince Eugéne, dont M. de Catinat n'avoit pas pénétré la vûë, prise sur la disposition trop étenduë qu'il avoit donnée à son Armée.

Tout sembloit concourir de no-

tre part, à rendre l'exécution de ce grand projet facile & sûre. M. de Catinat avoit continuellement pris pour vraïes, toutes les fausses attentions que M. le Prince Eugéne lui avoit données. Nous étions séparés en sept ou huit Corps, pendant que M. le Prince Eugéne, qui paroissoit être séparé aussi-bien que nous, ne laissoit pas de s'être ménagé les moïens de se rejoindre en deux Corps, supérieurs à ceux que l'on auroit pû lui opposer.

Les Elemens seuls nous furent favorables, & empêcherent ce jour-là la ruine entiere de l'Armée du Roi. Un orage prodigieux, qui survint au moment que M. le Prince Eugéne commença sa marche, rendit le païs par lequel la colonne de M. le Prince de Commerci devoit passer, si impratiquable pour la Cavalerie, qu'elle fut obligée de prendre un détour de plus de cinq lieuës, pour arriver à son rendez-vous, entre Carpi & l'Adige; desorte que le quartier de Carpi fut attaqué & battu par M. le Prince Eugéne, sans que la colonne de M. de Commerci y parût.

Ainsi le quartier de saint Pierre de Laigniago eut le tems de recueillir les débris du quartier de Carpi ; de monter à cheval ; de lever son Camp, & de se reploïer sur les autres quartiers voisins du Mincio, en abandonnant Rivoli, & les bords de l'Adige.

Quoique ce grand projet n'ait pas eu tout le succès, que son auteur en devoit raisonnablement espérer, puisqu'il ne produisit qu'un fort leger combat à Carpi, il n'en doit cependant pas être moins admiré par ceux qui sçavent la guerre. Il y faut remarquer un dessein capablement conçu, & sagement conduit, par des mouvemens couverts de démonstrations différentes du véritable objet, mais pourtant si apparentes, & si propres à persuader, que le Général opposé, & attentif a continuellement pris le faux apparent pour le vrai, quoique toujours à portée de pouvoir distinguer le véritable d'avec l'apparent.

Ce combat quoique fort peu considérable pour la perte des hom-

mes, ne laissa pas de produire des effets remarquables. Les Troupes du Roi ne purent se rassembler qu'auprès du Mincio, parce que toute l'Armée de l'Empereur passa l'Adige sans perte de tems. On ne put même se tenir que peu de jours en-delà du Mincio, parce que M. le Prince Eugéne passa cette riviere auprès de Monzabano; & l'on fut contraint de se retirer derriere l'Oglio & l'Adda, pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans le Milanès par le Bressan; parce que dans ce commencement on craignoit une révolution entiere dans cet Etat, où il n'y avoit que des Troupes Espagnolles & Italiennes. Ainsi M. le Prince Eugéne resta le maître de tout le païs entre l'Adige & l'Adda, à la réserve de Mantouë, où on laissa une forte garnison.

J'ai dit ci-dessus, que M. le Maréchal de Catinat avoit été dans sa premiere disposition trop gêné par les ordres de la Cour, & qu'il ne lui avoit pas été permis de s'opposer à M. le Prince Eugéne, lorsque son Armée débouchoit du Tren-

tin, pour entrer dans l'Etat de Venise.

Cette premiere faute, qui constamment étoit fort grande, par rapport au plan général de la guerre, ne peut donc être attribuée à ce Général. Mais aussi peut on lui pardonner, de n'avoir pas réflechi avec attention sur les premiers mouvemens de M. le Prince Eugéne, après que ce Prince eut fait passer l'Adige à une partie de son Armée, laissant l'autre vis-à-vis de Rivoli & de Veronne ?. Ce raisonnement même, qui l'auroit conduit à pénetrer le véritable dessein de son Ennemi, me paroît fort simple, & ne consistoit que dans la position des deux Armées. Voici comme il devoit être fait.

Le véritable dessein de M. le Prince Eugéne ne peut plus être de passer l'Adige avec toute son Armée, au-dessus de Veronne, pour chercher à s'approcher du Milanès par le côté du Bressan, puisqu'il a passé cette riviere avec une partie de ses Troupes, au-dessous de l'Abadia, & qu'il s'est même étendu

jusqu'au Pô, parce qu'il ne pouvoit plus tenter ce passage de l'Adige au-dessus de Veronne, qu'avec un Corps peu considérable, tel qu'est celui qu'il a laissé à portée de Veronne ; par conséquent quand le Corps que je laisserai à Rivoli, seroit inférieur à celui qui lui sera opposé, l'Ennemi ne sera pas pour cela en état de forcer ce poste, que je puis même accommoder avant que je m'y sois posté avec de nouvelles Troupes, pour le forcer à abandonner ce dessein. Ainsi il est inutile de garder au poste de Rivoli, un Corps d'Infanterie aussi considérable, que celui que j'y ai laissé; & il est plus à propos de porter une partie de cette Infanterie au quartier de la droite de l'Armée, puisque c'est un païs coupé, où l'Infanterie conviendra.

L'Ennemi ne peut tenter de passer l'Adige entre Veronne & l'Abadia, parce que tous les bords de cette riviere sont gardés, & qu'il ne pourroit tenter d'y faire un pont, sans que j'en eusse assez tôt connoissance, pour m'y opposer. Ainsi

lorsque je vois, que M. le Prince Eugéne commence à s'étendre le long de l'Adige, au-dessous de Veronne, je ne dois pas craindre, que son véritable dessein soit de faire des ponts sur cette riviere, & de la passer devant moi, tant qu'il laisse vis-à-vis de Rivoli une partie de son Infanterie.

Puis donc que ce Prince a passé l'Adige au-dessous de l'Abadia, & qu'il est de sa personne avec la plus grande partie de son Armée entre l'Adige & le Pô, il ne peut plus avoir que deux vûës, celle de donner des attentions fort éloignées les unes des autres, pour parvenir à séparer l'Armée du Roi, & agir contre la partie la plus foible; ou celle de passer le Pô, entrer dans le Modenois, & dans cette situation tenter une revolution dans le Roïaume de Naples.

De ces deux vûës de l'Ennemi, la plus raisonnable à lui donner, après la discussion que je viens de faire, est celle de croire, que M. le Prince Eugéne cherche à agir contre les quartiers trop foibles de la

droite

droite de l'Armée du Roi. Ainsi donc ce sont ces quartiers-là, où il faut que je me mette en force par un Corps d'Infanterie, parce que c'est un païs où elle servira avec succès.

Je dois même me déterminer d'autant plûtôt à ce parti, que si effectivement M. le Prince Eugéne songeoit à passer le Pô dans ce commencement de Campagne, ce qui n'est pas raisonnable à penser, tant qu'il y aura une Armée en-delà de l'Adige, au-dessus de Veronne; il faut toujours que le quartier de Carpi, & ceux qui sont derriere, soient en force, pour s'opposer à la réunion de la partie de l'Armée ennemie qui est en-delà de l'Adige, avec celle qui a passé cette riviere.

Je n'ai point fait ce raisonnement depuis le combat de Carpi. Des gens dignes de foi pourroient dire, que plusieurs jours avant ce combat j'ai improuvé cette disposition de l'Armée du Roi, par les conséquences que je craignois qu'elle n'eût; & je ne repete ici que ce que

j'ai dit dans ce tems-là, que pour apprendre, que lorsqu'on est chargé d'observer les mouvemens de son Ennemi, & qu'on est obligé de se régler sur ce qu'il fait, il faut soigneusement & avec application examiner à fonds jusqu'aux moindres circonstances de ses mouvemens, se mettre à sa place pour penser, comme s'il connoissoit parfaitement notre disposition, & les avantages qu'il peut tirer de ses défauts. Quand on se conduit de cette maniere à la guerre, on donne difficilement dans les panneaux qui sont tendus, même par un Ennemi capable.

Combat de Chiari en 1701.

Le second événement de cette Campagne en Italie, est celui du combat de Chiari, qui est de la seconde espéce des grandes actions.

Nous étions dans cette occasion les Attaquans d'un poste accommodé, & préparé par l'Ennemi à la tête de son Armée, & que nous n'avions même pas réconnu; circonstance bien remarquable, pour

faire voir l'inutilité de cette entreprise, quand même elle auroit pû être exécutée avec un succès heureux : voici le fait.

M. le Duc de Savoïe étoit Généralissime des Armées des deux Couronnes ; & ce n'est pas sans fondement que l'on a crû que dès ce tems là, ce Prince étoit d'intelligence avec M. le Prince Eugéne, auquel il faisoit sçavoir toutes les dispositions & les mouvemens de notre Armée.

Comme la Cour n'étoit pas contente de M. le Maréchal de Catinat, tant à cause de ses premieres dispositions, qui avoient attiré l'affaire de Carpi, qu'à cause de ses marches précipitées, pour se venir mettre derriere l'Oglio & l'Adda, le Roi envoïa M. le Maréchal de Villeroi, pour prendre le commandement de son Armée de Lombardie. Ce Général voulut à son arrivée se signaler par quelque exploit, qui remît le cœur aux Troupes, que les marches en arriére de M. de Catinat avoient un peu découragées. Quoique M. de Catinat lui

eût communiqué les justes sujets qu'il avoit eû de se défier de la probité de M. le Duc de Savoïe, ce nouveau Général ne laissa pas de concerter avec ce Prince le dessein d'attaquer le petit Corps d'Infanterie, que l'Ennemi avoit dans Chiari, à la tête de son Camp.

Ce projet étoit d'autant plus vain, & inutile à exécuter, que sa réussite n'auroit produit aucun avantage à l'Armée dans la circonstance présente. M. le Prince Eugéne fut bien tôt averti de notre dessein, & de notre disposition. Sur ces connoissances il se prépara à nous en rendre la tentative sanglante; en quoi il réussit parfaitement. Nous y perdîmes beaucoup de monde; & après nous être opiniâtrés, autant que M. de Savoïe le jugea nécessaire pour augmenter notre perte, il fallut enfin se retirer, sans avoir eû pendant que le combat dura, un seul instant, où l'on pût croire que l'événement en seroit heureux, tant M. le Prince Eugéne s'étoit bien préparé.

Je ne crois pas devoir oublier ici

une circonſtance bien remarquable, qui m'a été dite par des perſonnes préſentes à ce combat. C'eſt que M. de Savoïe ſe comporta pendant toute l'action avec une valeur diſtinguée, & qui ſeule auroit été capable de ſervir de preuve de la droiture de ſon cœur, ſi l'on n'en avoit eû d'ailleurs de convaincantes de ſa perfidie, & de ſa trahiſon.

De ces deux actions de Carpi & de Chiari, qui ſe ſont ſuivies, je tirerai des réflexions oppoſées. Dans le projet de Carpi tout étoit grand de la part du Général ennemi, & portoit, par la ſageſſe de ſa diſpoſition, à la déciſion d'une Guerre en ſa naiſſance, qui auroit dû être comme impoſſible à commencer; & cela par la ſeule ſupériorité de génie de M. le Prince Eugéne ſur M. de Catinat.

Dans celui de Chiari tout étoit petit de la part de M. le Maréchal de Villeroi, puiſque la poſſeſſion du Poſte de Chiari ne pouvoit le conduire à rien de conſidérable, pas même à la poſſibilité de le garder, après s'en être rendu maître, parce

qu'il étoit trop près du front du Camp ennemi.

Ainsi donc M. le Prince Eugéne par l'enlévement du seul Poste de Carpi, s'ouvroit un chemin vraisemblablement sûr, pour la ruine de toute l'Armée des deux Couronnes, & pour la conquête de toute l'Italie; & c'est ce qui s'appelle penser avec profondeur d'esprit; & M. de Villeroi par l'attaque du Poste de Chiari, ne pensoit à se procurer aucun avantage solide, pour éloigner M. le Prince Eugéne de la frontiere du Milanès, ni même pour se procurer aucune aisance, qui lui fût nécessaire.

Combat du Crostolo en 1702.

Le Combat de Cavalerie, donné l'année suivante 1702. auprès du Crostolo en Lombardie, est encore de la seconde espéce des grandes actions. M. de Vendôme commandoit l'Armée du Roi sous le Roi d'Espagne, qui y étoit en personne.

Après la levée du blocus de Mantoue par ce côté-ci du Pô, & la prise

de Berſel, l'Armée des deux Couronnes marchoit en avant vers le bas-Pô, pour ôter à M. le Prince Eugéne la communication qu'il s'étoit établie avec le Modénois & la Mirandole, par les ponts qu'il avoit ſur le Pô, & par un Poſte qu'il avoit à Revere.

Ce Prince qui étoit dans le Seraglio avec ſon Armée, avoit détaché trois mille chevaux, qui s'étoient avancés juſqu'au Croſtolo. Les bords de cette riviere, ou torrent, étoient difficiles & eſcarpés. Ainſi l'Officier Général qui commandoit ce Corps de Cavalerie, crut pouvoir y tenir de trop près devant l'Armée qui marchoit en avant, comme je viens de le dire. Cette imprudence donna le tems de viſiter les bords du Croſtolo, au-deſſous du front de cette Cavalerie. On trouva un endroit pratiquable; on y paſſa; & ce Camp fut entiérement battu.

Il n'y a rien eu de remarquable dans cet événement. La ſeule réflexion à faire ſur ce ſujet n'eſt qu'une répétition de ce que j'ai dit,

du risque que court un Corps inférieur, lorsqu'il veut tenir de trop près devant une Armée qui marche à lui; parce que le plus petit engagement qu'il a la témérité de prendre avec un Ennemi supérieur, se communique en un instant à tout son Corps, par la vivacité de l'Attaquant; après quoi la fuite même ne peut plus le dégager.

Bataille de Luzara en 1702.

La Bataille de Luzara, donnée en Lombardie peu de jours après le combat du Crostolo, est une action de la premiere espéce. Quoique les deux Armées ne se soient pas chargées par tout leur front, elles étoient toutes deux en Bataille. Le Roi d'Espagne y étoit en personne; & l'Armée étoit commandée sous lui par M. de Vendôme.

Après le combat du Crostolo, l'Armée du Roi marcha à Luzara, & aux ponts que les Ennemis avoient sur le Pô, à dessein de leur ôter toute communication avec le Mirandolois & le Modénois. Compre

me, il y avoit plusieurs petites rivieres, & Naviles à passer, on fit cette marche avec assez de précaution dans son commencement. On marchoit sur autant de colonnes qu'il avoit été possible de le faire, & il y avoit un Corps de Cavalerie commandé, pour précéder la marche de l'Armée, & l'avertir de ce qu'il verroit.

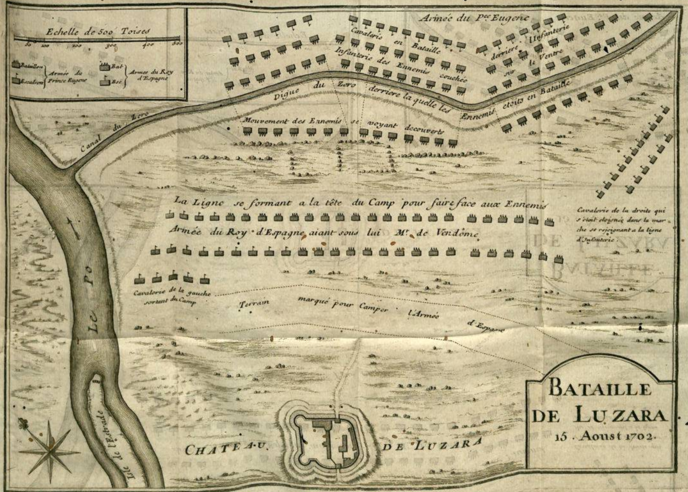
On n'avoit point d'avis que M. le Prince Eugéne eût fait aucun mouvement, & on le croïoit dans le Seraglio, comme il y étoit, lorsqu'on s'étoit approché de lui par le côté de Mantouë. Cependant ce Prince avoit passé le Pô avec la plus grande partie de son Armée, & il étoit entre le Zero & le Pô, si bien couvert de la digue du Zero, qu'on n'eut aucune connoissance du voisinage de son Armée; parce que dans la fin de la marche, l'Officier qui commandoit le Corps de Cavalerie, qui précédoit l'Armée, n'avoit point porté sa curiosité jusques sur cette digue du Zero, derriere laquelle toute l'Armée de l'Empereur se trouvoit en bataille : négli-

gence trop grande, & qui doit au moins à l'avenir servir d'instruction, pour ne plus tomber dans un pareil inconvénient.

Lorsque l'Armée du Roi, qui marchoit, & qui étoit par conséquent encore en colonne, fut prête à entrer dans son Camp auprès de Luzara, elle se trouva sous le feu de l'Infanterie ennemie, qui étoit en bataille dessous le revers de la digue, & qui n'eut qu'à monter sur la digue pour faire son feu. Il fallut donc en arrivant sur le terrain du Camp, se former & combattre.

Plusieurs haïes se trouverent entre le front de l'Armée & la digue, ensorte qu'il étoit impossible que les lignes pûssent s'aborder de front. L'Ennemi hazarda pourtant en plusieurs endroits de marcher à nos Bataillons, mais ce fut sans succès.

A notre droite, la Cavalerie trouva un païs plus ouvert; aussi y eût-il quelques charges, mais de peu de conséquence, parce que l'Ennemi vit que l'attaque du front ne lui réussiroit pas, & que la Cavalerie de la droite, qui dans sa marche


Echelle de 500 Toises
50 100 200 300 400 500
Bataillon
Escadron
Armée du Prince Eugene
Bat
Esc
Armee du Roy d'Espagne
Armée du Pce. Eugene
Cavalerie en Bataille
Infanterie des Ennemis couchée
derriere l'Infanterie sur le Ventre
Digue du Zero derriere la quelle les Ennemis étoits en Bataille
Canal du Zero
Mouvement des Ennemis se voyant decouverts
La Ligne se formant a la tête du Camp pour faire face aux Ennemis
Armée du Roy d'Espagne aiant sous lui Mr. de Vendôme
Cavalerie de la droite qui s'étoit eloignée dans la marche se rejoignant a la ligne d'Infanterie.
Cavalerie de la gauche sortant du Camp
Terrain marqué pour Camper l'Armée d'Espagne
Le Po
Isle de l'Estrade
CHATEAU DE LUZARA
BATAILLE DE LUZARA
15. Aoust 1702.
Dheulland Sculp.

s'étoit trouvée un peu trop éloignée de la marche des colonnes d'Infanterie, avoit dans ce tems-là repris son terrain, & formé sa ligne à la droite de l'Infanterie.

Ainsi cette journée se passa, sans avantage marqué de part ni d'autre sur le Champ de Bataille. Notre Armée se campa pourtant à la portée du canon de celle des Ennemis, sans la voir, parce qu'elle étoit derriere la digue; & retrancha son Camp, parce qu'elle vouloit prendre Luzara & Guastalla, qui étoient derriere la gauche de l'Armée du Roi, & que l'on prit effectivement. Ce qui ne laisse pas de marquer un avantage décidé, puisque l'Ennemi qui resta dans son Poste, ne tenta rien les jours suivans pour sauver Guastalla.

Ce projet de M. le Prince Eugéne étoit beau, & il ne lui a manqué que le bonheur d'être exécuté aussi heureusement, qu'il avoit été judicieusement concerté. Ce n'a même été qu'un hazard, que M. le Prince Eugéne ne pouvoit prévoir, qui a sauvé l'Armée du Roi dans cette

occasion, & qui mérite d'être sçû.

L'Armée de l'Empereur, étoit, comme je l'ai dit, cachée derriére la digue du Zero, & M. le Prince Eugéne qui n'avoit pas été découvert par le Corps de Cavalerie, qui devoit précéder la marche de l'Armée, parce qu'il s'étoit arrêté à la hauteur du front du Camp, sans porter ses attentions plus loin, se trouvoit ainsi à portée de l'Armée du Roi, sans qu'elle le sçût. Ce Prince compta donc que l'Armée du Roi, en arrivant sur son terrain, poseroit les armes, & se camperoit, après quoi la Cavalerie iroit au fourage, & l'Infanterie à la paille & à l'eau; & qu'ainsi prenant ce tems favorable, pour marcher de front au Camp de l'Armée du Roi, dont il étoit fort près, il en prendroit toutes les armes aux faisceaux, & une partie des chevaux au piquet; ce qui auroit en un moment produit la perte entiére de toute l'Armée.

Ce projet se trouvoit au point d'être exécuté, & M. le Prince Eugéne n'attendoit que ce moment heureux, lorsque le hazard seul fut

cause que ce Prince fut découvert assez à tems, pour y porter remède, & avant que l'Infanterie se fût écartée.

Voici quel fut ce hazard. La digue du Zero n'ést pas droite, parce qu'elle sert à contenir les eaux dans ce canal, qui va du Pô au-dessus du Seraglio au Pô du côté de Revere, & qu'elle suit les niveaux de la terre pour le cours des eaux. Dans quelques endroits du front du Camp, cette digue s'en trouvoit si proche, qu'un Aide-Major ne crut pas pouvoir mieux placer la Garde de son Camp, qu'en la portant sur cette digue. Ce fut donc en conduisant cette Garde, que cet Officier monta sur la digue, par simple curiosité de voir le païs au-delà de la digue. Il y vit toute l'Infanterie ennemie sur le ventre contre le revers de la digue, & la Cavalerie en bataille derriere l'Infanterie. Cette découverte donna sur le champ l'allarme sur toute la ligne, qui eut assez tôt pris les armes, pour s'opposer à un Ennemi, qui avoit, comme je l'ait dit, entre lui & le Camp, un païs cou-

vert de haïes à passer, & qui l'obligeoit à défiler. L'Ennemi découvert ne laissa pas de marcher en avant, espérant de mettre du désordre en assez d'endroits du front de la ligne, pour en pouvoir profiter; mais comme je l'ai dit, son espérance fut vaine; & il ne put en aucun endroit parvenir jusqu'au front du Camp.

Ce récit me fournit plusieurs remarques importantes à faire. La premiere est, qu'un Général ne doit jamais marcher, ni faire aucun mouvement, sans avoir examiné tous les moïens de faire cette marche, ou ce mouvement, avec toutes les précautions requises. M. de Vendôme marchoit vers un Ennemi sage, vigilant, & habile, & qui par la situation du païs pouvoit lui ôter la connoissance d'un mouvement. Il ne devoit donc pas suffire à M. de Vendôme, de commencer sa marche avec attention; il la falloit finir de même; & le plus circonspect de ses Officiers Généraux ne l'étoit pas trop, pour être chargé du commandement du Corps, qui devoit non seulement éclairer la marche de

l'Ennemi, mais assurer son Camp, jusqu'à ce que les Gardes fussent posées, & même les fourageurs revenus. Cela ne se trouva pas ainsi; car lorsque l'Armée du Roi arriva sur le terrain, où l'on avoit résolu de la faire camper, ce Corps détaché ne se trouvoit point avancé, & n'avoit pas pensé à visiter la digue, ni le terrain qui étoit au-delà.

La seconde remarque à faire est, qu'une Armée qui arrive sur le terrain de son Camp, ne doit pas poser les armes, que les Gardes ne soient posées & assurées, principalement lorsque le païs qui est à la tête du Camp, n'a point été visité, & bien reconnu.

La troisiéme remarque est, qu'une Armée peut être surprise, en arrivant dans son Camp, lorsque l'Ennemi a pû faire un mouvement pour s'en approcher, qui n'ait pû être connu, & que la nature du païs lui a fourni un terrain, à la tête ou sur les flancs de l'Armée, derriere lequel il ait pû se cacher.

Ainsi il ne faut, ni marcher sans précaution, ni camper sans avoir

reconnu les environs du Camp ; parce qu'il ne faut pas combattre sans y être préparé, ou sans avoir eu le tems de se préparer à combattre ; Ce qui seroit arrivé à Luzara, si le hazard dont j'ai parlé, n'avoit point fait découvrir l'Ennemi.

Bataille de Fridlinghen en 1702.

On a donné le nom de Bataille à l'action qui s'est passée à Fridlinghen, quoiqu'à proprement parler ce soit plûtôt un grand combat d'Infanterie & de Cavalerie, puisque ces deux Corps ont combattu séparément. Voici comme cette action s'est passée.

M. de Villars aïant été détaché de l'Armée principale du Roi en Alsace, pour veiller avec un Corps de Troupes à la conservation de l'ouvrage, que l'on avoit rétabli pour couvrir le pont d'Huningue, que les Ennemis paroissoient vouloir attaquer, campoit en-deçà d'Huningue, à portée de protéger l'ouvrage extérieur, & de profiter du décampement de l'Ennemi, s'il

lui en donnoit occasion.

L'Armée ennemie étoit campée dans la plaine, qui est entre le Rhin & la montagne, vis-à-vis l'ouvrage qui couvroit le pont. Sa gauche proche du territoire de Bâle, & sa droite s'étendant vers le Village de Fridlinghen, au-devant duquel il avoit une grosse redoute, construite depuis la Guerre, pour la sûreté du pays contre les partis de la Garnison d'Huningue.

Dans cette disposition de part & d'autre, M. de Villars étoit attentif, sur la maniere dont l'Ennemi décamperoit, lorsqu'il se retireroit, pour aller prendre ses quartiers d'hiver. L'Ennemi donc présumant que lorsqu'il voudroit décamper, il pourroit faire ce mouvement, sans craindre d'être suivi dans sa retraite, & qu'il pourroit être assez tôt hors de portée, pour n'avoir pas à appréhender, qu'une Armée qui avoit le Rhin à passer sur un seul pont, pût être assez diligente, pour troubler son arriere-Garde, se négligea dans la sûreté à prendre en décampant. Il crut pouvoir en quittant

ſon Camp, ſéparer ſon Infanterie de ſa Cavalerie. Il fit marcher ſon Infanterie par le derriere de ſon Camp, ſur les hauteurs par leſquelles il lui vouloit faire prendre ſa marche; & ſa Cavalerie marcha par ſa droite, pour entrer dans le défilé de Fridlinghen, au-devant duquel défilé étoit la redoute, dont j'ai parlé.

Dès le commencement de ce mouvement, qui ſe faiſoit à la vûë de M. de Villars, ce Général avoit donné ſes ordres, pour faire paſſer le Rhin à l'Armée du Roi; ce qui fut exécuté avec toute la diligence poſſible. Quand l'Armée fut paſſée, il la partagea pour marcher à l'Ennemi, comme il avoit vû partager la marche de l'Ennemi pour ſa retraite.

L'Infanterie ſous la conduite de M. Desbordes marcha devant elle, à la hauteur par laquelle l'Infanterie ennemie prenoit ſa marche; qui négligeant de revenir s'oppoſer à celle du Roi, qui avoit beaucoup de peine à monter, trouva peu après ſon arriere-Garde approchée, par

la vivacité même trop grande de la marche de notre Infanterie, qui fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine.

Si l'Ennemi dans ce tems-là avoit marché à nos Bataillons, fort essouflés & en désordre, il y a beaucoup d'apparence qu'il auroit eu de l'avantage sur notre Infanterie. Mais M. de Villars, qui avec beaucoup de raison craignit cet inconvénient, s'y porta de sa personne, & fit prendre le tems à son Infanterie de se former. Ces deux Corps ne se chargerent pourtant point en ligne. Notre Infanterie suivit de près la retraite de celle de l'Ennemi, sans pouvoir l'engager à combattre de front. Ainsi on ne peut pas dire qu'elle ait été battuë en cette occasion.

Le combat de la Cavalerie fut beaucoup plus décidé, par la faute de l'Officier qui commandoit celle de l'Ennemi, & par la sagesse & la capacité de M. de Maignac, qui commandoit celle du Roi.

Comme la conduite de cet Officier Général dans cette occasion, m'a paru fort judicieuse & fort sen-

sée, j'en ferai un détail exact, qui pourra peut-être un jour servir d'instruction à mon fils.

J'ai dit que la plaine, où l'Armée ennemie étoit campée, s'étendoit jusqu'au Village de Fridlinghen; dont le passage faisoit un défilé considérable, & qu'au-devant de ce défilé il y avoit une redoute, où l'Ennemi avoit du canon, & un poste d'Infanterie.

L'Officier Général qui commandoit la Cavalerie ennemie, en se mettant en marche, crut qu'il auroit le tems de faire passer le défilé à sa Cavalerie, avant qu'elle pût être jointe par la nôtre, qui n'avoit pas encore achevé de passer le pont du Rhin; mais il fut trompé par la vivacité de notre marche, qui fut telle, que l'Ennemi fut obligé de faire ressortir ce qui étoit entré dans le défilé, & de se mettre en bataille, pour recevoir notre Cavalerie, qui s'avançoit pour le charger. Cette Cavalerie ennemie, en se formant, auroit pû appuïer sa droite à la redoute, & sa gauche pouvoit être couverte par un païs serré, & imprati-

quable à la Cavalerie, qui se trouvoit au pied de la hauteur, par laquelle l'Infanterie ennemie marchoit.

Dans cette disposition l'Ennemi pouvoit être en bataille sur trois ou quatre lignes, & recevoir la charge de notre Cavalerie, dont la gauche auroit essuïé le feu de l'Infanterie & du canon de la redoute, avant que de pouvoir charger. Mais M. de Maignac, par un mouvement d'un Officier expérimenté & habile, sçut déranger la disposition dans laquelle l'Ennemi auroit pû se mettre, & l'engagea à perdre son avantage. Prêt à charger, il feignit de craindre de s'engager, & fit repasser sa premiere ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il avoit voulu se retirer avec précaution, & sans combattre.

L'Ennemi présomptueux, & supérieur, prit ce mouvement de M. de Maignac pour un effet de sa crainte; d'entrer en engagement avec un Ennemi dont il n'avoit eu dessein que de troubler la retraite, en trouvant sa tête engagée dans le dé-

filé ; & perdant par cette présomption l'avantage de sa disposition, il marcha en avant, en s'ouvrant pour faire entrer ses lignes redoublées dans sa premiere & seconde lignes.

Ce mouvement ne pouvoit se faire sans danger, si près d'un Ennemi qui cherchoit à combattre. Aussi M. de Maignac en profita-t-il avec beaucoup de capacité. Il prit le moment du dérangement de l'ordre de bataille de l'Ennemi, qui en étendant sa droite, venoit de perdre l'avantage de la protection du feu de la redoute ; & il le chargea si à propos, dans le tems qu'il n'étoit point en bataille, qu'il renversa la premiere ligne sur les autres, qui n'étoient pas encore formées, & le jetta en confusion dans le défilé, sans crainte du feu de l'Infanterie de la redoute, qui ne pouvoit plus le diriger sur nous, parce qu'elle auroit également tiré sur ses propres Troupes mêlées avec les nôtres, dans le tems que l'on auroit pû essuïer ce feu en flanc.

Du récit de la Bataille de Fridlinghen, il en faut tirer une réfle-

xion, oppoſée à celles que j'ai faites ſur la Bataille de Luzara; & dire qu'une Armée peut aiſément être battuë, quand elle décampe à portée de ſon Ennemi, & quand elle croit pouvoir marcher en arriere, ſans avoir pris les précautions requiſes en pareil cas.

Car il eſt certain que ſi l'Infanterie ennemie, au lieu de ſe remonter ſur les hauteurs préciſément derriere ſon Camp, avoit occupé celles qui étoient ſur ſa droite, à portée de proteger la Cavalerie; juſqu'à ce que ſon arriere-Garde eût été entiérement entrée dans le défilé de Fridlinghen, la gauche de la Cavalerie ſe trouvant ainſi protegée par l'Infanterie de l'Armée, & la droite par la redoute, il auroit été impoſſible à la Cavalerie de l'Armée du Roi d'entrer en action contre celle de l'Ennemi.

Si même l'Infanterie ennemie, au lieu de prendre ſa marche par les hauteurs pour ſa commodité, avoit décampé avant le jour, & avoit pris ſa marche par le pied de la montagne, à la gauche du défilé de Frid-

linghen, il est certain que l'Infanterie de l'Armée du Roi n'auroit pas eû assez de tems pour la joindre, & qu'ainsi toute cette Armée se seroit paisiblement retirée.

Ainsi donc la présomption de l'Ennemi, par le mouvement en avant que saCavalerie voulut faire, & sa négligence dans les précautions à prendre pour décamper avec sûreté, furent les causes de sa perte.

Bataille de Spire en 1703.

Comme il est certain, qu'il est presque impossible qu'il se trouve deux actions de guerre tout-à-fait semblables, & quoique je n'aïe distingué les grandes actions qu'en deux classes, celle des Batailles rangées, & celle des grands combats, dont l'événement ne laisse pas de produire des effets aussi considérables, que ceux qui suivent les Batailles rangées; le récit de la Bataille de Spire donnée en 1703. & gagnée par M. de Tallard, est d'une espéce si particuliere, qu'elle mérite d'être examinée avec soin, afin de

faire

faire connoître, que la conduite qui y a été tenuë ne doit jamais servir d'exemple à imiter.

L'Armée du Roi commandée par M. le Maréchal de Tallard, avoit formé le Siége de Laudau, & la Place commençoit à être pressée, lorsque l'Armée ennemie aïant passé le Rhin à Spire, au-dessous de cette Ville, [illegible] en avant pour combattre M. de Tallard. Notre Général ne voulant pas attendre l'Ennemi dans ses lignes, en quoi il agissoit prudemment, ne laissa devant la Place que la Garde de la tranchée, & marcha au-devant de l'Armée ennemie, qu'il trouva qui achevoit de passer la branche du Spireback la plus proche de lui, & étoit déja presqu'en bataille.

La raison auroit voulu que M. de Tallard eût fait deux choses, avant que de marcher à l'Ennemi pour le combattre. La premiere que comme depuis ses lignes jusqu'à ce qu'il fût à vûë de l'Ennemi, son Armée avoit marché en colonne, il commençât par se former, & se mettre en bataille. La seconde, qu'en se mettant

en bataille il ne prît pas ſon terrain en s'avançant ſur ſon Ennemi, afin de donner le tems à M. de Precontal d'arriver avec un Corps conſidérable qu'il conduiſoit, & qui venoit de plus loin, que le reſte de l'Armée du Siége.

Mais ces deux préalables furent également négligés par M. de Tallard. Il fit charger en colonne une Armée qui étoit en bataille; ce qui rendit dans le commencement de l'action le combat ſi déſavantageux, que M. de Tallard crut ſon Armée battuë ſans reſſource. Mais l'Ennemi peu capable de profiter de cette faute, & de notre déſordre, aïant négligé de faire avancer ſa gauche, ſur le terrain que nous aurions dû occuper pour le front de notre droite, ſi nous avions été en bataille, notre Infanterie de la gauche, toujours en colonne, rechargea avec tant de vigueur ce qui étoit devant elle, qu'elle ouvrit l'Infanterie ennemie qui étoit en bataille; de ſorte que cette charge aïant fait reculer le front de l'Ennemi, notre Infanterie ſe forma un front plus étendu,

& se trouva à portée par son feu, de faire perdre du terrain à la Cavalerie ennemie de la gauche.

Ce petit avantage donna le moïen à notre Cavalerie de la droite, de se former à la hauteur de notre Infanterie; après quoi ce petit front aïant chargé avec succès, il mit un tel désordre par toute la gauche de l'Ennemi, qu'elle se rejetta en confusion sur la droite, où elle porta aussi le désordre, parce que dans ce même tems, notre gauche un peu formée commençoit aussi à faire un front sur la ligne, après quoi la Cavalerie ennemie pressée par la notre, abandonna son Infanterie, qui fut presque toute détruite.

Cet exemple d'un succès heureux avec une mauvaise disposition, ne doit jamais être suivi, & le Général qui est tombé dans une faute aussi grossiere, n'en doit pas moins être blâmé, quoiqu'il se soit trouvé favorisé de la fortune; parce que ce ne doit point être elle seule à qui il doive être obligé de son bonheur, mais à la bonne disposition, qui doit toujours être la raison de la

réussite dans les actions de la Guerre.

La foiblesse de la vûë de M. de Tallard, qui le mit dans la triste nécessité de voir par les yeux d'autrui, lui procura le gain de cette Bataille, par une méprise qui devoit la lui faire perdre. Cette circonstance est assez remarquable, pour n'être point oubliée.

Notre Général se confioit à la bonté de la vûë de M. de Waillac & à son discernement, & l'avoit chargé de lui dire la disposition de l'Ennemi, & ses mouvemens. Cet Officier prit un mouvement, que la Cavalerie de la gauche des Ennemis faisoit pour s'étendre, & déborder notre front droit, pour un mouvement de crainte, & proposa à M. de Tallard de faire charger dans ce moment notre droite, quoiqu'elle ne fût point encore en bataille. Notre bonheur voulut que cette charge ouvrît le front de l'Ennemi, comme je l'ai dit, & que cette aîle gauche au lieu de se reploïer sur notre droite, & la charger en flanc, se reploïa sur son centre, & sur sa droite, où elle porta le désordre.

Notre gauche fit aussi une grande faute. Elle étoit conduite par M. de Precontal, & s'avançant pour charger la droite de l'Ennemi, elle ne s'étendit point jusqu'au Spireback; de sorte qu'en allant à la charge, elle eut à essuïer le feu de quelques Bataillons, dont le flanc droit de l'Ennemi étoit couvert, & qui tenoient ce ruisseau. Elle en fut si déconcertée, qu'elle fut obligée de se remettre en arriere, pour se rétablir de ce désordre.

Les événemens qui ont suivi cette journée heureuse, ne justifient que trop la nécessité, de n'emploïer à la Guerre que des Généraux, capables de donner une bonne disposition aux actions qu'ils veulent entreprendre; ce qui malheureusement pour les affaires du Roi, ne s'est point trouvé depuis ce tems-là.

Bataille d'Hochstet en 1704.

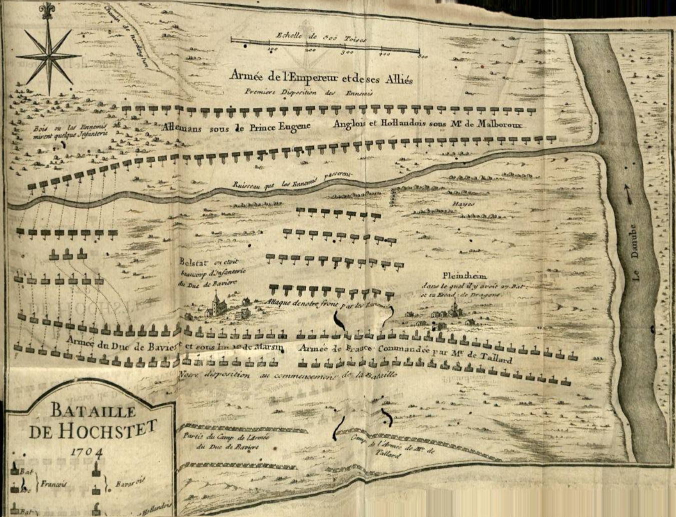
La Bataille d'Hochstet perduë en 1704. est l'événement de la premiere espéce des grandes actions, qui a suivi celui dont je viens de parler.

Cette époque malheureuse à l'Etat a eu des suites si fâcheuses, que je crois devoir instruire mon fils de ce qui a précedé cette fatale journée, avant que de parler de ce qui est arrivé le jour de la Bataille, pour lui mieux faire sentir les conséquences d'une bonne disposition, & la nécessité à amener les événemens avec sagesse & réflexion, afin de les rendre aussi heureux, que la prudence humaine les peut faire juger le devoir être, par les conséquences d'une conduite judicieuse.

Je crois nécessaire pour l'intelligence de mes réflexions, de dire ici un mot de l'état, où étoient les affaires du Roi en Allemagne avant cette Bataille.

M. l'Electeur de Baviere étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & soutenoit la Guerre dans ses Etats, & dans le centre de l'Allemagne contre l'Empereur & l'Empire, qui la lui avoient déclarée, par la seule raison de n'avoir pas voulu entrer dans la ligue contre les Couronnes de France & d'Espagne.

Comme ce Prince auroit été trop


Echelle de 500 Toises
100
200
300
400
500
Armée de l'Empereur et de ses Alliés
Premiere Disposition des Ennemis
Bois où les Ennemis mirent quelque Infanterie
Allemans sous le Prince Eugene
Anglois et Hollandois sous Mr de Malboroux
Ruisseau que les Ennemis passerent
Hayes
Le Danube
Belstat où etoit beaucoup d'Infanterie du Duc de Baviere
Pleinheim dans le quel il y avoit 27 Bat. et 12 Escad. de Dragons
Attaque de notre front par les Ennemis
Armée du Duc de Baviere et sous lui Mr de Marsin
Armée de France Commandée par Mr de Tallard
Notre disposition au commencement de la Bataille
Partie du Camp de l'Armée du Duc de Baviere
Camp de l'Armée de Mr de Tallard
BATAILLE DE HOCHSTET
1704
Bat
Esc
Bat
François
Bavarois
Hollandois

aisément accablé avec ses seules forces, le Roi avoit fait passer pour son secours un Corps de vingt mille hommes, sous le commandement de M. de Villars.

Pendant que ce Général a été en Baviere, la Guerre s'est faite en ce païs-là avec des succès tout au moins égaux; & l'on peut dire même avantageux en plusieurs occasions. Mais le malheur de la France aiant voulu que la mésintelligence se mit entre M. l'Electeur & M. de Villars, ce Prince demanda son rappel avec tant de chaleur, que le Roi crut devoir avoir cette complaisance pour lui. M. le Maréchal de Villars fut donc rappellé, & eut pour Successeur dans ce commandement M. le Comte de Marsin, que le Roi fit Maréchal de France, quoiqu'il ne fût que des derniers Lieutenans Généraux, & qu'il n'ait jamais seulement été chargé à la Guerre d'un commandement de cinq cens chevaux.

Cela arriva vers la fin de la Campagne de 1703. de sorte que ce changement ne se fit point sentir d'abord.

Mais l'année suivante, l'Empereur & ses Alliés aïant résolu de faire un grand effort, pour accabler M. l'Electeur de Baviere, ils rassemblerent toutes les forces de l'Empire sous le commandement de M. le Prince Eugéne, & la plus grande partie de celles des Anglois & des Hollandois sous les ordres de M. le Duc de Malboorouk, pour venir attaquer M. l'Electeur dans ses Etats.

Le Roi voïant ce grand orage prêt à aller fondre sur ce Prince son Allié, fit encore passer à son secours une nouvelle Armée de trente-cinq mille hommes, sous le commandement de M. de Tallard; de sorte que de part & d'autre les Armées se trouverent presque d'égales forces, & nombreuses chacune d'environ quatre-vingt mille hommes.

Comme je ne discute ici que la matiere des Batailles, je ne parlerai des fautes qui ont été faites avant celle de Hochstet, & de celles qui l'ont suivie, qu'autant qu'il sera nécessaire, pour rendre intelligible tout ce qui s'est fait dans cette journée, qui a pû contribuer à la ren-

dre malheureuse, par l'opposition que ces fautes se trouveront avoir, aux régles que j'ai données sur ce grand sujet.

Je commencerai donc, pour faire entendre quelle étoit la situation des affaires de la Guerre en Allemagne, par dire, que quelques jours avant la Bataille de Hochstet, l'Ennemi avoit forcé le Camp retranché de Schalemberg sous Donnawert, & avoit ensuite pris cette Place, où il y avoit un pont sur le Danube.

Les Places situées sur cette riviere, tant au-dessus qu'au-dessous de Donnawert, étoient occupées par M. l'Electeur, dont toutes les forces, jointes à celles du Roi commandées par Mrs. les Maréchaux de Tallard & de Marsin, étoient ensemble auprès de Dilinghen, à la réserve des garnisons des Places, & d'un Corps d'Infanterie retranché sous Ausbourg.

Voilà quel étoit l'état des affaires. Dans cette situation l'Ennemi, quoique le maître d'un pont sur le Danube, ne pouvoit s'établir dans l'Electorat de Baviere, parce qu'il n'au-

roit pû y subsister long-tems, sans pénétrer plus avant dans le païs, & par conséquent s'éloigner de son pont & de ses vivres, qu'il ne pouvoit tirer que de Nuremberg, ou de Nortlinghen, où étoient ses farines.

Les convois qu'il auroit pû tirer de Nuremberghen, auroient eu de grandes difficultés à arriver jusqu'à Donnawert, parce qu'ils pouvoient continuellement être enlevés par les Troupes, qui étoient dans le haut Palatinat, & dans les Places du Danube au-dessous de Donnawert.

Ceux qu'il auroit pû tirer de Nortlinghen, étoient encore plus difficiles à y conserver, parce que dès que l'Armée ennemie auroit passé le Danube, il auroit été bien aisé de détruire ses magazins dans une Ville sans fortifications.

Il falloit donc que les farines qui étoient dans Nortlinghen, fussent protegées par l'Armée même, sans quoi elles couroient risque d'être enlevées. Ainsi les convois de Nortlinghen étoient plus difficiles à tirer que ceux de Nuremberg, parce qu'il falloit conserver les farines

dans cette Ville, qui pouvoient y être enlevées facilement, & en tirer le pain par des Convois, qui ne se pouvoient faire que très-difficilement.

Par ces raisons il est aisé de conclure, que nos Généraux, n'ont eu aucune bonne raison, de rechercher à combattre un Ennemi, qui bientôt auroit été forcé d'abandonner les bords du Danube, parce qu'il n'y auroit pû vivre, & qu'il étoit [illegible] plus prudent de l'obliger à se retirer jusqu'à Nuremberg, ou jusqu'au Mein, en lui rendant ses convois difficiles, & même impossibles, tant qu'il se seroit opiniâtré à demeurer près du Danube.

Il étoit donc imprudent de chercher une décision par une affaire générale, dans une conjoncture où il ne falloit que de la patience, pour être le maître de toute l'Allemagne entre le Mein & le Danube, après la retraite du secours amené par M. de Malboorouk. Cependant le mauvais destin de la France imprima tant de présomption & d'orgueil

à nos deux Maréchaux, que sans réflechir sur les raisons que je viens de dire, qui devoient les porter à ne rien précipiter dans cette conjoncture, ils firent marcher les deux Armées en avant, jusqu'au Village de Plentheim près du Danube.

L'Ennemi de son côté à qui il devenoit tous les jours d'une nécessité absoluë de combattre, par les raisons de la subsistance, dont j'ai parlé ci-dessus, & qui sçavoit qu'il ne pouvoit demeurer encore que fort peu de jours auprès du Danube, se porta aussi en avant, dans le dessein de venir reconnoître de près, si nos mouvemens, ou notre situation, pourroient lui fournir les occasions de combattre notre Armée.

Voici comme notre Armée étoit campée. Elle avoit le Danube à sa droite, le Village de Plentheim à peu de distance du Danube sur le front de la droite de la ligne; un autre Village un peu par-delà le centre, & la gauche dans la plaine, un ruisseau devant tout le front de l'Armée fort difficile à passer, &

même impoſſible devant un Armée, ſi notre ordre de bataille nous en eût approché à une diſtance raiſonnable.

Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans notre campement, c'eſt que quoique nos deux Armées fuſſent campées ſur un même front, & que ſuivant mes maximes, une Armée ne doive jamais camper que comme elle veut marcher, & comme elle veut combattre, nos deux Armées sur un même front campoient effectivement comme deux Armées toutes ſéparées, & le centre du Camp étoit formé des deux aîles de droite & de gauche de Cavalerie des deux Armées.

L'Ennemi étoit de l'autre côté du ruiſſeau, aïant le Danube à ſa gauche, le front couvert par le ruiſſeau, & des haïes qui nous cachoient ſes mouvemens, & un Bois devant ſa droite.

Le jour qui précéda la Bataille, l'Ennemi, dont comme je viens de le dire, les mouvemens étoient cachés, voïant que par la maniere dont nous avions pris notre Camp,

ous ne songions pas à l'empêcher de passer le ruisseau devant le front de notre droite, ne songea qu'à former son ordre de Bataille, pour se prévaloir de notre mauvaise disposition. Il nous cachoit aisément tout ce qu'il faisoit à sa gauche, & devant son centre, parce que nous n'y ayions pas la moindre attention. Il lui pouvoit être plus difficile, de nous cacher les mouvemens de sa droite. Il le fit pourtant, en jettant un Corps d'Infanterie dans le Bois qui la couvroit.

Nos deux Maréchaux, qui comme je l'ai dit, ne s'étoient portés en avant, que par un esprit de présomption, s'applaudissant de leurs mouvemens, ne regarderent cette Infanterie qui occupoit le Bois; que comme un Corps, que l'Ennemi destinoit à couvrir sa marche du lendemain sur Nortlinghen, pour s'approcher de ses vivres, ou pour couvrir un Convoi de pain. Ils étoient si contents de s'être avancés à Plentheim, qu'ils croïoient que cette seule marche éloigneroit l'Ennemi du Danube. Ainsi ils ne pen-

ſerent jamais, que ce Corps d'Infanterie avancé au Bois, étoit deſtiné pour couvrir & proteger la droite de l'Ennemi le lendemain, jour qu'il vouloit nous combattre. Deſorte que le lendemain matin, nos Généraux laiſſerent aller une partie de la Cavalerie au fourage, avec auſſi peu d'attention ſur les mouvemens que l'Ennemi pouvoit avoir faits pendant la nuit, que s'ils en avoient été hors de portée.

Les premiers mouvemens même, qu'on vit que l'Ennemi faiſoit faire à la Cavalerie de ſa droite, pour venir ſe former au-devant du Bois, ne furent pris d'abord que pour un Corps de Cavalerie, deſtiné à couvrir la marche de l'Armée ſur Nortlinghen ; tant nos Maréchaux étoient prévenus, que l'Ennemi ne pouvant les attaquer, parce qu'ils étoient bien placés, étoit forcé de quitter le Danube, pour aller vivre à portée de Nortlinghen. Enfin ils étoient d'une tranquillité parfaite, & d'une ſatisfaction infinie, d'avoir obligé M. le Prince Eugéne & M. de Malboorouk, de s'éloigner de

la Baviére, lorsqu'ils virent tout à coup la droite de l'Ennemi s'ébranler pour marcher à nous.

Notre Armée qui avoit pris les armes, mais qui n'étoit en bataille qu'à la tête de son Camp, & comme elle étoit campée, reçût à la gauche la charge que l'Ennemi venoit lui faire, non seulement avec vigueur, mais même renversa l'aîle droite de l'Ennemi ; & la ramena jusqu'au Bois, où elle se réforma sous la protection du [illegible] Infanterie, qui étoit dans [illegible]s. Une seconde charge de l'Ennemi ne lui fut pas plus heureuse.

Ces deux charges de la droite des Ennemis contre notre gauche s'étoient faites, sans qu'il parût encore rien à notre droite, parce que l'Ennemi étoit occupé à passer le ruisseau ; ce qu'il faisoit sans que nous nous en apperçussions à la droite, parce que comme je l'ai dit, notre disposition nous éloignoit du ruisseau.

J'ai dit ci-dessus que l'Armée en prenant les armes, s'étoit seulement mise en bataille à la tête de son

Camp, dans le même ordre que les deux Armées étoient campées; de maniere que les Corps d'Infanterie étoient séparés par les deux aîles droite & gauche de Cavalerie des deux Armées. Ainsi l'on voit, que le centre de ces deux Armées sur un même front étoit de la Cavalerie, qui occupoit la plaine, entre le Village de Plentheim & celui de .... & depuis ce Village jusqu'à l'Infanterie de l'Armée de M. l'Electeur, [illegible] étoit celle que M. le Maréchal de Tallard avoit amenée; qui occupoit la droite du front.

On ajoûta encore une seconde faute à celle de cette disposition bizare. Ce fut celle de mettre la plus grande partie de l'Infanterie dans les deux Villages; desorte que l'on voit encore, qu'il n'y avoit presque que de la Cavalerie dans la plaine, & que l'on avoit mis l'Infanterie, hors d'état de faire aucun mouvement.

L'Ennemi qui vit notre mauvaise disposition dans notre ordre de Bataille, & à qui nous avions laiss-

sé le passage du ruisseau libre, en profita avec diligence, & fit passer ce même ruisseau à toute son Infanterie, laquelle en s'avançant, donna le moïen à la Cavalerie de passer aussi ce ruisseau, & de se former derriere l'Infanterie, sur plusieurs lignes.

Cet ordre de Bataille étoit bizarre aussi, mais judicieusement pensé; d'autant que l'Ennemi ne voïant presque point d'Infanterie en [illegible] taille devant lui, p[illegible] qu'elle étoit dans les Villages, trop distans les uns des autres, pour que son feu pût se croiser, jugea que notre Cavalerie qui étoit entre les deux Villages, ne pourroit pas soûtenir le feu de son Infanterie, protegée de ses deux lignes de Cavalerie, & qu'ainsi mettant notre premiere ligne de Cavalerie en désordre, & la renversant sur la seconde, il nous feroit par cette seule charge abandonner l'Infanterie qui étoit dans les Villages, vû qu'il s'avanceroit avec tout son front entre les Villages, & mettroit ainsi notre Infanterie, qui étoit dans les Villages, derriere le

lignes d'Infanterie, qui étoient dans la plaine.

Toute cette disposition fut prise par l'Ennemi pour marcher à notre front de Cavalerie, sans qu'on s'y opposât en aucune maniere; parce que pendant tout ce tems-là, M. le Maréchal de Tallard, qui ne voïoit encore aucun mouvement de l'Ennemi devant sa droite, étoit allé voir inutilement ce qui se passoit à la gauche, & que pendant son absence, les Officiers Généraux de son Armée n'oserent prendre sur eux, d'ébranler la ligne, & de tirer l'Infanterie des Villages, pour charger l'Ennemi qui se formoit devant eux, mais qui ne l'étant pourtant pas encore, auroit fort aisément été renversé dans le ruisseau & sur sa Cavalerie, qui le passoit en défilant.

Enfin avant que M. de Tallard fût revenu de la gauche, l'Ennemi avoit chargé ce grand front de Cavalerie, dans la disposition où j'ai dit qu'il s'étoit mis, & le feu de son Infanterie avoit renversé nos deux lignes de Cavalerie au-delà

des Villages, dans lesquels une partie de notre Infanterie étoit enfermée.

La Cavalerie de l'Armée de M. de Tallard, qui faisoit la gauche de notre grand front de Cavalerie qui venoit d'être chargé, se reploïa sur sa droite, comme celle de l'Armée de M. l'Electeur se reploïa sur sa gauche; de maniere que par ce mouvement, les deux Armées se trouvoient séparées, & l'Enne[illegible] maître du terrain qu[illegible] qui étoit celui sur [illegible] notre Cavalerie étoit en Bataille, avant qu'elle eût été chargée. M. de Tallard, dont la vûë est fort courte, en revenant de la gauche au bruit du feu qu'il entendit à la droite, fut pris par la Cavalerie ennemie qui avoit passé entre les Villages. Personne depuis ce tems-là ne donna d'ordre, & ce ne fut plus que confusion dans son Armée.

M. le Maréchal de Marsin qui commandoit sous M. l'Electeur, dont les charges contre l'aîle droite de M. le Prince Eugéne avoient eu des succès heureux, craignit

que cette Armée ne fût chargée en flanc par la gauche victorieuse de l'Ennemi, dans le tems qu'elle seroit chargée en tête par la droite. Il ne songea qu'à faire sa retraite à Ulm, & abandonna son Champ de Bataille, sans penser à un mouvement aisé à faire, qui étoit de se ploïer sur la droite, & de charger en flanc la Cavalerie ennemie, qui avoit passé en-deçà des Villages.

Par cette charge il retiroit, ou valeureusement l'Infanterie qui étoit dans les Villages, donnoit le tems à la Cavalerie de l'Armée de M. de Tallard, qui avoit été mise en désordre, de se remettre ensèmble, & de reprendre un ordre de Bataille, derriere, ou sur les aîles de l'Armée de M. l'Electeur, & de rétablir ainsi la Bataille, ou peut-être même la gagner.

Mais M. le Maréchal de Marsin n'en sçavoit pas assez, pour penser à un tel mouvement. Il retira son Armée sous Ulm, comme je viens de le dire, & abandonna l'Armée de M. de Tallard, & l'Infanterie qui étoit dans les Villages, sans y

faire la moindre attention.

L'ennemi ne songea pas un moment à troubler M. de Marsin & M. l'Electeur dans leur retraite, parce qu'il sentoit bien, que la destruction entiére de l'Armée de M. de Tallard lui suffisoit, pour acquérir la supériorité des armes le reste de la Campagne.

Il y avoit, comme je l'ai dit, vingt-sept Bataillons de la meilleure Infanterie du Roi, & douze Ef-cadrons de Drag[illegible] renfermés dans le Village de Pl[illegible]heim. Il ne falloit pas qu'ils y fissent une bien longue résistance, pour laisser revenir M. de Marsin de son étourdissement, & pour lui faire penser à faire alte à une lieuë du Champ de Bataille, à y rassembler les débris de l'Armée de M. de Tallard, & à revenir donner une seconde Bataille à un Ennemi fort en désordre, & occupé au pillage d'un Camp.

Les Généraux ennemis proposerent donc à nos Officiers Généraux enfermés dans le Village, de faire mettre les armes bas aux Troupes, & de les recevoir prisonniers de

Guerre. Ce parti fut accepté, & ils remirent ainsi à nos Ennemis une Armée entiére sans combattre : action honteuse, qui auroit mérité une punition sévére, au lieu des récompenses & des avancemens de dignité, dont les principaux Auteurs de cette lâcheté ont été comblés.

Telle a été la Bataille de Hochstet, dont le blâme ne doit point tomber sur les Troupes, qui s'y sont [illegible] comportées, mais seulement [illegible] deux Maréchaux, par leur ignorante disposition pour combattre, & sur les Officiers Généraux de la droite, qui n'ont point pensé à redresser les premiers mauvais succès, après la prise de M. de Tallard, ni même à retirer cette Infantérie des Villages.

Après le récit assez simple de cette Bataille, qu'on peut dire avoir été le terme du bonheur du régne du Roi, il me paroit à propos d'étendre mes réflexions sur cette malheureuse journée, & de faire voir qu'elle n'a été funéste, que parce que les Généraux qui l'ont donnée,

n'ont pas ſuivi les maximes, qui doivent ſervir de régle ſûre, pour examiner ſi l'on a de bonnes raiſons de donner une Bataille, & ſi en la voulant donner, ou recevoir, l'on ſe met par ſa diſpoſition particuliere, en état de pouvoir raiſonnablement eſpérer de battre ſon Ennemi.

Pour examiner ce ſujet avec la méthode que je me ſuis propoſée, qui eſt celle de prouver toujours la vérité de mes régles ſur la Guerre, par des exemples [illegible] chapitre que je tr[illegible] commencerai par faire mes remarques, ſur les fautes faites, par rapport à la conſtitution générale des affaires de la Guerre en Allemagne, dans le tems qui préceda la Bataille de Hochſtet, & je finirai par faire remarquer les fautes faites dans la diſpoſition particuliere, pour prouver, que preſque toujours les fautes générales entraînent après elles les particulieres.

Il ne pouvoit aucunement convenir dans ce tems-là, de commettre la décision de toute la Guerre en Allemagne, au ſort d'une ſeule

Bataille

Bataille. Cette vérité étoit d'autant plus constante, que l'on voïoit, que les Anglois & les Hollandois avoient dans cette Campagne comme abandonné la Guerre en Flandres, pour venir faire un effort décisif en Allemagne, sans lequel l'Empereur ne pouvoit plus s'y soûtenir, ni eux-mêmes tirer des hommes d'Allemagne. Il falloit donc éviter de combattre, puisqu'il suffisoit de se maintenir, pour forcer les Anglois & les Hollandois à se retirer, ou à abandonner entiérement la Guerre en Flandres.

Pour prouver cette proposition générale, il faut faire connoître quelle étoit la situation particuliére des choses. M. l'Electeur de Baviére dans les interêts des deux Couronnes étoit le maître de tout le cours du Danube, presque depuis sa source jusqu'aux frontieres de l'Autriche, dans laquelle il pouvoit pénetrer quand il voudroit; par conséquent l'Empereur, occupé d'ailleurs par les mécontens de Hongrie, étoit encore forcé de veiller continuellement à l'Autriche & au

Tirol, tant pour la conservation de ces deux Provinces, que pour se garder une communication libre avec l'Armée qu'il avoit en Italie.

Les ponts que M. l'Electeur de Baviére avoit sur le Danube, lui laissoient la communication libre avec le Haut-Palatinat; par conséquent l'Empereur avoit toujours à craindre, qu'il n'entrât un Corps de Troupes dans la Boheme, où les Peuples sont fort irrités de la dureté de son Gouvernement, & où ils ne lui sont soûmis que par crainte; ce qui obligeoit encore l'Empereur à tenir un Corps de Troupes, pour couvrir la Boheme & la Moravie.

Nuremberg, Ville Impériale presque dans le centre de l'Empire, est la plus considérable du cercle de Franconie. Il falloit aussi que l'Empereur la conservât dans les intérêts de la ligue, de peur que M. l'Electeur de Baviére ne s'en saisît, comme il avoit fait d'Ulm & d'Ausbourg. Nuremberg donc ne pouvoit se conserver, que par la protection de l'Armée des Alliés; ainsi elle ne pouvoit pas s'éloigner beau-

coup de cette Ville, dont la conservation étoit d'autant plus capitale à l'Empereur, que par sa perte il ne pouvoit communiquer de ses Etats au Rhin, que par l'autre côté du Mein; ce qui lui auroit été absolument impossible.

Par ce que je viens de dire de la situation de Nuremberg on voit encore, que l'Armée des Alliés ne pouvoit s'éloigner d'une Ville, dans laquelle étoient ses principaux dépôts de vivres & de munitions de Guerre.

Quelques jours avant la Bataille de Hochstet, les Alliés avoient forcé le Camp retranché de Schalemberg, & pris Donnawert. Cette conquête leur avoit donné un pont sur le Danube, & séparoit nos places du haut Danube, d'avec celles qui étoient au-dessous. Cependant comme leurs vivres étoient dans Nuremberg, & dans Nortlinghen, ils n'avoient pas osé quitter la Franconie & la Suabe, pour passer en Baviére,

Cette seule réflexion aisée à faire, suffisoit pour persuader à nos

Généraux, qu'il n'y avoit aucune bonne raison pour combattre; qu'il falloit au contraire éviter une action générale, puisqu'en prenant ce parti, on étoit sûr de forcer l'Ennemi d'abandonner le voisinage du Danube, dès qu'il auroit achevé de consommer les fourages, qui étoient près de cette riviere.

M. le Maréchal de Villeroi étoit avec une Armée considérable devant les lignes de Bihel, dont M. le Prince Eugéne étoit sorti avec la plus grande partie des Troupes réglées qui y étoient, sans que ce Général s'en fut apperçû. La jonction de M. le Prince Eugéne à M. de Malboorough étoit trop connuë, pour pouvoir être ignorée, & M. le Maréchal de Villeroi pouvoit revenir de son inaction, forcer ces lignes, qui n'étoient plus gardées que par quelques milices, & s'avancer ensuite avec son Armée par le Duché de Wirtemberg jusques sur le Neckre; auquel cas l'Ennemi ne pouvoit conserver la communication avec le bas-Neckre, pour les vivres qui lui venoient du Rhin &

du Mein à Nortlinghen.

Ainsi encore ce seul mouvement réduisoit l'Ennemi à ne pouvoir plus vivre que par Nuremberg, & par conséquent à ne pouvoir s'éloigner de cette Ville. Il auroit même suffi, pour obliger les Ennemis à revenir en partie au Rhin, & laisser agir librement M. l'Electeur de Baviere au milieu de l'Allemagne, que M. le Maréchal de Villeroi, après avoir forcé les lignes de Bihel, eût descendu le Rhin avec son Armée, & se fût approché de Philisbourg. Ce mouvement seul auroit forcé les Ennemis à se séparer, pour venir protéger Philisbourg & le bas-Neckre. Il n'y avoit aucun danger à faire cette marche, parce que ces lignes étant forcées, M. le Maréchal de Villeroi étoit le maître de faire un pont sur le Rhin, où il auroit voulu, & y auroit repassé le Rhin, en cas que l'Ennemi se fût approché de lui avec toutes ses forces; auquel cas aussi il abandonnoit à M. l'Electeur l'Autriche & Vienne même.

Dans cette disposition générale de la Guerre en Allemagne dans

l'année 1704. il est aisé de sentir, qu'il n'y avoit aucune bonne raison de vouloir combattre un Ennemi, qui ne pouvoit encore rester longtems ensemble, dans le voisinage du Danube, & qui après s'être éloigné de cette riviere, ne pouvoit trouver entre le Mein & le Danube un endroit à se placer, pour garantir l'Autriche de l'autre côté du Danube, & le Neckre en même tems.

Voilà quelles ont été les fautes faites, par rapport à la disposition générale de la Guerre d'Allemagne. Les autres fautes qui ont été faites sont celles, qui regardent la disposition particuliere & l'ordre de Bataille.

La premiere a été, d'avoir campé les deux Armées, comme si elles avoient dû combattre séparément.

La seconde, de les avoir mises en bataille le jour du combat dans l'ordre de leur campement, & seulement à la tête du Camp.

La troisiéme, de ne s'être pas choisi un Champ de Bataille assez proche du ruisseau, pour que l'En-

nemi ne pût le passer, & avoir du terrain, pour se former entre le ruisseau & le front de notre ligne.

La quatriéme, de n'avoir point ébranlé la droite & le centre pour marcher à l'Ennemi, dès que l'on vit qu'il passoit le ruisseau, & qu'il se formoit devant nous.

La cinquiéme, de n'avoir point reconnu le ruisseau en arrivant dans ce Camp, & de n'avoir pas eû des Postes d'Infanterie le long de ce ruisseau, tant pour la sûreté du Camp, que pour pouvoir être informé des mouvemens de l'Ennemi.

La sixiéme, d'avoir fait des aîles droite & gauche de Cavalerie des deux Armées le centre de la Bataille, au lieu d'avoir eû un centre formidable d'Infanterie.

La septiéme, d'avoir enfermé la plus grande, & la meilleure partie de l'Infanterie de l'Armée de M. de Tallard, dans le Village de Plentheim, où elle étoit sans aucun ordre de Bataille, hors d'état de faire aucun mouvement, & même sans avoir pris des précautions, pour se procurer des communications d'une

Brigade, ou d'un Régiment à l'autre.

La huitiéme, de n'avoir point reconnu le terrain de la droite de l'Armée, jusqu'au ruisseau & au Danube; de maniere que l'on y plaça des Dragons, au lieu d'y mettre de l'Infanterie.

La neuviéme, de n'avoir pas détaché en arrivant dans ce Camp, un Corps de Cavalerie au-delà de la gauche des deux Armées, pour être informé de la situation du Camp de l'Ennemi; ce qu'on ignora toujours de telle maniere, qu'on ne sçavoit pas que M. le Prince Eugéne eût joint M. de Malboorough avec son Corps d'Armée, & qu'on croïoit M. le Prince de Baden occupé au Siége d'Ingoldstadt avec un Corps considérable.

La dixiéme, d'avoir paisiblement laissé former l'Ennemi en-deçà du ruisseau, & faire sa disposition telle qu'il lui convenoit de faire, pour attaquer notre grand centre de Cavalerie avec son Infanterie sur deux lignes, soûtenuë de plusieurs lignes de Cavalerie, sans avoir pendant tout ce tems-là songé à changer

notre

notre ordre de Bataille, sur la disposition que l'on voïoit prendre à l'Ennemi.

La onziéme, en ce qu'après le premier désordre de notre grand centre de Cavalerie, & après qu'il eut abandonné le terrain, qui le mettoit en hauteur avec l'Infanterie, embarrassée dans le Village de Pleintheim, l'Armée de M. l'Electeur ne s'est pas serrée sur sa droite, pour charger en flanc l'Ennemi, qui avoit passé dans l'intervalle des Villages. Par ce mouvement elle auroit soûtenu, ou retiré notre Infanterie de Pleintheim, & elle auroit donné le tems à la Cavalerie, qui avoit été mise en désordre par le feu de l'Infanterie, de se remettre en Bataille. Au lieu de ce mouvement aisé à penser, cette Armée ne songea qu'à se retirer toute entiére à Ulm, & elle abandonna l'Infanterie de l'Armée de M. de Tallard, dont la Cavalerie ne pensa plus à se réformer, ni à faire un effort pour venir dégager son Infanterie, dès qu'elle vit que l'Armée de M. l'Electeur abandonnoit vo-

lontairement ſon champ de Bataille, & qu'elle ſe retiroit.

La douziéme faute fut, en ce que pas un des Officiers Généraux de l'Armée de M. de Tallard, après la priſe de ce Général & le déſordre du centre de Cavalerie, ne ſongea à rétirer l'Infanterie du Village de Plentheim, pendant qu'il étoit encore tems de le faire, en la faiſant marcher du côté du Danube, juſqu'à ce qu'elle eût réjoint la Cavalerie; & qu'au contraire ceux qui étoient chargés en particulier du commandement de cette Infanterie, ou l'abandonnerent, même avant qu'elle fût attaquée, dès qu'ils virent la Cavalerie battuë, & allérent ſe noïer dans le Danube, en le voulant paſſer à la nage; ou reſterent dans le Village, n'oſant en ſortir, ſans ſonger à faire aucun mouvement pour ſe débaraſſer du Village, ni même à ſe pratiquer des communications entre les Bataillons, & ne ſemblerent y être reſtés, que pour ſe charger de la honte de faire mettre les armes bas aux Bataillons malgré eux, & livrer aux

Ennemis vingt-ſept Bataillons & douze Eſcadrons des meilleures Troupes du Roi : Action dont l'infamie eſt ſi grande, que je ſuis perſuadé qu'elle ne ſera pas cruë de la poſterité, quand elle apprendra en même tems, qu'à la réſerve d'un ſeul Brigadier d'Infanterie, qui a été caſſé, tous les autres Auteurs, ou témoins de cette lâcheté, ont été récompenſés, ou élevés en dignité.

Fin du troiſiéme Volume.

00037939

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016